

LE

CHRISTIANISME

DES

TROIS PREMIERS SIÈCLES

SÉANCES HISTORIQUES

données à Genève

en février, mars et avril 1857,

par

MM. MERLE D'AUBIGNÉ, BUNGENER,

DE GASPARIN ET VIGUET.

GENÈVE

J. CHERBULIEZ. — E. BEROUD

PARIS

CHERBULIEZ   GRASSART

[illegible] 10. Rue de la Paix, [illegible]

1857

LE CHRISTIANISME

AUX

TROIS PREMIERS SIÈCLES.



GENÈVE, — IMPRIMERIE DE JULES-Gme FICK.

LE CHRISTIANISME

AUX

TROIS PREMIERS SIÈCLES.

SÉANCES HISTORIQUES

données à Genève

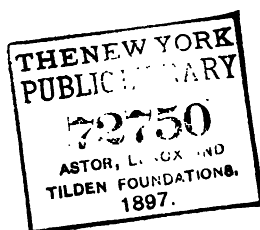
EN FÉVRIER, MARS ET AVRIL 1857,

par

MM. MERLE D'AUBIGNÉ, BUNGENER,
DE GASPARIN ET VIGUET.

GENÈVE
J. CHERBULIEZ. — E. BEROUD
PARIS
CHERBULIEZ GRASSART
Rue de la Monnaie, 10. Rue de la Paix, 3.

1857



La prospérité matérielle de Genève est grande aujourd'hui. Son commerce prend de l'extension, son industrie se perfectionne, et, chaque année, de nouveaux édifices s'élèvent, de nouveaux quartiers se forment sur ses anciens remparts.

Au milieu de ce développement considérable, que deviendront les intérêts moraux et religieux de notre pays? La *nouvelle Genève* sera-t-elle, quant à l'intelligence, quant à la science, et surtout quant à la foi, ce que fut l'*ancienne* aux temps qui suivirent sa bienheureuse Réformation?

Nous pouvons et nous voulons l'espérer.

Si, d'un côté, le matérialisme progresse, de l'autre les aspirations vers les choses spirituelles deviennent plus profondes. Un noble instinct se ranime dans la partie saine de la population, et lui dit que le christianisme seul peut sauvegarder Genève. On ne voit plus avec indifférence le doute qui fait languir, l'incrédulité qui dessèche et le papisme qui étouffe. On étudie les questions, on cherche la vérité. Les partisans du libre examen, qui n'examinaient guère, commencent à examiner.

Un mouvement religieux s'opère; un nouveau réveil se prépare.

On se souvient de la foule immense qui, en 1853 et 1854, remplissait les temples de St.-Gervais et de la Made-

laine pour y entendre des *Conférences sur la foi réformée*. Le peuple genevois sentait que ses intérêts les plus sacrés étaient en danger, et qu'il fallait les défendre.

Depuis lors, l'Evangile a fait de nouveaux progrès. Des sociétés se sont formées, des salles se sont ouvertes pour faciliter au public l'étude des principes du christianisme.

L'accueil si favorable que viennent de recevoir les *Séances historiques* de l'Union Chrétienne nous est une nouvelle preuve que les questions les plus graves sont à l'ordre du jour.

Ces séances se donnaient l'hiver dernier dans la salle de la rue Lévrier. Elles ont attiré, chaque soir, un auditoire exclusivement composé d'hommes, au nombre de six à sept cents, de toutes les classes de la société, de toutes les opinions politiques, de toutes les croyances religieuses.

Puissions-nous voir souvent dans notre ville de telles assemblées ! Puissions-nous y entendre toujours des hommes aussi éloquents et aussi distingués !

Nous les remercions ici du généreux concours qu'ils nous ont prêté, soit en prenant la parole au milieu de nous, soit en nous facilitant la publication de ce volume.

Genève 1er juin 1857.

Au nom de l'Union Chrétienne de jeunes gens,

Maximilien PERROT, président.

Théodore NECKER, vice-président

TABLE DES MATIÈRES.



AVERTISSEMENT.

Les orateurs, ayant été invités à parler avec une entière indépendance et une pleine liberté, ne se sont engagés à aucune solidarité les uns vis-à-vis des autres. Chacun d'eux est donc seul responsable des opinions et des sentiments exprimés dans ses discours.

Recueillies par la sténographie, ces séances ont été revues par les auteurs, avant d'être livrées à l'impression. Ils ont rétabli quelques pensées qu'ils avaient été obligés d'omettre, vu le temps limité dont ils disposaient.

Première Séance.



M. LE PASTEUR VIGUET.

ÉTAT DU MONDE

A LA VENUE DE JÉSUS-CHRIST[1].

Quand on examine l'histoire de la propagation du christianisme dans le monde, surtout aux premiers moments de son apparition, on est frappé de deux faits, qui semblent contradictoires, et qu'on voit pourtant se produire simultanément partout où l'Evangile est prêché. Le livre des Actes des Apôtres les présente déjà d'une manière frappante, les Epîtres en laissent voir de nombreuses traces, et dans tous les documents qui, en dehors des saints Livres, nous parlent des premières missions

[1] Pour ne pas surcharger les pages suivantes de notes et de renvois, je dirai ici, une fois pour toutes, que j'ai emprunté beaucoup d'idées, de citations et de développements à plusieurs ouvrages et surtout aux suivants : *Le Rédempteur,* par M. E. de Pressensé, IV[e] discours. — *Du Polythéisme dans le premier siècle de notre ère*, par M. Villemain. — *Guido et Julius,* par Tholuck, traduction de Neuchâtel, 2[e] édition, 1842. — M. A. Rilliet, *Commentaire sur l'Epître aux Philippiens.* Introduction.

de l'Eglise chrétienne, ils reparaissent, souvent très-accentués tous deux.

Le premier de ces faits, c'est la rapidité avec laquelle l'Evangile fait son chemin dans les âmes, la facilité et la promptitude de sa marche envahissante et de ses conquêtes. On dirait un incendie qui, allumé sur un seul point, mais excité par le vent et rencontrant une masse de matières combustibles, étend au loin ses flammes, et devient bientôt un immense embrasement. L'autre fait, c'est la résistance qui partout vient combattre la prédication chrétienne et s'opposer à ses succès. Et cette résistance n'est pas celle d'une conviction calme, elle revêt le caractère de la passion et de la haine, elle a recours moins à la discussion qu'à la violence, elle cherche moins à désabuser ou à convaincre qu'à intimider, au besoin à écraser. Ce second fait, sans doute, n'est pas difficile à comprendre : cette haine acharnée contre l'Evangile s'explique par les prétentions que lui-même élève sur le cœur. Il veut s'en emparer, il veut y régner en maître absolu, il veut en chasser beaucoup de choses mauvaises, dont la destruction est un bien pour l'homme, mais que celui-ci aime, et dont il ne consent pas volontiers à se séparer. Aussi, connaissant ou pressentant ces exigences du christianisme, sachant qu'il lui demande, avec une divine autorité, non pas un simple assentiment de son intelligence, mais le changement de sa vie et le don de son cœur, l'homme résiste, et il résiste

avec une énergie proportionnée à son attachement pour les principes de mal que l'Evangile vient combattre et ruiner. Mais si nous pouvons ainsi nous rendre compte de l'opposition que rencontra dans le monde la prédication du christianisme, sa prompte diffusion n'en devient que plus étonnante. Comment expliquer que malgré la répugnance bien connue et bien naturelle du cœur humain pour la doctrine du Christ, malgré la lutte passionnée, la violence et les persécutions que l'Evangile a soulevées, il ait fait dans le monde des progrès si rapides, et qu'il s'y soit installé comme si tout eût été prêt pour le recevoir ? A cette question un examen rapide de l'état intellectuel et moral du monde antique nous permettra de répondre; nous verrons qu'en effet tout était prêt pour recevoir l'Evangile, et que les voies avaient été largement ouvertes devant lui.

On a souvent observé qu'au moment où parut le christianisme, l'état politique du monde était éminemment propre à favoriser ses progrès. L'empire romain avait étendu sa domination presque sur tout ce que l'on connaissait de l'ancien continent : il rassemblait dans une immense unité une foule de peuples qu'avaient séparés jusqu'alors les différences de nationalités et de gouvernements. Ainsi étaient tombées beaucoup de barrières que le morcellement politique élevait entre les nations; ainsi avaient disparu beaucoup d'institutions et de

préjugés qui opposaient des obstacles presque insurmontables à l'échange des idées et des sentiments. A de longues agitations, à de terribles secousses, une paix générale avait succédé. L'excitation fébrile et les préoccupations de tout genre que produit la guerre, n'étaient pas là pour absorber les esprits et les détourner de pensées plus élevées et plus sérieuses ; les entraves qu'elle apporte aux communications internationales n'existaient pas, et les messagers qui venaient annoncer aux hommes la véritable paix, voyaient tout le territoire de l'empire s'ouvrir devant eux comme une vaste carrière. Ses populations nombreuses, diverses de mœurs, de langage, de culture, leur offraient un accès facile ; et, au milieu d'elles, ils pouvaient librement circuler, sans sortir de leur patrie, sans être étrangers nulle part.

Ce déblaiement du champ de travail que les missionnaires chrétiens avaient à cultiver, est un fait extérieur et superficiel, sans doute, une préparation qui n'atteint pas encore le fond des choses, et qui s'arrête à leur surface ; cependant, il n'en faut pas méconnaître l'importance ; il faut y voir l'œuvre de cette Providence de Dieu, qui tient dans sa main la destinée des empires, qui les régit en vue du règne de Jésus-Christ, et qui, en dirigeant ainsi les événements, avait voulu faciliter et activer parmi les peuples la propagation de la vérité. Mais la préparation sur laquelle nous voudrions particulièrement attirer les regards, est

une préparation plus profonde, plus spirituelle, une préparation qui s'était exercée lentement et péniblement dans le domaine tout intérieur des consciences.

En abordant ce sujet, faisons d'avance, cependant, une réserve essentielle. Si le christianisme a été préparé par le développement antérieur, par le travail religieux et philosophique de l'humanité, ce n'est pas à dire qu'il soit, comme on l'a quelquefois prétendu, le résultat naturel, logique de ce développement et de ce travail. Non; il n'est point un simple progrès accompli par l'esprit humain, un pas de plus fait sur la route de la science et de la spéculation où l'homme s'avançait par ses propres forces. Quand une comparaison sérieuse de son histoire, de ses doctrines, de ses effets sur le cœur et dans le monde, avec les philosophies et les religions qui l'ont précédé et suivi, ne le prouverait pas surabondamment, il suffirait, pour le démontrer, du fait que nous rappelions tout-à-l'heure, de cette résistance acharnée qu'il a toujours rencontrée devant lui, et dans laquelle les philosophes, les hommes savants et cultivés, ceux qui étaient le mieux faits pour comprendre et embrasser une œuvre de simple progrès humain, se sont souvent distingués par leur violence. Bien loin d'être sorti spontanément de l'humanité par voie de développement intérieur, le christianisme lui est venu du dehors, c'est d'en haut qu'il est descendu. Seulement, il répondait à quelque chose qui existait

en elle; il venait satisfaire des besoins déposés et excités par Dieu lui-même dans le cœur de sa créature. S'il descendait du ciel, il ne tombait pas, en quelque sorte, au hasard, comme une pierre jetée à l'aventure sur un sol qui n'en a que faire; il tombait comme une semence (c'est lui-même qui le déclare) que le semeur répand avec sagesse dans un champ labouré d'abord et soigneusement préparé par ses mains. Cela est vrai, et d'une vérité évidente, du peuple juif dont toute l'histoire, depuis sa première origine, toutes les institutions, étaient dirigées dans ce sens, et n'étaient que la pierre d'attente destinée à annoncer et plus tard à recevoir le futur édifice. Mais cela est vrai, aussi, quoique moins apparent, de tout le reste du monde, de tous ces peuples plongés dans les ténèbres du paganisme et privés de la révélation et des lumières surnaturelles que les Juifs avaient reçues; ce travail y fut moins direct, mais non moins réel, et, disons-le hautement, non moins divin.

Dans notre rapide étude, nous laisserons de côté le peuple hébreu. Chez lui la préparation, retracée dans les saints Livres de l'Ancien Testament, a un caractère très-spécial : elle y est toujours accompagnée et dominée par les éléments surnaturels, en sorte qu'elle appartient au domaine de la religion plus qu'à celui de l'histoire proprement dite. Nous nous occuperons uniquement des autres peuples, des païens, et particulièrement des Romains et des Grecs, plus connus, plus civilisés,

et avec lesquels, surtout, le christianisme naissant fut en contact.

La préparation au christianisme, dans ce monde païen tel qu'il s'offre à nous sous les premiers empereurs, se présente sous deux faces diverses, opposées à certains égards, mais qui se complètent admirablement quant aux résultats ; ou, pour mieux dire, la route avait été frayée à l'Evangile par un double travail, accompli simultanément, et qui avait atteint son plus haut degré à cette époque. D'abord, l'impuissance de l'homme à se faire une religion sérieuse, à satisfaire les besoins de sa conscience, et à répondre aux questions qui s'agitent dans son esprit, cette impuissance avait été constatée par une expérience longue et multiple. Puis, à côté et peut-être en raison même de cette impuissance, une aspiration ardente vers quelque chose de meilleur que ce que l'homme possédait, vers une révélation qui lui donnât la vérité, avait été excitée dans les cœurs, dans les uns avec connaissance de cause, dans les autres d'une manière purement instinctive. Ces deux traits sont faciles à saisir dans la société et dans tout le développement philosophique et religieux de ce temps. Reprenons-les successivement.

I.

L'impuissance spirituelle de l'homme s'était fait sentir d'abord sur le terrain même de la religion.

Les idées religieuses courantes et le culte ordinaire appartenaient à ce polythéisme grec et romain, qui est généralement connu maintenant, quoique d'une manière incomplète et superficielle, sous le nom de *mythologie*. On en retrouve d'abondants éléments dans toutes les œuvres d'art de la Grèce et de Rome, et, presque jusqu'à nos jours, nos arts et très-particulièrement notre littérature, soit par esprit de servile imitation, soit à cause de l'incontestable valeur poétique qu'il présente, en sont demeurés tout imprégnés. Cette religion, amalgame assez confus de traditions diverses quant à leur origine, de mythes et d'allégories, de souvenirs historiques défigurés, de produits de l'imagination passés à l'état de légendes, était, au fond, une religion de la nature, symbolisant et adorant les forces de l'univers, et aboutissant, en dernière analyse, à diviniser l'homme lui-même. Les dieux de l'Olympe, tels que nous les voyons apparaître dans Homère, par exemple, ou dans les nombreux poètes formés à son école, nous offrent comme

type suprême l'esprit de l'homme avec ses facultés agrandies et élevées, les passions de l'homme, bonnes ou mauvaises, se déployant dans toute leur énergie, et le corps même de l'homme, la forme humaine, atteignant à son idéal de force et de beauté.

Un semblable système peut bien séduire momentanément l'imagination, il peut enthousiasmer une race jeune et peu habituée encore à examiner de près et à réfléchir. Mais le manque d'une base solide dans la réalité s'y fait trop vivement sentir, l'esprit d'analyse et d'observation et la conscience elle-même ont trop d'objections à lui opposer, les absurdités, les contradictions, les puérilités, les traits immoraux y sont trop nombreux et trop choquants pour que l'illusion puisse être de longue durée. A la venue du christianisme, le voile était déjà déchiré, et l'on sentait universellement que l'ancien polythéisme, incapable de soutenir l'examen de la raison, tombait en lambeaux.

Depuis longtemps les hommes cultivés avaient perdu toute foi dans les dieux de la mythologie, et tout respect pour eux. Le poète Lucile, qui vivait de 149 à 103 ans avant la naissance du Christ, nous l'atteste par son exemple : « Lucile, nous » dit M. Villemain, l'ami de Scipion et le premier » satirique de Rome, se moquait des dieux à peu » près autant que des hommes. Dans un entretien » qu'il supposait entre les habitants de l'Olympe, » il les faisait plaisanter eux-mêmes sur ce titre de

» *Père* que les hommes leur donnaient à tous, in-
» distinctement......... Il se moquait des Romains
» prosternés devant les simulacres imaginés par
» Numa, et il compare leur idiote terreur à celle
» des petits enfants qui prennent pour des hommes
» en vie toutes les statues d'airain qu'ils aperçoi-
» vent. » Un demi-siècle après lui, Lucrèce (95-51 avant J.-C.), dans son poème *Sur la nature des choses*, attaquait ouvertement les croyances religieuses : « Je cherche, dit-il dans un morceau qu'il répète deux fois, à dégager les âmes des liens des religions. » Quand la conjuration de Catilina, qui était elle-même un fruit de l'immoralité et de l'impiété des jeunes Romains, fut découverte, et qu'on délibéra dans le Sénat sur ce qu'on devait faire des coupables, César, en prenant leur défense, s'appuya sur des considérations opposées non-seulement aux croyances consacrées par le polythéisme, mais à toute espèce de religion. Caton lui répondit; mais tout en repoussant énergiquement ce que ces doctrines avaient de subversif pour la morale, il ne soutint point la religion attaquée. Et Cicéron qui, à la tête du parti contraire à César, luttait alors avec force contre la conjuration, dans d'autres cas se rangeait tout aussi franchement parmi les adversaires des dogmes vulgairement admis. Nous aurons à revenir sur les opinions de ce dernier, mais il est à remarquer que si parfois ces opinions peuvent avoir quelque chose de religieux quant à leurs résultats, elles ne l'ont jamais

quant à leur fondement : elles reposent sur la spéculation philosophique, jamais sur une foi véritable, jamais sur la croyance à une communication divine.

En pareille matière, la manière de voir des hommes de pensée et de science ne tarde pas, quand elle est unanime, à se populariser, et tombe bientôt dans le domaine commun. Ceux qui disent : Il est bon que le peuple ait une religion ! disent une grande absurdité : le peuple ne peut pas conserver du respect et de la foi pour une religion que méprisent et abandonnent ceux qui lui sont supérieurs en culture intellectuelle et en position sociale. Aussi, à Rome, le discrédit, qui dans les classes lettrées avait atteint le polythéisme, était descendu, en se communiquant de proche en proche, jusqu'aux dernières classes de la société. Il n'y avait plus personne, même parmi les plus ignorants, qui crût à ces dieux qu'avait chantés Homère, et que Virgile chantait encore avec tant de charme.

Cependant le polythéisme, religion nationale, qui tenait à l'Etat par des liens nombreux et importants, ne pouvait pas tomber extérieurement comme il était tombé dans les esprits et dans les cœurs. De là résultait, à l'époque que nous étudions, une séparation profonde et généralement établie entre la croyance et le culte : la croyance avait abandonné le paganisme, ses légendes et sa doctrine ; le culte, devenu purement civil, faisant

partie, à plusieurs égards, de la vie et des devoirs des citoyens, subsistait de par l'Etat, et souvent même était respecté et florissant. Tel philosophe, tel magistrat, tel simple citoyen, qui, dans le fond de son cœur, méprisait souverainement les fables de la mythologie, et qui, dans ses écrits ou ses conversations, s'en moquait sans nulle gêne, n'aurait pas manqué d'assister à certains rites, à certaines cérémonies, et voyait là un devoir, mais un devoir civil, non pas religieux. La conduite de l'empereur Auguste à cet égard est très-significative. Il n'ajoutait certainement aucune foi au polythéisme; jeune encore, il s'était permis de parodier, dans un repas, avec quelques-uns de ses familiers, une assemblée des dieux où il remplissait le rôle d'Apollon. Parvenu à l'empire, il ne changea pas, sans doute, quant au fond de ses idées; mais, extérieurement, il se rattacha avec beaucoup de zèle au culte des dieux, il se fit nommer grand pontife, il accomplissait ponctuellement les cérémonies du culte national, et il tenait à ce que ce culte fût en honneur autour de lui. Les chants lyriques d'Horace, son poète favori, portent la trace profonde de cette direction imprimée par l'empereur à sa cour; on ne pouvait mieux le flatter qu'en mêlant ses louanges à celles de ces dieux dont il s'était jadis si scandaleusement moqué.

Ce que l'homme n'avait pu trouver dans les religions populaires, le trouvait-il mieux dans la

philosophie? Celle-ci lui donnait-elle la vérité dont il a besoin, et, sur ce terrain franchement humain, avait-il fait, de ses forces spirituelles, une épreuve plus favorable?

Gardons-nous de mépriser ou de calomnier la philosophie: comme nous aurons occasion de le voir bientôt, dans ces âges antiques elle s'est montrée souvent noble et digne de son mandat. Mais, outre qu'elle n'était et ne pouvait être le partage que d'un petit nombre de privilégiés, même à ceux-là, même à ceux qui avaient le temps, les moyens, les dispositions nécessaires pour se livrer à son étude, quelle certitude pouvait-elle présenter, quelle solution faire accepter avec une pleine confiance? Ainsi qu'il arrive et qu'il arrivera toujours lorsque l'esprit de l'homme est abandonné à lui-même, surtout dans un champ scientifique où l'observation est bien plus difficile, bien plus délicate, bien plus sujette à l'erreur ou au préjugé que dans le champ des sciences naturelles, on avait vu se produire des divergences considérables. Les sectes s'étaient multipliées. Ce que l'une affirmait, l'autre le niait; ce qui pour l'une était une vérité, pour l'autre était une aberration d'esprit; et, partant de principes opposés, elles aboutissaient, pour toutes les questions théoriques, et, ce qui est plus fâcheux encore, pour toutes les questions pratiques, à des solutions différentes et souvent contraires. Au milieu de ce dédale, comment se reconnaître? Où trouver un

principe à l'abri de la contradiction? Toutes les sectes se présentaient au même titre : ni les unes ni les autres ne possédaient d'autorité supérieure à la raison individuelle; ni les unes ni les autres ne pouvaient établir une doctrine qui fût au-dessus du doute et de la discussion.

A l'époque qui nous occupe, trois écoles principales s'étaient partagé le terrain de la philosophie; absorbant ou éclipsant les écoles antérieures, elles régnaient presque sans rivales. C'étaient le *stoïcisme*, ou école de Zénon, — l'*épicuréisme*, ainsi nommé de son chef Epicure, — et le *scepticisme*. Les deux premiers de ces systèmes dataient d'environ trois siècles avant Jésus-Christ; ils se sont trouvés tous deux en présence de saint Paul, à Athènes, et sont mentionnés dans ce chapitre XVII[e] des Actes, où l'Apôtre, répondant aux questions qui lui sont adressées, marque avec tant de profondeur, et d'une main si ferme et si rapide, les traits essentiels du travail qui s'était opéré au sein du paganisme, et les points de contact entre l'Evangile et la conscience humaine ainsi préparée.

Le stoïcisme est la doctrine du devoir absolu : il n'y a qu'un bien, la moralité, et tout le reste, impression sensible, peine ou plaisir extérieur, notre corps, ce monde, tout cela ne doit être considéré en rien, n'est rien pour nous. L'homme doit être absolument vertueux, être un sage parfait, et l'être par ses propres forces, sans pouvoir compter sur aucun secours. En outre, ce système affaiblissait

ou niait la liberté morale de l'homme et la liberté divine, pour établir le principe de la nécessité absolue, du fatalisme. A l'homme malheureux ou mécontent, à l'homme qui sentait sa force défaillir ou la patience lui échapper, il offrait comme ressource unique et il conseillait le suicide. Ce dernier trait est sa condamnation, car recommander le suicide qu'est-ce autre chose qu'ériger le désespoir en théorie, et faire un aveu positif d'impuissance? D'ailleurs, si le stoïcisme a des côtés très-élevés, et s'il a rendu à la morale, et par là même à l'humanité, des services qu'on ne doit pas méconnaître, d'autre part, en exaltant l'orgueil, en aveuglant l'homme sur sa faiblesse, il l'empêche de voir où est sa véritable force, tout comme en niant sa liberté il lui fait oublier la responsabilité morale qui pèse sur lui. Voulons-nous maintenant juger l'arbre à son fruit, et voir ce que cette doctrine produisait en pratique? Il suffira d'indiquer Sénèque, un de ses représentants les plus distingués, qui vivait à Rome au moment où l'Evangile commençait à y faire quelques disciples. Que reste-t-il de lui? Des écrits où l'on trouve de belles pensées, des préceptes moraux élevés, de belles phrases, faut-il dire;..... puis, comme contraste, une vie souillée de honteuses taches. Voici le jugement qu'en porte M. Villemain : « L'un des plus éloquents interprètes » de la philosophie, Sénèque, était ministre de Né- » ron, et bien qu'il ait été victime du tyran dont il » fut l'apologiste, on ne peut voir en lui, malgré

» tout l'éclat de son talent, qu'un esprit faux et une
» âme faible..... Il conseilla presque le meurtre
» d'Agrippine, et certainement il le justifia. Ce n'est
» pas que ses ouvrages ne présentent ce genre d'é-
» lévation qui tient à l'imagination plus qu'à l'âme,
» et qui trompe souvent les hommes en leur fai-
» sant prendre l'enthousiasme passager de leurs
» idées pour la force de leur caractère..... Sénèque
» professe une morale sévère, excessive même;
» mais il y manque une sorte de sérieux et de vé-
» rité : son style éblouit l'esprit sans échauffer
» l'âme..... Un des traits distinctifs de sa philoso-
» phie, c'est l'approbation du suicide, c'est l'en-
» thousiasme aveugle pour ce malheureux courage
» ou plutôt pour cette maladie de l'âme qui s'ac-
» croît dans la corruption et l'inquiétude des vieil-
» les sociétés. Sénèque regarde la mort volontaire
» comme un acte de vertu; et jamais sa vive ima-
» gination ne trouva de paroles plus passionnées
» que pour peindre et admirer le trépas de Caton. »

L'épicuréisme avait moins de valeur encore. Il se résume en un seul mot : jouir. D'après lui, l'unique but à poursuivre pour l'homme raisonnable, c'est le bonheur pendant la période probable de vie terrestre qui lui est accordée. Il n'y a qu'une vertu : la prudence. Cette doctrine ne conseille pas le suicide, mais elle est elle-même un suicide moral; elle est la destruction raisonnée et systématique de ce qu'il y a de plus élevé et de plus vivant en nous, la conscience, et on doit la regarder comme un

autre genre de désespoir, plus profond et plus absolu, mais aussi plus dégradant que celui du stoïcisme.

Enfin, au-dessus de ces deux écoles si complétement opposées, sur les ruines de toutes les autres sectes philosophiques, se fortifiait et grandissait de plus en plus le scepticisme, la doctrine du doute universel. Déjà les écoles sorties successivement de celle de Platon avaient abouti au *probabilisme :* l'esprit ne peut pas obtenir de certitude, il n'arrive sur toute question qu'à une probabilité plus ou moins grande. Bientôt on alla plus loin encore, et Sextus Empiricus enseigna que rien n'est vrai sur rien, et qu'il faut douter de tout, sans exception. Pour la philosophie, en venir là c'est abdiquer, c'est reconnaître et proclamer qu'elle ne peut rien, et que l'homme, pour satisfaire ses besoins spirituels, doit s'adresser ailleurs.

Nous ne saurions mieux résumer et conclure ce que nous avons dit de la philosophie que par un exemple ; et cet exemple, souvent cité parce qu'il est remarquable, c'est celui de Cicéron. Il n'a pas été un philosophe profond, ni surtout original ; mais, venu vers la fin du développement scientifique de l'antiquité païenne, homme d'étude, de beaucoup d'intelligence et de grande érudition, il a pu profiter de l'expérience de ses prédécesseurs, et recueillir largement les fruits que, depuis des siècles, la philosophie avait été à même de produire. Qu'a-t-il recueilli, en définitive? Rien de positif,

rien de précis, rien de certain, rien de pratiquement utile. Sur toutes les questions, et sur les plus importantes, sur celles qui sont de l'intérêt le plus palpitant pour nous, nous le voyons flottant, ballotté à tout vent de doctrine, sans pouvoir prendre pied nulle part. Ainsi, s'agit-il de la vie à venir? Voilà certes un point où il faut pouvoir dire oui ou non avec une entière certitude! Cicéron tantôt affirme, et l'on trouve dans ses écrits de fort belles pages sur l'immortalité de l'âme, — tantôt nie péremptoirement, — et le plus souvent, n'osant ni l'un ni l'autre, s'arrête dans une vague espérance, qui est plutôt un instinct ou un désir qu'une doctrine réelle, capable de soutenir et de consoler.

L'impuissance de l'homme avait donc été pleinement constatée sur le terrain des religions et sur celui de la philosophie. Il ne reste plus, pour vérifier les résultats que nous avons signalés, qu'à dire quelques mots de la pratique, et à voir ce qu'était l'homme, non plus dans la spéculation, mais dans la vie.

Ici les détails abonderaient; mais ils sont de telle nature qu'on recule devant la tâche de les rassembler et de les exposer. C'est une chose effroyable que l'état moral de la société antique, et l'on frémit à la voir, dépeinte par elle-même, par des écrivains qui en étaient membres, et qui se présentent à nous non-seulement comme des témoins, mais comme des parties vivantes de ce monde dont ils

nous donnent la description. Et si nous n'avions à consulter que des satiriques ou des moralistes grondeurs, on pourrait croire que, leur parti une fois pris, ils ont exagéré pour soutenir plus facilement leur thèse, ou rendre leurs tableaux plus piquants; mais les plus instructifs à cet égard, ce sont les historiens sérieux, qui nous font juger des mœurs par les événements qu'ils racontent; ce sont les poètes légers, qui, en plaisantant, et sans aucune arrière-pensée, nous initient à ce qu'était la vie de ce temps.

Que pouvait être la famille, lorsque l'institution qui en est la base, le mariage, avait perdu toute considération et toute stabilité? Souillé par de fréquents adultères, méprisé au point que l'empereur Auguste dut faire des lois pour combattre le célibat passé en coutume, il avait encore perdu son véritable caractère, sa permanence et son inviolabilité par l'habitude du divorce. Cet abus, presque inconnu dans les premiers siècles de Rome, y était devenu l'état ordinaire des choses; l'histoire nous en a conservé quelques exemples monstrueux, rendus possibles cependant par la législation, et tolérés par l'opinion publique; et, à côté de ces cas, exceptionnels il est vrai, rien n'était plus commun que des divorces accomplis sur les plus légers prétextes, ou sur aucun prétexte; la sainte union du mariage n'était plus, dans le fait, qu'un rapprochement momentané auquel un caprice pouvait donner lieu, et un autre caprice mettre fin.

Que pouvait être la société, lorsqu'elle était fondée sur l'esclavage, dont personne n'avait seulement l'idée de contester la légitimité, la convenance, la nécessité même, et aux terribles abus duquel nul principe supérieur ne faisait contrepoids? Cette affreuse institution, que nous pouvons encore, à la honte de la civilisation, et, chose plus grave, hélas! à la honte du protestantisme, voir à l'œuvre, quoiqu'atténuée à certains égards par l'action de l'Evangile, cette institution, source permanente de démoralisation et de dégradation pour les maîtres non moins que pour les esclaves, subsistait dans toute sa force, et contribuait activement à pervertir, dans toutes les classes de la société, les mœurs, et jusqu'aux sentiments et aux principes. Aussi, qu'on lise quelques pages de l'histoire de Rome, dans les derniers temps de la république, ou mieux encore sous les premiers empereurs, lorsque la politique et les événements publics ne venaient plus préoccuper toutes les pensées et absorber toutes les activités, et l'on verra ressortir de partout deux traits qui caractérisent l'état moral de cette époque : une volupté poussée aux derniers raffinements, aux plus dégoûtants excès, et enlaçant presque tous les cœurs de ses honteux liens, — et une cruauté sanguinaire qui dépasse en fait d'horreur tout ce que nous pouvons nous représenter.

II.

Cependant, du sein de cette humanité si corrompue, et si fatiguée par le sentiment et l'expérience prolongée de son impuissance, s'élevaient vers le ciel des désirs, des aspirations, qui, pour être vagues, n'en étaient pas moins l'indice de besoins profonds. Tertullien, dans un des chapitres de son *Apologétique*, grand ouvrage consacré à la défense du christianisme, s'appuie sur ce témoignage spontané que l'âme, laissée à elle-même, rend au vrai Dieu, et, frappé de ce fait, il a consacré à son développement tout un opuscule auquel il a donné le titre de : *Témoignage de l'âme*.

Ce n'est pas seulement, comme lui, dans quelques exclamations à demi-involontaires, dans quelques locutions usitées, que nous chercherons la trace de ces appels à la vérité, c'est dans tous les domaines de la pensée et de la vie, c'est dans le polythéisme lui-même.

Quels que puissent être ses écarts, quelque fausses que soient ses doctrines, quelque funestes et dangereux que soient ses principes, une religion quelconque, ne fût-ce que par son existence, rend témoignage à l'idée de Dieu, à la place qu'elle oc-

cupe dans le cœur de l'homme, au besoin qu'il en a. La mythologie grecque et romaine allait plus loin encore : avec l'idée de la divinité elle conservait et popularisait l'idée de l'union entre cette divinité et l'humanité. Il est vrai qu'elle donnait du problème une solution inverse à celle que le christianisme en a apportée : le polythéisme était l'homme s'élevant à la divinité, l'homme se faisant Dieu ; l'Evangile, au contraire, nous montre la divinité s'abaissant vers nous : *Dieu a été manifesté en chair,* déclare-t-il. Mais c'était quelque chose déjà que d'affirmer, même d'une manière inexacte, que cette union devait avoir lieu, et qu'un pont devait être jeté sur l'abîme qui sépare le fini de l'infini.

Si de l'ensemble nous venons aux détails, nous trouverions de curieux traits de rapprochement entre le polythéisme et certaines doctrines, certains faits de l'Evangile ; nous verrions de faibles mais précieuses lumières percer timidement cette épaisse obscurité. N'était-ce pas l'expression d'un profond besoin du cœur que ce titre de Père, donné à tous les dieux, et que nous avons vu raillé par le satirique Lucile ? La fable d'Hercule, qui se retrouve sous diverses formes dans la plupart des mythologies, la légende de ce héros, fils du Dieu souverain et d'une mortelle, toujours en lutte avec le mal, finissant par succomber dans sa lutte mais pour être aussitôt reçu dans le ciel, de ce héros qui pénètre dans les enfers et qui en ouvre les portes, n'indique-t-elle pas l'attente d'un

Libérateur et l'instinct de ce qu'il devait être? Citons encore le mythe d'Adonis ou Thammuz, mort, puis rendu à la vie, et dont les fêtes, en Phénicie et en Egypte, avaient un caractère bien singulier. Voici ce que nous dit l'auteur païen Lucien de celles qui se célébraient à Byblos en Phénicie : « Toute la ville, au jour marqué pour la so-
» lennité, commençait à prendre le deuil et à don-
» ner des marques publiques de douleur et d'af-
» fliction. On n'entendait de tous côtés que des
» pleurs et des gémissements........ Au dernier
» jour de la fête, le deuil se changeait en joie, et
» chacun la témoignait comme si Adonis avait été
» ressuscité. » N'y a-t-il pas là d'étranges lueurs, de remarquables pressentiments? N'est-ce pas déjà, sous un symbole poétique, la grande vérité à laquelle Vinet donnait cette forme un peu paradoxale : « Un Dieu qui meurt est le seul Dieu
» auquel l'humanité puisse croire. Elle n'en veut
» point d'autre, elle n'en aura jamais d'autre. »

Au milieu du discrédit général dans lequel était tombé le paganisme, les besoins religieux qui lui avaient survécu se manifestaient, chez les esprits peu cultivés, par la recherche de religions nouvelles, de mystères étrangers. Les doctrines et les cultes venus d'Orient étaient en grande faveur. La magie et les superstitions qui s'y rattachent, préoccupaient aussi beaucoup de gens et faisaient diversion à leurs angoisses spirituelles, si elles ne pouvaient les apaiser réellement. Voyez par

exemple, dans les Actes des Apôtres, quelle influence Simon le magicien s'était acquise sur le peuple de la Samarie, et de quelle considération il avait su se faire entourer. Chez les esprits plus élevés, et développés par la pensée et par l'étude, c'était un désir de lumière ou de consolation auquel les circonstances venaient donner parfois beaucoup de force : « Donnez-moi, écrivait Pline le jeune à un de ses amis dans un jour de deuil, « donnez-moi des consolations nouvelles, » grandes et fortes, que je n'aurais jamais ni en- » tendues ni lues. Tout ce que j'ai entendu et lu » dans ma vie me revient à la mémoire, mais ma » douleur est trop grande ! » Qui pouvait les donner, ces consolations ? Celui qui a dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai !* Celui vers lequel s'élevait instinctivement ce soupir d'une âme affligée, Celui auquel les Athéniens faisaient un humble et fervent appel, lorsqu'ils érigeaient cet autel *au Dieu inconnu* que saint Paul remarqua dans leur ville.

La philosophie, à son tour, attestait le besoin de vérité qui existe dans le cœur humain. Sa recherche n'avait pas abouti, la vérité s'était soustraite à ses efforts, mais la persévérance de cette recherche, ces efforts sans cesse renouvelés malgré tous les échecs, devaient contribuer à tourner les esprits vers ce bien spirituel dont la philosophie sentait la réalité, quoiqu'elle ne pût parvenir à

l'atteindre. Et quand nous parlons de philosophie, ne nous représentons pas cette science dédaigneuse ou hostile qui trop souvent, dans les âges modernes, s'est posée en rivale ou en ennemie de la religion. La philosophie antique a eu ses représentants impies et immoraux, elle a eu des écoles tout entières qui tendaient plutôt à éloigner de la vérité qu'à en rapprocher; mais plus souvent encore elle a pris une position plus vraie et plus digne de son nom: *amour de la sagesse*; plus souvent, n'apportant à l'étude qu'elle poursuit aucune préoccupation étrangère, elle a reconnu avec une noble franchise ce qui manque à l'homme laissé seul, et proclamé la nécessité d'un secours d'en haut, d'une révélation, pour lui donner la vérité : plus souvent, une humilité que ses successeurs modernes n'ont guère imitée, l'a accompagnée dans ses travaux et a donné un touchant caractère à quelques-unes de ses déclarations.

Il n'est pas rare, non plus, de rencontrer chez les philosophes latins et grecs, chez ces derniers surtout, des pensées nettes et profondes, éclairs rapides au milieu de beaucoup de ténèbres, vive anticipation de la lumière qui devait venir. Voyez, dans ce fragment de Platon, à côté de quelques erreurs, que de grandeur et de vérité, que de rapports avec plusieurs paroles de nos saints Livres: « Tu m'accorderas que l'homme vertueux et le » méchant sont connus des dieux pour ce qu'ils » sont; et que, si la chose est ainsi, l'un est chéri,

» l'autre haï des dieux.... Ne m'accorderas-tu pas
» aussi que l'homme chéri des dieux n'a que du
» bien à attendre de leur part, et que, s'il en reçoit
» quelquefois des maux, c'est en expiation des
» fautes de sa vie passée?.... Il faut donc recon-
» naître, à l'égard de l'homme juste, que, soit
» qu'il se trouve indigent ou malade, ou dans
» quelqu'autre situation regardée comme malheu-
» reuse, ces maux prétendus tourneront à son
» avantage durant sa vie ou après sa mort; parce
» que la providence des dieux est nécessairement
» attentive aux intérêts de celui qui travaille à
» devenir juste et à parvenir, par la pratique de
» la vertu, à la plus parfaite ressemblance que
» l'homme puisse avoir avec la divinité. » Des chrétiens se sont plu à recueillir, chez d'autres philosophes, des traits de ce genre. Ainsi Cratès, environ 300 ans avant Jésus-Christ, disait: « Tout
» comme la grenade renferme toujours un pepin
» pourri, de même, tout homme a, pour le moins,
» un mauvais penchant; aucun n'est sans péché. »
Plutarque, l'auteur des *Vies des hommes illustres*, qui a vécu dans les premiers temps du christianisme, mais sans l'avoir connu, proclamait la même vérité : « Les passions sont innées chez
» l'homme; elles ne viennent point du dehors,
» elles ne se forment point en lui après sa nais-
» sance, et si elles n'étaient pas contenues par une
» sévère discipline, l'homme ne serait probable-
» ment pas plus doux que le plus sauvage des

» animaux. » Thucydide fait dire à l'orateur Diodote : « Tous les hommes péchent en public et en » secret. Les mauvais désirs aveuglent l'intelli» gence qui se laisse séduire par l'espoir du gain, » et l'homme commet ainsi le péché. » « Qu'est» ce que l'homme, demande Aristote ? l'image de » l'impuissance, le jouet des vicissitudes, le ber» ceau de l'envie et de la souffrance. »

Il est un autre domaine, très-différent en apparence, voisin cependant, par certains côtés, de celui de la philosophie, et dans lequel nous pouvons remarquer bien des traces de cette aspiration de l'humanité que nous constatons. C'est le domaine de l'art.

La culture du beau peut amollir, elle peut émousser la conscience et énerver l'âme, elle peut s'allier à la sensualité et à un grand abaissement moral ; cependant, en elle-même, contenue dans de justes limites, elle élève, elle spiritualise, elle transporte la pensée plus haut que la matière et le fini. Le beau, dans son essence, a une connexion intime avec le vrai et le bon. On a dit quelquefois de nos jours, avec une certaine emphase, que l'art est un sacerdoce : cette parole, avec quelques restrictions, trouverait une application juste chez les peuples de l'antiquité. L'art, surtout dans sa forme la plus haute et la plus complète, la poésie, a plus d'une fois été parmi eux l'expression la plus fidèle et la plus élevée des be-

soins, des désirs, des pressentiments ou des angoisses qui agitaient les cœurs. On pourrait récolter, chez les poètes grecs et latins, une ample moisson de pensées remarquables, qui rappellent, et parfois surpassent en force et en justesse, celles que nous empruntions tout-à-l'heure à quelques philosophes. Ecoutez Sophocle chantant : « Il existe » dans le ciel, le grand Dieu qui surveille toutes » choses, et règne en souverain ! » Ecoutez Plaute s'écriant de même : « Il y a certainement un Dieu » qui entend et voit nos actions ; à celui qui fait » bien, il arrivera du bien ; à celui qui fait mal, » la pareille sera rendue. »

Chez les Grecs s'était conservé le souvenir d'un âge de paix, d'innocence et de bonheur, qu'ils nommaient l'âge d'or, vague mais précieux reflet, dans leur poésie, de l'origine première de l'homme, et de sa vie en Eden. Chez les Romains, c'était l'avenir de la race humaine, plutôt que son passé lointain, qui faisait le sujet des rêves et des soupirs de la poésie : l'attente d'une période de renouvellement, d'un siècle de gloire et de paix promis à l'humanité, donne à leurs aspirations le caractère de l'espérance, et n'est aussi que le reflet d'une autre face de la vérité ; c'est, comme souvent chez les prophètes eux-mêmes, la concentration en un seul tableau, de l'œuvre rédemptrice accomplie par le Libérateur divin, et de son règne glorieux à la fin des temps.

Le plus grand des poètes latins, Virgile, abonde

en traits où la beauté de l'expression s'unit à l'élévation de pensées vraiment religieuses. Malgré l'emploi habituel qu'il fait de la mythologie, et tout en paraissant se complaire à en retracer les gracieux récits, ce n'est là pour lui, il n'est pas difficile de le reconnaître, qu'un jeu de l'imagination ; le fond de sa pensée en demeure indépendant, et quand il se livre tout entier, il s'élance bien au-delà, bien au-dessus de ces légendes et de ces vulgaires superstitions. Dans le VIe livre de l'*Enéide*, sa description des enfers témoigne d'un sens moral sérieux, et de vues sur la Divinité et sur ses rapports avec l'homme, très-supérieures à ce que le paganisme lui aurait enseigné. Fénelon a pu lui emprunter des traits pour la description analogue qu'il a placée dans son *Télémaque*. Mais c'est surtout la IVe des *Eglogues* de Virgile, qui, de tout temps, a excité l'étonnement des chrétiens par sa ressemblance avec plusieurs passages de nos saints Livres, et d'Esaïe particulièrement. Il y décrit le règne futur d'un prince puissant et réparateur ; sous lui, plus de crimes, les vertus régneront sur les hommes ; la terre elle-même sera renouvelée, elle produira en abondance tout ce qui est salutaire, mais les plantes vénéneuses et les serpents auront disparu, les troupeaux n'auront plus à craindre les terribles lions. Le poète ajoute que c'est là ce que le monde entier attend et désire, et que toutes choses se réjouissent de ce siècle qui vient. Faut-il voir dans cette description une prophétie proprement dite, direc-

tement inspirée par l'Esprit de Dieu, comme le veulent quelques-uns? Faut-il y voir, selon d'autres, une imitation des prophètes hébreux, que le poète aurait connus? Il est plus probable qu'il n'y a dans ces beaux vers que l'expression de besoins et de pressentiments confus, mais puissants, existant alors dans beaucoup de cœurs, et que Virgile, sous l'excitation de son génie poétique, sentait et formulait avec une netteté particulière. Est-il si étrange que l'homme, laissé à lui-même, ait une fois rendu les besoins les plus profonds et les plus chères espérances de son âme sous des images analogues à celles que l'Esprit de Dieu a employées dans ce même but? Cet Esprit, pour nous parler, n'emprunte-t-il pas notre langage? Et ces analogies ne prouvent-elles pas simplement que Virgile était ici l'interprète fidèle de ces quelques fragments de la vérité, que Dieu, sans doute, avait voulu maintenir dans la conscience humaine pour la préparer à recevoir un jour cette vérité dans sa plénitude?

D'autres poètes latins nous fourniraient aussi de remarquables citations. L'épicurien Horace a plusieurs fois exprimé le sentiment du péché : « Personne ne naît sans vice, » dit-il quelque part, « le meilleur est celui qui en a le moins. » Il a décrit d'une manière saisissante cet ennui profond, ce vide que l'homme, dans son état naturel, ressent toutes les fois qu'il rentre en lui-même, et auquel il a tant de peine à échapper : « Tu ne peux pas, » se fait-il dire par un esclave, « être une heure avec

« toi; tu t'évites toi-même,... cherchant à tromper « ton ennui tantôt par le vin, tantôt par le som- « meil; mais c'est inutilement : ce noir compagnon « s'attache à tes pas, et t'atteint dans ta fuite. » Il n'est pas jusqu'au frivole et mondain Ovide qui n'offre des mots profonds et des pensées qui surprennent sous sa plume. Dans ses *Métamorphoses,* où il raconte les plus bizarres et les plus puériles aventures des dieux, on voit, dès le début de son ouvrage, que ces innombrables divinités ne sont pas pour lui la vraie divinité, mais qu'au-dessus d'elles, un Etre ou une Force unique régit le monde. C'est lui qui met dans la bouche de Médée cette parole presque chrétienne : « Je vois le bien et je « l'approuve ; et je suis les plus mauvaises voies. » C'est lui qui, dans un autre écrit, avertit les mères de famille de ne pas conduire leurs filles dans les temples des dieux, de peur des exemples que ces dieux mêmes leur donneraient.

Enfin, malgré la corruption que nous avons dû signaler, malgré cette perversion des sentiments et des principes, qui avait fait descendre la société si bas, on peut trouver, dans ce champ même de la morale, plus d'une trace de besoins sérieux. Au milieu de cet affreux concert, qui ne semble composé que des cris sauvages de la haine, des lamentations du désespoir, et des chants effrénés de la débauche, on entend aussi, en prêtant une oreille attentive, quelques protestations furtives et timides

contre l'abjection des mœurs, quelques soupirs hésitants et à peine compris de ceux mêmes qui les laissent échapper, soupirs qui s'élèvent vers une lumière, une force, une sainteté que la conscience entrevoyait vaguement.

La société antique était organisée d'une manière régulière; elle reposait sur des gouvernements et sur des lois : tout cela suppose sans doute l'existence du péché, la nécessité de réprimer et de contenir le mal; mais cela suppose aussi que l'homme reconnaît des principes moraux, et qu'il a le sentiment de certains devoirs. Les individus ne peuvent pas se rapprocher les uns des autres dans une organisation quelconque, sans que cette notion de devoir se trouve à la base du rapprochement, et sans qu'elle en soit aussi fortifiée. Qu'on regarde d'un peu près; qu'on se souvienne des récits transmis par les historiens, des traits de mœurs qu'ils nous racontent comme remarquables, et l'on y verra la preuve frappante de ce fait, que si les principes de la morale étaient foulés aux pieds en pratique, ils n'étaient pas toujours méconnus en théorie, et que la conscience savait parfois revendiquer ses droits avec force. Pourquoi l'admiration et le respect des peuples se sont-ils attachés à certains traits de vertu? Pourquoi la justice d'Aristide était-elle célèbre, et le faisait-elle vénérer même de ceux qu'elle offusquait? Pourquoi citait-on avec tant d'éloges le dévouement d'un Décius, la vie simple d'un Cincinnatus, le respect pour la foi jurée d'un Ré-

gulus, la chasteté d'un Scipion? Pourquoi d'autres noms ne sont-ils arrivés jusqu'à nous qu'accompagnés du mépris des contemporains et de ceux qui sont venus après? Pourquoi, si ce n'est parce que l'homme, dans sa dégradation, ne pouvait oublier qu'il était fait pour autre chose, parce qu'il y avait encore en lui un désir de sainteté, étouffé ou trompé par l'impossibilité où il était de lui donner une satisfaction, mais qui le préparait à en saluer avec joie, à en saisir avec bonheur la réalisation, lorsqu'elle viendrait à lui être présentée.

Un auteur romain nous a conservé une anecdote qui montre d'une manière assez frappante ce sentiment moral subsistant au fond des consciences, et se réveillant parfois au moment où on l'aurait cru le plus complétement éteint. On célébrait à Rome les Jeux Floraux, pendant lesquels les représentations théâtrales atteignaient à un degré de licence inouï. Caton vint s'asseoir au théâtre, et, en présence de cet homme connu par son austérité, on n'osa pas commencer les jeux. Averti par ses amis, il prit le parti de se retirer, et les honteuses scènes, retardées un instant, se déchaînèrent sans contrainte. Assurément, la conduite de Caton, dans cette circonstance, ne présente rien de remarquable, car, sachant très-bien ce qu'étaient ces jeux, il aurait dû ou n'y pas paraître, ou chercher à profiter de son influence pour empêcher le mal. Mais ce qui est digne d'intérêt, c'est ce sentiment de pudeur qui saisit tout un peuple à la vue d'un homme

respecté; c'est toute cette foule, venue pour satisfaire de mauvaises passions, et s'arrêtant parce qu'elle a compris que c'est le mal qu'elle va commettre. Ce ne fut qu'un éclair; mais, certes, les consciences parlaient bien haut dans ce court moment: que leur manquait-il, sinon de savoir qu'il y a toujours près de nous, dans la foule comme dans la plus secrète retraite, un Témoin tout autrement saint que n'était Caton, et qui ne s'éloigne pas complaisamment, ainsi que lui, pour laisser place au péché?

Tel était donc l'état du monde, à ce moment solennel où la vérité, descendue ici-bas en la personne de Jésus-Christ, allait envoyer ses ambassadeurs *à toute créature*. Chez un seul peuple, méprisé des autres, mal connu, mal compris, le peuple juif, une action de Dieu, directe et incessante, avait maintenu des notions religieuses pures, et entretenu une attente précise et assurée de la délivrance promise, ou, pour mieux dire, de *Celui qui devait venir*. A prendre toutes les autres nations, quelle était la position de l'humanité? Elle avait été préparée, elle aussi, dans son ensemble; elle avait subi un douloureux travail de noviciat, auquel, entre les mains de Dieu qui sait tirer le bien du mal, avait concouru sa propre corruption. Elle était plongée dans les ténèbres et dans la fange, mais elle en avait au moins la conscience; elle était parvenue à sentir sa misère, et, se voyant impuissante

à en sortir, lassée par des efforts souvent renouvelés et toujours inutiles, elle regardait plus haut qu'à elle-même, elle soupirait après un secours qui lui fût envoyé : de la part de qui?..... elle ne savait, mais elle appelait pourtant. Elle appelait, et c'était Dieu qui lui avait inspiré ces soupirs et cet appel :

Je disais : Dicte ma prière !
Et tu m'avais, ô tendre Père,
Déjà dicté ce premier vœu !

Ainsi en est-il pour l'individu, ainsi en était-il pour l'humanité; c'était l'Eternel qui lui avait mis ces désirs dans le cœur, et c'était Lui qui allait y répondre abondamment.

Aussi la prédication de l'Evangile, lorsqu'elle se répandit parmi les peuples, trouva-t-elle partout, dans les âmes sérieuses, un double point d'appui, et comme un double anneau auquel elle pouvait river la chaîne divine qui rattache l'homme à son Dieu. Ce que *vous ne pouvez* vous procurer, voici, nous vous l'apportons de la part du Seigneur : à votre impuissance sa miséricorde veut suppléer ; — ce que *vous désirez* sans le bien connaître, voici, Dieu vous l'envoie pleinement : à votre faim, à votre soif spirituelle il donne le pain de vie et l'eau qui désaltère pour l'éternité.

Il est impossible, en terminant ce rapide exposé, de ne pas indiquer, en quelques mots tout au moins, un rapprochement, qui se présente de lui-

même, et qu'on a fait bien des fois à des points de vue assez divers, entre l'époque dont nous venons de nous occuper et celle où nous vivons. Maintenant comme alors, une civilisation avancée a amené après elle le raffinement des mœurs et la corruption qui en est la suite; maintenant comme alors, après avoir beaucoup vu, beaucoup éprouvé, beaucoup appris, l'homme est blasé sur toutes choses, et une lassitude profonde, un ennui général s'est emparé de lui; maintenant comme alors, des religions humaines ou faussées par des mélanges humains, et surtout des philosophies vieilles ou nouvelles, ont fait leur œuvre, et constaté surabondamment leur impuissance à guérir, à consoler, à diriger, à sauver; maintenant comme alors, au milieu des ruines et des déceptions, des besoins sérieux se réveillent dans les âmes, plusieurs cherchent en tâtonnant; plusieurs, désabusés de leurs erreurs et de leurs illusions, demandent, après les avoir rejetées, quelle vérité il faut mettre à la place.

D'une part, sans doute, notre siècle est plus coupable; car s'il ne possède pas, s'il ignore, c'est qu'il l'a voulu ainsi dans son orgueil et son endurcissement; si les ténèbres l'enveloppent, ce sont des ténèbres volontaires, et à lui s'appliquent dans leur redoutable plénitude ces paroles de Jésus: *La lumière est venue dans le monde, mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises* (Jean III, 19). D'autre part, cependant, il a un avantage : le

mal est aussi grand, plus grand peut-être, mais le remède est à portée ; il est répandu à profusion dans le monde : l'homme n'a qu'à ouvrir les yeux pour le voir, qu'à tendre la main pour le saisir.

A ceux qui le connaissent, ce remède, qui le connaissent pour en avoir eux-mêmes éprouvé l'efficace, appartient — ne l'oublions pas ! — la tâche de le faire connaître aux autres, et de montrer hautement, par leurs paroles et par leurs œuvres, que l'Evangile n'est pas une religion de plus, parmi tant d'autres religions, une philosophie parmi tant d'autres philosophies, un système parmi tant d'autres systèmes, mais qu'il est *la puissance de Dieu en salut pour tous ceux qui croient* (Rom. I, 16).



Seconde Séance.



M. LE COMTE DE GASPARIN.

PREMIER SIÈCLE.

LES APOTRES.

Nous allons aborder, Messieurs, un sujet bien grave. Je le traiterai sérieusement; je ne reculerai devant aucune question, ayez-en l'assurançe; je vous dois toute ma pensée, je vous la communiquerai telle qu'elle est, sans réticences, sans fausse habileté; c'est la seule façon d'agir qui soit digne de vous et de moi.

A vrai dire, là n'est point la cause de l'embarras que j'éprouve en ce moment; elle est tout entière dans l'immensité du sujet dont je suis appelé à vous entretenir. — Le premier siècle de l'Eglise chrétienne! mais c'est tout! Nous vivons des idées qui furent alors mises dans le monde, et il en sera de même jusqu'à la fin de l'humanité.

Le bien, le mal qui prirent naissance à cette époque ont des conséquences que nous voyons encore aujourd'hui, et sous l'influence desquelles nous agissons. Le premier siècle est la clé de l'histoire

de l'Eglise et même de l'histoire des Etats. Celui qui ne connaît pas l'histoire du premier siècle est absolument incapable de comprendre, non seulement l'histoire religieuse et ecclésiastique des siècles suivants, mais aussi leur histoire politique et sociale. — Tout est là ! — Aussi lorsque je me suis occupé de ce que je vais vous dire aujourd'hui, m'est-il arrivé précisément le contraire de ce qui arrive habituellement à ceux qui se préparent à parler en public. Mon travail a consisté à élaguer, et dans le peu que je vous apporte il y a encore trop.

Pour un protestant surtout, le premier siècle a une immense portée. Nous ne sommes les disciples, ni de Luther, ni de Calvin, ni des hommes du seizième siècle. Nous sommes les disciples du premier siècle de l'Eglise, ou plutôt de la partie de ce siècle à laquelle a présidé la direction des apôtres.

Voilà le sujet qui doit nous occuper; et dans ce sujet il y a deux choses : les événements, les principes. Or, à vrai dire, les grands événements ce sont les principes. Cela est toujours vrai. Ce sont toujours les principes qui font les événements, les idées qui engendrent les faits; mais cela est plus vrai encore dans la partie de l'histoire dont nous devons nous occuper aujourd'hui. Aussi vais-je resserrer les faits pour réserver le plus de temps possible aux principes.

Ce qu'on appelle l'histoire du premier siècle de l'Eglise se divise en deux parties à peu près éga-

les, séparées par la prise de Jérusalem. La première partie est l'époque des apôtres, la seconde celle des Pères apostoliques. Dans la première, nous rencontrons la grande mission entreprise par les apôtres, l'organisation des Eglises, la rédaction des écrits du Nouveau Testament, qui ne sont pas encore réunis en canon, mais qui possèdent déjà aux yeux des chrétiens cette autorité dont ils doivent être revêtus jusqu'à la fin des siècles. Dans la seconde époque nous trouvons les Pères apostoliques, contemporains et disciples directs des apôtres. Leur histoire déborde un peu sur le second siècle.

Si maintenant nous regardons à l'histoire politique du même temps, nous voyons vis-à-vis des apôtres les Césars, c'est-à-dire les empereurs fous et atroces : Tibère, Caligula, Claude, Néron ! Puis vis-à-vis des Pères apostoliques, des souverains qui diffèrent grandement de leurs prédécesseurs. Ce sont des empereurs philosophes, honnêtes gens : les Flaviens, les Antonins. Or, chose remarquable, les honnêtes gens échouent aussi bien que les monstres. Le monde romain est pourri jusqu'au fond ; rien ne peut le sauver.

Telle sera, Messieurs, la division du sujet dont j'ai à vous entretenir. Entrons sans autre préambule dans l'histoire du premier siècle de l'Eglise.

Vous vous rappelez quel est le théâtre où se sont accomplis les événements dont je vais vous parler.

Vous n'avez point oublié ce que vous disait, il y a huit jours, avec tant de clarté et de sérieux, M. le pasteur Viguet sur la situation de ce triste empire romain, sur la déchéance de toutes les religions, sur la misère de toutes les philosophies, sur l'incrédulité générale, sur l'ennui profond, en un mot, sur tous les signes d'une décadence qu'il était impossible d'arrêter.

A côté de tant de souffrances, à côté de l'esclavage, à côté de l'abaissement général des âmes et des consciences, on voyait se déployer un luxe hideux, effréné. Les historiens de ce siècle nous parlent de repas à cent mille francs par tête, où l'on faisait présent aux convives des esclaves qui les avaient servis, de la vaisselle d'or et d'argent dont ils avaient fait usage, de la litière qui les ramenait chez eux. Dans ce monde-là, il n'y avait rien de propre à satisfaire les âmes qui éprouvaient encore quelques besoins spirituels, quelques aspirations élevées. Et ces aspirations étaient plus rares, plus faibles qu'on ne l'imagine. Lisez les meilleurs écrits du temps, lisez Sénèque (Sénèque, dont on a voulu faire presque un disciple de l'apôtre Paul !) et vous verrez à quel degré de misère morale les hommes étaient descendus.

A ce moment le chant des anges se fait entendre :

Gloire à Dieu ! paix sur la terre, bienveillance envers les hommes !

Ne sentez-vous pas ce qu'il y a de rafraîchissant dans ces paroles ! Au milieu de cette société hale-

tante, agitée, qui ne trouvait pas la paix, le mot de *paix* est prononcé! Et trente ans plus tard une croix est dressée, et celui qui meurt sur cette croix prononce le mot suprême: Tout est accompli!

Oui, Messieurs, tout est accompli, — tout! — L'homme est tombé; il faut un relèvement. L'homme est condamné; il faut une grâce. L'homme est corrompu; il faut une régénération. Christ apporte tout cela. Tout est accompli. Je voudrais qu'à la place d'un chrétien, un homme étranger aux convictions évangéliques pût vous parler froidement ici de ces choses (pour moi, je ne le puis, ni ne le veux). Je voudrais qu'il n'y eût ici qu'un professeur, qu'un philosophe; et ce philosophe, pour peu qu'il fût sérieux et sincère, serait forcé de vous dire ce que je vous dis. Si on lui demandait quelle est l'époque qui domine toutes les autres dans les annales de l'humanité, quel est le fait avant lequel il n'y avait rien, après lequel il y a tout, — il mettrait le doigt, comme moi, sur le point central, sur le point unique, sur l'heure de la mort de Jésus-Christ. Un historien quelconque, étranger à l'émotion que j'éprouve, vous tiendrait le même langage. Il faudrait être aveugle pour parler autrement.

Si la mort de Jésus-Christ est la première date de l'histoire, la Pentecôte est la seconde. Cinquante jours après la passion, le jour de la fête juive des Prémices, le jour anniversaire de la promulgation de la loi, le Saint-Esprit descend sur les disciples, et aussitôt la mission est commencée, et aussitôt

les premières conversions ont lieu : *Hommes frères, que ferons-nous?*

En même temps nous voyons naître la persécution, d'abord la persécution juive, puis la persécution romaine. On fait comparaître les apôtres devant le Sanhédrin ; on leur défend de parler, ils répondent : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes!* On les maltraite, ils rendent grâce à Dieu, ils sont joyeux de souffrir pour le nom de Christ. Etienne est mis à mort, la mission se propage de plus en plus, la persécution a pour résultat de répandre l'incendie au loin. Le christianisme fait invasion dans la Samarie ; il gagne les païens eux-mêmes, les païens prosélytes et craignant Dieu. Ici se place la conversion de Corneille.

Avant de parler de la mission païenne proprement dite, arrêtons-nous un moment à Jérusalem et voyons ce qu'a été l'Eglise fondée dans cette ville. Elle offrait ce caractère particulier qu'elle se composait de Juifs-chrétiens. Dieu avait permis qu'ils conservassent pour un certain temps les coutumes de leur nation. Membres de l'Eglise, ils demeuraient membres du peuple d'Israël ; ils fréquentaient le temple, ils circoncisaient leurs enfants, ils accomplissaient des vœux, et cela d'un commun accord, du consentement et avec la participation constante et unanime des apôtres. Cet état de choses spécial, et qu'il importait de signaler, a duré probablement jusqu'au jour où l'épître adressée aux Hébreux a proclamé la suppression définitive

des cérémonies anciennes, et ce jour n'était pas éloigné de celui où la destruction de Jérusalem devait les supprimer plus complétement encore.

Nous rencontrons à Jérusalem les deux Jaques : le premier, frère de Jude, fut mis à mort par ordre d'Hérode Agrippa. L'autre, frère de Jésus, fut longtemps le principal directeur de l'Eglise de Jérusalem. On raconte sur lui plusieurs légendes auxquelles je ne m'arrête pas : le peu de temps dont je puis disposer ne me permet pas de discuter ce qui n'est pas certain, je ne vous rapporte que ce qui est sûr. C'est ce Jaques, frère de Jésus, qui a écrit la belle épître où il combat l'abus que les Juifs formalistes faisaient déjà du mot *foi;* il y relève la nécessité des bonnes œuvres; il y flétrit ce pharisaïsme qui s'est introduit dans le christianisme dès la première heure de son existence et qui s'y fera sentir jusqu'à la dernière.

Quittons maintenant l'Eglise de Jérusalem et suivons les traces de Paul, le grand missionnaire. Il a fait trois voyages, trois campagnes; oui, des campagnes, c'est bien le mot, et jamais général vainqueur n'en a fait de plus brillantes! Dès les premiers pas il est arrêté par un ennemi : les *judaïsants*. Retenez bien ce mot, Messieurs, car nous retrouverons les *judaïsants* jusqu'à la fin, — ils sont immortels! — Nous les retrouverons à la fin du premier siècle, travaillant à dénaturer le christianisme, cherchant à mettre le salut dans les rites : vrai moyen d'échapper à l'action de l'Evangile et

d'éviter le tête-à-tête de l'âme avec Dieu. A peine l'œuvre est-elle commencée parmi les païens, que les judaïsants prétendent les contraindre à adopter les formes du judaïsme. L'Eglise de Jérusalem est appelée à résoudre cette question. Je dis l'*Eglise;* on a voulu en faire un *concile;* il n'y a rien de plus contraire à l'histoire. L'Eglise de Jérusalem et les apôtres qui étaient dans son sein reconnaissent que vouloir imposer les usages juifs aux païens convertis c'est renier le salut par la foi seule au sacrifice du Sauveur.

Paul entreprend alors ses voyages et écrit ce que vous me permettrez d'appeler ses *Épîtres de voyage:* les lettres aux Thessaloniciens, aux Corinthiens, aux Romains, aux Galates. Vous savez comment il fut saisi à Jérusalem, envoyé à Césarée et enfin conduit à Rome, où il remplit les saintes fonctions d'ambassadeur chargé de chaînes. Ici vient se placer la seconde série de ses lettres, *les Épîtres de la captivité :* les épîtres à Philémon, à Timothée, à Tite, aux Philippiens, aux Ephésiens, aux Colossiens. On a fait aussi des légendes sur l'apôtre Paul, sur une seconde captivité, sur un prétendu voyage en Espagne. Tout cela est bien douteux. L'hypothèse la plus probable, c'est que Paul a péri lors de la persécution de Néron.

Voici les débuts de la persécution romaine. Soyez-y attentifs! Les Romains, qui ne persécutaient personne, deviennent tout à coup intolérants. Et pourquoi cela? Parce qu'il ne s'agit plus de cultes

nationaux ; il s'agit de foi personnelle. Qu'importait à Rome un culte national de plus ou de moins, un Dieu de plus ou de moins installé au Panthéon? N'était-il pas naturel que chaque contrée eût ses croyances et ses cérémonies religieuses? Mais du moment où l'individu est mis en jeu, où les consciences sont remuées, où la religion est prise au sérieux, Rome devient intolérante : cela doit être.

Néron s'était passé la fantaisie de mettre le feu à la ville de Rome, et il contemplait l'incendie en chantant un poème sur l'embrasement de Troie. Puis quand tout fut terminé, il fallut trouver des coupables. On prit les chrétiens. L'empereur les fit attacher à des pieux dans ses jardins et envelopper de poix à laquelle on mit le feu. Ensuite cet homme théâtral monta sur son char, en robe magnifique, et se promena au milieu des martyrs qui expiraient pour leur croyance. Il est probable que Paul mourut vers ce moment; toutefois je n'affirme rien.

Il me reste à dire encore quelques mots de deux apôtres, Pierre et Jean.

Quant à Pierre, nous savons seulement que, voyageant avec sa femme, il se fixa successivement à Jérusalem, à Antioche et à Babylone. C'est de Babylone qu'il adressa aux chrétiens les épîtres qui nous ont été conservées. Quant aux légendes, je ne m'y arrête pas. On s'est amusé à remplir cette lacune de l'histoire ecclésiastique; on a trouvé urgent (et mieux que cela, utile à certain point de vue) de rapprocher Pierre et Paul, d'attribuer à Pierre

un épiscopat de 25 ans à Rome, de raconter son martyre dans cette ville. Laissons ces fables que dément la plus légère étude des faits. Qui pourra croire à l'épiscopat de Pierre à Rome, après avoir lu la lettre écrite à Rome même par Clément, contemporain et disciple des apôtres?

Jean, lui, s'était fixé en Asie-mineure, à Ephèse probablement. Ce que nous savons de lui, c'est que sa vie se prolongea autant que le siècle, qu'il fut aux prises avec les hérésies et que ce fut en partie pour les combattre qu'il écrivit ses Epîtres, l'Apocalypse et son Evangile. Il a fourni aussi, bien entendu, une ample matière aux anecdotes. Ce qui paraît certain, c'est que, vers la fin de sa vie, ne pouvant plus marcher, il se faisait porter dans l'assemblée de ses frères, et qu'il se contentait de leur répéter ces paroles : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

Cependant les écrits canoniques avaient achevé de paraître; les Evangiles de Marc et de Luc, les Actes des apôtres étaient entre les mains des fidèles, l'Epître aux Hébreux était venue annoncer la fin de cet état provisoire et transitoire des Juifs-chrétiens de Palestine que j'ai essayé de décrire en commençant. Alors éclate le grand événement que Jésus leur avait annoncé : la guerre des Romains contre les Juifs commence, les « temps des gentils » vont s'ouvrir. On dit que, quatre années avant le siége de Jérusalem, on vit paraître un homme qui se nommait Jésus, fils d'Ananas. Il parcourait

la ville en criant : « Voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix du Septentrion et voix du Midi ! Cette ville va être détruite. » On le maltraitait, et il n'en continuait pas moins sa lugubre prophétie. Lorsque la ville fut assiégée, il ne cessa pas de se promener sur les remparts, en s'écriant : « Malheur à ce peuple ! malheur à cette ville ! » Son dernier mot fut : « Malheur à moi ! » Au même instant il tombait frappé d'une pierre lancée par une catapulte.

Il y a eu beaucoup de siéges, Messieurs, la guerre a produit des maux effroyables ; mais jamais on n'a vu rien qui approchât des calamités inouïes, des souffrances sans nom qui ont signalé le siége de Jérusalem. Au dedans, trois ou quatre factions qui s'entredéchirent, les zélateurs, les iduméens, les sicaires ou assassins ; au dehors, l'armée de Titus, qui égorge sans pitié tous ceux qui cherchent à échapper à cet enfer. En un seul jour, on mit à mort 500 Juifs parmi ceux qui étaient sortis des murailles pour se rassasier en ramassant un peu d'herbe ! Voilà ce qui arriva à cette ville dont les habitants avaient dit : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » Bientôt les remparts furent forcés, les grands massacres commencèrent, le temple périt, et l'on dressa tant de croix pour y attacher des Juifs que le bois vint à manquer. — Que de croix, Messieurs ! N'est-il pas frappant d'en voir dresser un si grand nombre autour de cette cité qui, quarante années auparavant, avait planté la croix de Jésus-Christ ?

Elle est noble et grande l'histoire de ces quarante années. Elle commence avec douze bateliers ou péagers dans une chambre haute de Jérusalem, et elle finit par la conquête du monde connu. Cette époque est signalée entre toutes par le triomphe de la faiblesse. Il n'y avait chez les apôtres ni talents transcendants, ni force matérielle, ni autorité, ni influence d'aucun genre; mais voici, un esprit nouveau était entré dans le monde; au milieu du silence et de la servitude universelle, des voix libres (les seules) se font entendre; au milieu de cette prostration générale, il y a des têtes qui ne se courbent pas. Saluons, Messieurs, cet événement: la vraie liberté a paru sur la terre. Pourquoi faut-il que j'abrège de telles choses! c'est si grand, c'est si beau! L'époque de la faiblesse est celle de la force, l'époque où manquent les armes charnelles est celle où triomphent les armes de l'Esprit.

Cette œuvre immense a certains caractères que je voudrais indiquer en quelques mots.

Et d'abord, elle n'appartient pas à une classe particulière, à une caste, à certains hommes spéciaux. Il y a là un missionnaire plus grand que Paul; ce missionnaire c'est tout le monde. Qui a fondé l'Eglise de Rome, celle d'Antioche? Personne, tout le monde.

Rien d'admirable comme les omissions, les lacunes de l'histoire apostolique. Sur les trois quarts

des apôtres, nous ne savons rien ; sur les plus connus, nous savons peu de chose. Comment se sont terminées ces nobles vies? Nul ne pourrait le dire avec assurance. A côté du travail des témoins directs de Jésus-Christ, nous entrevoyons le travail commun, le travail anonyme. Et puis, nous sentons que le Saint-Esprit n'a pas voulu tout nous raconter, qu'il s'adresse à notre conscience et non à notre curiosité. Viennent les traditions, les légendes ; elles procéderont autrement, chaque personnage reparaîtra, les moindres détails seront décrits. Voilà, Messieurs, une de ces différences frappantes qui séparent les livres humains du livre de Dieu.

Je ne saurais assez appuyer sur le caractère essentiellement simple de la première mission. Comme on était loin alors des idées cléricales ! Voyez les apôtres eux-mêmes, voyez Paul ; c'est un faiseur de tentes, il travaille de ses mains, les occupations et le courant de la vie ordinaire se mêlent constamment avec son œuvre évangélique. Et qui prend part à cette œuvre? Un Aquilas, une Priscille, artisans aussi. A Rome, à Corinthe, à Ephèse, partout ils prêchent l'Evangile tout en exerçant leur métier, partout il y a « une église » dans leur maison. Telle est la vraie mission, la seule qui puisse conquérir le monde, avec le secours de Dieu.

Je viens de vous parler, Messieurs, de la conquête du monde. Qu'est-ce à dire? L'Evangile aurait-il rencontré sur son chemin la grandeur, le respect et le succès? Le règne de Dieu serait-il

venu avec apparence? Faut-il que nous nous représentions de vastes églises en Italie et en Grèce? Le monde aurait-il été frappé d'étonnement et d'admiration? — Non, mille fois non. Il n'y avait là que quelques petites assemblées d'hommes obscurs, au sujet desquels les sages du temps levaient les épaules, lorsqu'ils les connaissaient par hasard. Consultez les auteurs contemporains : les uns ignorent absolument le christianisme; Sénèque parle de cent sujets divers, et sur le fait le plus important, le seul important de son époque, il n'a pas un mot, pas une allusion; Josèphe lui-même, Juif, vivant parmi les Juifs, contemporain de Jésus et des apôtres, Josèphe ne consacre au christianisme que deux phrases très-contestables et très-contestées. Ceux qui n'ignorent pas le christianisme le détestent et le méprisent. Tacite, ce grand honnête homme, ne trouve que des paroles de haine pour les disciples du Sauveur; il parle *d'une superstition pernicieuse, de scélérats, dignes du plus rigoureux châtiment;* il raconte sans indignation les odieuses cruautés que je vous ai décrites et dont les jardins de Néron ont été témoins.

Ainsi les chrétiens étaient poursuivis comme ennemis du genre humain; cette Rome dépravée dont on n'ose pas même rapporter par voie d'allusion les hideuses débauches, elle se voile la face à la pensée de leurs débordements!

Ce n'est pas à dire que les Eglises fussent exemptes de désordres. L'*Eglise pure* n'a jamais existé,

et ceux qui ont prétendu la réaliser sur la terre se sont toujours écartés de la vérité apostolique. Il y avait des vices dans l'Eglise naissante, il y avait des hérésies naissantes, il y avait un état de lutte, les Epîtres et l'Apocalypse ne nous permettent pas d'en douter. Mais ce qu'il y avait aussi, c'était une aspiration énergique et sainte vers le ciel, une transformation de l'homme moral, un retour vers Dieu.

Quel spectacle que celui de cette société, qui seule avait le cœur en haut! Cherchons à nous la représenter :

Dans toutes les parties de l'empire romain, on pouvait voir alors de faibles congrégations, animées du même esprit, obéissant les unes et les autres à la direction et aux lettres des apôtres. Chacune d'elles est indépendante; elles soutiennent les relations les plus fraternelles, mais elles ne reconnaissent aucun gouvernement centralisé.

Ces Eglises ont des anciens et des diacres, conformément à l'institution établie de Dieu; parmi leurs anciens, il en est qui reçoivent un double honoraire, parce qu'ils sont appelés plus spécialement à présider et à enseigner; il en est qui sont pasteurs, d'autres sont docteurs, et chaque don trouve ainsi son emploi dans le sein des charges qui sont indissolublement liées à l'existence même de l'Eglise.

Au reste, ni caste, ni sacerdoce, ni rien de ce qui se rattache à l'idée de clergé. L'adhésion per-

sonnelle et le baptême sont le mode unique de recrutement. Un culte simple, dont la Cène fait toujours partie, réunit les membres de l'assemblée; une évangélisation incessante, à laquelle tous s'associent, répand l'Evangile au-dehors.

Et ce qui ne le répand pas moins, c'est la vue des fruits de l'Evangile chez les premiers chrétiens. Il nous est dit que dans l'Eglise naissante de Jérusalem « personne ne disait que ce qu'il possédait fût à lui. » Ainsi, pour la première fois, la notion vraie de la propriété apparaissait sur la terre. Les propriétaires se sentaient administrateurs; ils ne s'attribuaient pas le droit odieux de jouir pour eux seuls des biens que Dieu leur avait confiés. Donner, vendre même au besoin pour satisfaire aux nécessités extrêmes, tel était leur devoir et leur privilége.

Le cœur me saigne, Messieurs, d'abréger de pareilles choses. Il le faut, cependant. Je n'ai pu vous présenter que le squelette décharné de l'époque apostolique. Passons maintenant à la véritable histoire. Je vous l'ai déjà dit, la véritable histoire ce n'est pas celle des événements, c'est celle des principes. Le grand événement du premier siècle, c'est le principe chrétien.

Qu'est-ce qui régnait dans le monde avant la venue de Jésus-Christ? Les religions païennes? Ce n'est pas assez dire; mais plutôt le paganisme éternel, la racine de tous les paganismes, le principe qui

est à la base de toutes les révoltes contre Dieu, le principe païen. Cherchons à nous en rendre compte.

Si je voulais le définir d'un mot, je dirais que c'est la tentative de se passer de Dieu. Rien n'effraie notre mauvais cœur (et nous le savons tous par expérience, n'est-ce pas?) comme le tête-à-tête avec Dieu. L'homme fait tout pour supprimer cette rencontre, ce contact direct et individuel; il invente au besoin des religions afin d'éviter la religion. Donnez-lui ce panthéisme qui couvrait et qui couvre encore l'Orient, le principe païen ne s'en effraiera pas; il n'y a pas là de Dieu personnel en présence duquel la conscience puisse craindre de se trouver. Donnez-lui le polythéisme naturaliste de l'Egypte et de la Syrie dont M. Viguet nous parlait l'autre jour, ces forces de la nature transformées en Dieu, le principe païen s'en arrangera à merveille; on peut admettre ces doctrines et se passer de Dieu. Donnez-lui le polythéisme grec et romain, la divinisation de l'homme, le principe païen ne s'inquiétera pas davantage, l'homme divinisé est encore un homme: on peut accepter ces religions-là et se passer de Dieu.

Je vais plus loin: on peut accepter des religions vraies, et demeurer profondément, radicalement païen. — Voyez ce pharisien qui admet beaucoup de doctrines vraies au sujet de Dieu, il a cependant élevé entre Dieu et lui un rempart impénétrable, le rempart de son formalisme et de son orgueilleuse sainteté. Voyez ce rationaliste; il

a conservé plus d'une idée juste empruntée à la révélation chrétienne, et cependant le contact entre son âme et Dieu est devenu impossible, car cette révélation chrétienne, il s'en constitue le juge suprême, il prend ce qui lui convient, il repousse ce qui lui déplaît; il a installé la raison de l'homme à la place qui n'appartient qu'à Dieu seul. Voyez ce déiste, il n'est dans un sens ni païen, ni idolâtre comme les anciens adorateurs de Jupiter ou d'Isis, et cependant il se détourne aussi bien qu'eux du Dieu vivant et vrai. Qu'est-ce que ce Dieu, cet Etre Suprême (comme il dit) qui, perdu dans les cieux, ne s'occupe plus du monde depuis l'heure où il l'a créé, où il a fixé ses lois immuables, où il lui a donné la chiquenaude première? Qu'est-ce que ce Dieu qu'on ne prie pas? On peut croire ces choses-là et se passer de Dieu.

Faisons un pas encore. Le paganisme indestructible de nos cœurs a imaginé un moyen plus sûr de se satisfaire. La grande méthode pour se passer de Dieu, c'est de faire de la religion non une affaire de l'âme, de chaque âme individuelle, mais une affaire de l'Etat. Avec cela, le principe païen ne redoute aucune croyance, non pas même le christianisme le plus complet, le plus orthodoxe. Que lui importe? Ce christianisme n'est pas le mien, le vôtre; c'est celui de notre pays, ou de notre famille, ou de nos pères. Il n'y a plus de question de conversion et de foi, il y a des questions de coutume et d'hérédité. En pareille matière, l'âme se

sent désintéressée, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

Descendons, Messieurs, dans notre propre cœur. Où est la résistance naturelle à l'Evangile? que craignons-nous de donner? des formes? des pratiques? des adhésions extérieures, nationales et héréditaires? Nous craignons de *nous* donner. Or voilà précisément ce que la vraie religion nous demande, voilà l'idée chrétienne par excellence, le principe chrétien.

Le principe païen, c'était l'effort pour se passer de Dieu. Le principe chrétien, c'est la rencontre directe de l'âme et de Dieu.

Quel jour dans les annales de l'humanité, que celui où un tel principe a commencé à prendre possession des consciences! Sans doute, il ne date pas de l'Evangile; de tout temps, sous la loi comme sous la grâce, Dieu nous adresse la grande parole: « Mon fils, donne-moi ton cœur! » Sans doute, il ne s'est jamais contenté à moins, il n'a jamais demandé moins que la conversion, et Jésus parlant à Nicodème de la nouvelle naissance a pu le reprendre en ces termes: « Tu es docteur en Israël (en Israël), et tu ne connais pas ces choses. » Mais il est toutefois certain que les choses anciennes sont devenues des choses nouvelles par l'Evangile. — Essayons d'énumérer les caractères essentiels du principe chrétien.

Le premier trait qui me frappe, c'est qu'il y a là un Sauveur. Or nous ne voulons pas être sauvés. J'en parle par expérience, et je suis sûr, Messieurs,

que vous ne me démentirez pas. Vous voyez que je tiens parole : je vous parle à cœur ouvert, c'est le seul moyen que j'aie de vous témoigner mon respect. — Oui, l'homme ne veut pas être sauvé ; il ne veut pas tout recevoir parce qu'il ne veut pas tout donner. Il acceptera un aide, un sage, un prophète, un révélateur ; un Sauveur, jamais ! Nous sentons tous qu'on n'accepte pas un Sauveur sans l'aimer et sans le servir.

Si la bonne nouvelle du salut est le premier caractère du principe chrétien, la nécessité de la conversion est le second. Ceci encore est une grande nouveauté. Les hommes consentent bien à travailler sur eux-mêmes. Il en est beaucoup qui, étrangers à la foi, poursuivent avec une persévérance honorable le perfectionnement de leur âme et de leur vie ; ils nous sont en exemple sous plusieurs rapports. Les philosophes vont jusque là ; mais ce changement profond que l'Evangile appelle la nouvelle naissance, qui oblige à se diriger dans un sens opposé à celui dans lequel on marchait, voilà ce que nous ne voulons pas, voilà ce que Moïse et les prophètes avaient proclamé et ce que les apôtres ont proclamé de nouveau avec une force nouvelle et un incomparable éclat. Ils nous demandent de nous offrir nous-mêmes en sacrifice vivant. C'est une offrande qui doit envelopper toute l'âme et toute la vie. L'Evangile ne la demande pas seulement, il la rend possible, et c'est là son grand miracle.

Le principe chrétien présente un troisième caractère dont l'importance ne saurait être méconnue: il s'adresse à l'individu, il met l'individu en jeu. Nous l'avons vu, le principe païen faisait et fait exactement le contraire; appuyé sur notre inertie naturelle, il nous pousse vers les formes, vers l'imitation, vers l'hérédité religieuse; il nous donne les croyances de notre pays, de notre famille, et nous dispense ainsi d'avoir nos croyances à nous, des croyances qui nous engagent et qui nous remuent. Le principe chrétien, lui, ne tient aucun compte de tout cela; la foi individuelle est la seule qui justifie et qui renouvelle; l'Eglise se recrutera par la voie des adhésions individuelles; la route du paganisme sera abandonnée jusqu'au jour (hélas! bien rapproché!) où le mauvais cœur rebelle, effrayé de la rencontre directe avec Dieu, nous fera rentrer dans la vieille ornière des croyances impersonnelles et collectives.

Un autre trait du principe chrétien : l'autorité y change complétement de nature. Elle ne réside plus que dans la Parole de Dieu. Là elle est entière, absolue; en présence de l'Ancien Testament, en présence de ces lettres où les apôtres disaient: « Ce que nous vous écrivons, ce sont des commandements du Seigneur, » les chrétiens s'inclinent avec respect; mais aucune autorité humaine ne subsiste à côté de l'autorité divine. Il n'y a point d'interprète infaillible, point de tradition obligatoire, point de direction, point de clergé. Toutes

les consciences se trouvent ainsi face à face avec la vérité, chargées de la voir elles-mêmes, de la comprendre elles-mêmes, de la servir elles-mêmes. Cela était grand, Messieurs, cela était nouveau, cela l'est peut-être encore pour bien des gens. Naturellement nous n'aimons pas la vraie autorité, et nous aimons beaucoup la fausse. On prétend que l'homme recherche la liberté! Ce qu'il recherche, ce qu'il préfère, c'est de se remettre aux mains d'autrui, aux mains d'une tradition, aux mains d'une Eglise, aux mains d'un prêtre; c'est de se décharger du poids de la responsabilité et des déterminations viriles, c'est de n'avoir plus à se décider, à choisir, à prendre parti. Et voilà ce qui fera toujours le succès de certaines Eglises.

Enfin, un dernier trait me frappe: la popularité du principe chrétien. En même temps qu'il supprime les directeurs et tous les intermédiaires, il met la vérité divine à la portée de tous. Les grandes déclarations de l'Ecriture sont claires pour tous; les secours du Saint-Esprit sont promis à tous: « Je te rends grâce, ô Père, s'écriait Jésus, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants. » En effet, c'était là une immense grâce. Une religion populaire! Cherchez, Messieurs, une autre doctrine, philosophique ou religieuse, dont le caractère soit la popularité; vous ne la trouverez pas. Les doctrines des philosophes n'étaient pas populaires; ils réservaient la vérité aux sages, aux doc-

teurs, et livraient le peuple aux croyances grossières du paganisme. Les religions païennes n'étaient pas populaires ; elles avaient leurs mystères, leurs initiés ; quant à la masse, il devait lui suffire de participer aux pratiques extérieures. Le christianisme corrompu a cessé d'être populaire ; il a fait de la connaissance le monopole du clergé. Les fabricateurs modernes de religions ne sont pas populaires ; lisez leurs prospectus : ils comptent s'affranchir pour leur propre compte des niaiseries du culte rendu à Dieu, mais le peuple qui n'est pas à leur hauteur, le peuple conservera ces niaiseries : il faut bien une religion pour le peuple ! — Le peuple, les petits, les faibles, les pauvres, les ignorants, Dieu seul les aime, et, si vous me permettez cette expression, Dieu seul les respecte. Dieu leur parle, et même il ne parle qu'à eux, qu'à ceux qui consentent à se faire pauvres et petits enfants. La popularité n'appartient donc qu'à la religion révélée. La popularité n'est pas le moins remarquable des traits qui caractérisent le principe chrétien.

Après avoir essayé, Messieurs, de l'analyser avec vous, je voudrais maintenant faire un pas de plus et suivre le principe dans l'application. Analyser d'abord, appliquer ensuite, c'est le double procédé dont nous disposons pour nous rendre compte de la valeur des doctrines.

Une première question se présente ici, question capitale et décisive : que devient la morale sous

l'influence du principe chrétien? Toute religion, toute philosophie, peut toujours se juger par sa morale. Or la notion morale du christianisme ne se laisse confondre avec aucune autre. « Fais le bien et fuis le mal, » tout le monde a dit cela; mais ces mots: *bien* et *mal*, n'ont eu nulle part le sens profond qu'ils revêtent dans nos Saints Livres. Là le mal est la corruption complète du cœur, la révolte contre Dieu; le bien est la conversion du cœur, le retour à Dieu. Ni religion, ni philosophie n'avaient compris cela. — Aux yeux du principe chrétien, il y a les œuvres, et il y a l'*œuvre*, l'œuvre fondamentale, celle qui contient en germe toutes les autres: « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé. » Il y a aussi les péchés, et *le péché*, le péché fondamental, l'esprit de révolte, l'incrédulité qui veut se passer de Dieu. D'une part, l'œuvre des œuvres, la foi; de l'autre, le péché des péchés, l'incrédulité; et pour passer d'un état à l'autre, la nouvelle naissance, qui modifie les tendances dominantes de l'être entier, en sorte qu'en présence des chutes nombreuses du chrétien, l'apôtre Jean a pu écrire: « Celui qui croit ne pratique plus le péché. »

Nous voici, Messieurs, bien au-dessus de la région où se tiennent d'ordinaire les morales, j'entends les plus excellentes et les plus pures. Il y a eu des morales excellentes; le stoïcisme a parlé avec élévation du devoir. Quand on lit Marc-Aurèle ou Epictète, on est frappé de la grandeur des pensées

qu'on y trouve. Plusieurs sembleraient dignes de figurer dans l'Evangile. Où réside la différence? Elle n'est pas dans le précepte, elle est dans le le mobile. Or à quoi servent les plus beaux préceptes, si le mobile fait défaut? A quoi bon me démontrer en quoi consiste la vertu, si vous ne me donnez pas la force d'être vertueux? Les forces, voilà la grande question, et l'Evangile seul en fournit. Il ne nous instruit pas seulement, il nous fait vouloir. Le sermon sur la montagne est bien sublime; et cependant si Christ ne nous avait pas apporté autre chose, l'Evangile ne serait pas la bonne nouvelle. Nous succomberions, plus écrasés que jamais, sous le poids d'une morale plus délicate et plus profonde.

Si vous prenez, Messieurs, les autres systèmes de morale, les autres essais de l'esprit humain, vous découvrirez partout la même impuissance.

Les hommes ont écrit des casuistiques. Fais ceci, ne fais pas cela! Ils ont dressé de longues listes d'actes à accomplir ou à éviter. — Mais quel rapport y a-t-il entre une casuistique et cette morale de l'Evangile qui procède par voie de renouvellement intérieur et qui change l'homme pour changer la vie?

Les hommes ont inventé les diverses formes de l'ascétisme : les perfections exceptionnelles, les vertus de surérogation en quelque sorte, les *conseils* qui ne sont que pour quelques-uns et qui s'élèvent au-dessus des *commandements* adressés à tous. — Rien de semblable dans l'Evangile. Il dit à

tous, à tous sans exception : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Les hommes ont créé les divers genres de pharisaïsme : se distinguer, prendre un uniforme, se séparer des autres hommes.— L'Evangile nous défend la mondanité et nous laisse dans le monde, il ne nous sépare que du mal.

Les hommes ont remplacé la sainteté par la mutilation : retrancher est plus facile que de transformer. Aussi retranche-t-on les joies communes, les occupations communes, les droits communs. Il semble qu'en supprimant les occasions, on supprime le péché ! — L'Evangile ne mutile rien, ne retranche rien ; il renouvelle tout. L'Evangile fait des hommes. Il veut que les enfants de Dieu « habitent la terre, » qu'ils soient époux, pères, citoyens, qu'ils ne demeurent étrangers ni à la science, ni à la politique, ni à la littérature, ni aux beaux-arts, ni à aucune des jouissances innocentes dont sa bonté a semé la vie ; mais en même temps il veut que toutes ces choses soient purifiées et sanctifiées par l'esprit chrétien. Il fait véritablement « toutes choses nouvelles. »

Les hommes ont découvert la fausse austérité ; faute de mieux, ils se sont revêtus d'un manteau de tristesse affectée. — Pour l'Evangile, les biens sont des biens. Il nous ordonne d'être « toujours joyeux ; » et en même temps il nous fait connaître, lui seul, la vraie et bonne tristesse, la tristesse du péché. Seul il nous impose les vrais sacrifices : « re-

noncer à soi-même. » Seul il nous impose les angoisses de la lutte incessante contre le mal qui est hors de nous et contre le mal qui est en nous, contre le monde et contre le péché. Il est souverainement large et saintement étroit.

Je veux, Messieurs, achever avec vous cette étude dont vous voyez le profond intérêt, quelle que soit la faiblesse de mes développements. Ce que nous venons de faire pour la morale en général, il faut que nous essayions de le faire aussi pour quelques grandes applications spéciales. Envisageons les conséquences du principe chrétien dans ce qui concerne l'individu, la famille, l'Eglise et la société.

Quant à l'individu, le principe chrétien s'adresse directement à lui ; il écarte de lui tous les prétextes de la lâcheté naturelle, religions nationales, formalisme, croyances héréditaires ; il le met seul vis-à-vis de son péché et de son Sauveur ; il l'appelle à traverser la crise de la foi personnelle, qui est celle de la nouvelle naissance. Et la foi personnelle crée des caractères, des consciences fortes, des convictions capables de regarder en face les majorités. Par elle, l'homme apprend à connaître la vraie liberté et la vraie servitude. Il n'est plus ni l'esclave du péché, ni l'esclave du monde ; il est l'esclave de Dieu, de la vérité et de la justice.

Pour la famille, si je pouvais, si j'osais vous peindre l'état antérieur, vous verriez à quel point a été immense l'œuvre de relèvement accomplie là par le principe chrétien. Un seul trait choisi entre

mille : le divorce était si fréquent à Rome, que Mécène, le favori d'Auguste, divorça vingt fois. Et ce qu'il y eut de remarquable en lui, ce ne fut pas le nombre de ses divorces, ce fut cette circonstance qu'il s'agissait toujours de la même femme, vingt fois répudiée, vingt fois épousée. D'autres ne se piquaient pas d'autant de fidélité, et le mariage, on peut le dire, ne subsistait plus que de nom. Aussi avait-on fini par s'en dégoûter. On trouvait trop lourd encore ce joug dont il était si aisé de se délivrer ; la société romaine ne se mariait plus. En vain multipliait-on les lois contre le célibat, elles demeuraient impuissantes.— Telle était la fange où croupissait le monde, quand le christianisme vint tout relever, tout sanctifier, tout raffermir. Il remit à leur place naturelle les femmes et les enfants, il rendit leur action sanctifiante aux douces affections du foyer, il fit comprendre ce qu'elles valent lorsqu'elles portent le sceau de l'éternité. La famille fut de nouveau créée, en quelque sorte ; les joies de famille, les douleurs de famille reparurent. — Les douleurs, Messieurs ! Je ne vous connais pas, au moins pour la plupart, et cependant je sais une chose, c'est que vous avez tous souffert ; et je sais une autre chose, c'est que l'Evangile console seul. Vous vous rappelez ce qu'on nous disait l'autre jour de cette soif de consolation qui tourmentait le monde païen. « Envoyez-moi des consolations, » tel était le cri des philosophes. L'Evangile a répondu à ce cri.

Parmi les applications du principe chrétien, il n'en est pas qui soit plus frappante que l'Eglise. L'Eglise est un fait entièrement nouveau; l'antiquité n'a rien connu, rien soupçonné de semblable. Elle a connu des cultes nationaux : mais quant à cette armée de volontaires de la foi qui se lèvent en tous pays, qui ne respectent aucune frontière, quant à cette société spéciale qui se distingue profondément de la société civile, l'ancien monde était totalement étranger à une telle idée, et il n'est pas bien prouvé que le monde moderne la comprenne beaucoup mieux. Le monde en tout temps lui est hostile. Voici des hommes qui font profession de croire, c'est-à-dire d'être convertis, c'est-à-dire d'être nés de nouveau ; voici la cérémonie du baptême qui constate leur introduction dans l'Eglise. Rien qui rappelle les vieilles notions de recrutement héréditaire; rien qui diminue la spontanéité et la responsabilité de l'acte individuel ; il y a détermination du croyant, il n'y a pas jugement de l'Eglise; il y a adhésion, il n'y a pas admission. — Ce que l'hérédité ne fait pas, ce que la discipline excessive ne fait pas (cet autre oreiller de paresse), le clergé ne le fait pas non plus. L'Eglise, nous l'avons déjà vu, ne met personne entre l'âme et Dieu; elle a des charges, elle n'a point de sacerdoce, point de caste, point de direction.

Comment un tel principe, si nouveau, si puissant, si véritablement libéral, n'aurait-il pas exercé une influence colossale sur la société? Elle est bien

belle cette dernière application du principe chrétien ! On s'imagine d'ordinaire que pour influer sur la société civile, l'Eglise doit se confondre ou s'unir avec elle. Erreur profonde ! C'est en restant elle-même que l'Eglise agit ; moins elle est mondaine, et plus elle remue et renouvelle le monde. L'Evangile est venu disant à ses serviteurs : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu; » il leur a défendu l'emploi des armes charnelles, il a voulu que la vérité n'eût de défenseur, de protecteur que son divin Chef ; et par cela même il a assuré les victoires de la vérité. Etrangère à l'Etat, elle a transformé l'Etat. Cette transformation a ceci de particulier que, contrairement à notre méthode vulgaire, elle a opéré du dedans au dehors ; elle a changé les cœurs, et puis, sans s'en mêler, sans y toucher en quelque sorte, elle a changé les lois. Une civilisation nouvelle est sortie de l'Evangile qui ne s'occupait pas de ces choses ; une révolution immense s'est accomplie sans aucun appel révolutionnaire. — Qu'est devenu l'esclavage en présence de l'Evangile? Les apôtres n'en ont rien dit, mais ils ont dit ce qui devait le détruire ; ils ne l'ont pas attaqué et ils l'ont tué. Tué, oui, quoiqu'il reste encore (je le dis en rougissant), quoiqu'il reste un esclavage en pays chrétien, de l'autre côté de l'Atlantique ; mais là aussi l'Evangile en aura raison. Et maintenant pensez, Messieurs, à ce qu'était l'esclavage antique : les esclaves jetés aux murènes de Pollion, abandonnés sur

l'île d'Esculape, les esclaves interrogés sur le chevalet (il n'y avait pas pour eux d'autre procédure), ces croix incessamment dressées à la porte Esquiline; et puis cette dépravation systématique, ces vices imposés par le maître! Tout cela a disparu; et les supplices atroces ont disparu; et les combats de gladiateurs ont disparu. Et quoique l'Evangile ait été bientôt corrompu par la tradition, la vieille société s'en est allée par lambeaux devant lui. Qui a semé dans le monde ces germes féconds de liberté qu'ignorait la société antique, impériale ou républicaine? La religion, qui fonde la liberté de l'individu, qui distingue l'Eglise du monde, qui nous appelle à ne combattre que par les armes spirituelles et à croire par conséquent aux droits, à la dignité, à la puissance de la vérité. C'est ainsi, Messieurs, que la liberté religieuse a été introduite ici-bas; c'est ainsi que, regardant à Dieu seul, nous apprenons à vouloir la liberté, non pas pour la vérité seulement, mais pour l'erreur, non pas pour nous seulement, mais pour nos adversaires. Oui, je peux le déclarer, la liberté de mes adversaires m'est plus précieuse que la mienne propre; la liberté de l'erreur m'est plus précieuse que celle de la vérité; quand l'erreur se fait intolérante, c'est un mal; quand la vérité se fait intolérante, c'est une honte.

Il faut s'arrêter. Le temps nous manquerait pour raconter, pour indiquer avec quelque exactitude les conséquences civiles et sociales du principe

chrétien. A quoi bon d'ailleurs rechercher le passé; les leçons du présent ne sont-elles pas claires? Aujourd'hui encore, que voyons-nous de solide en dehors de l'Evangile? Le christianisme fonde seul la liberté politique, parce qu'il crée seul la liberté intérieure, la liberté des âmes, base de toutes les autres libertés. Si vous parcourez la carte du monde, vous verrez qu'il n'y a d'Etats libres que ceux où subsiste une influence réelle de la vérité biblique. La vérité biblique, il n'y a que cela de grand, de fécond, de vraiment libéral.

Et maintenant, en vous demandant pardon d'être entré dans tous ces détails, dont vous êtes un peu coupables, il est vrai, car vous m'encouragez par votre indulgente attention, je vous présenterai, pour conclure, deux considérations qui me paraissent frappantes :

Ce que nous venons de voir est bien beau! Si cela avait pu durer! Quel changement dans l'histoire du monde! Avec la grande morale, avec la foi individuelle, avec des caractères, avec une Eglise digne de ce nom, avec une famille régénérée et affermie, quelle révolution bienfaisante aurait renouvelé la face de l'humanité! Elle aurait agi sur les incrédules aussi bien que sur les croyants, sur les hommes qui seraient restés étrangers à l'Eglise aussi bien que sur ceux qui auraient pris place dans son sein. Nous n'aurions vu ni l'abdication des masses, ni la suppression de la Bible, ni l'abaisse-

ment des consciences individuelles, ni l'intolérance, ni le moyen-âge, ni le dix-huitième siècle. — Je sais bien, Messieurs, qu'il eût été puéril de rêver sur cette terre corrompue la réalisation d'un tel idéal. Ce qu'il était plus naturel d'attendre, ce que notre Maître avait prédit, ce qui avait commencé du vivant même des apôtres, c'est la réaction du principe païen, irrité des premiers succès de son adversaire. J'aurai, Messieurs, à vous la raconter dans huit jours cette réaction fatale qui remplace graduellement la foi individuelle par la croyance héréditaire, la nouvelle naissance par l'action magique du sacrement, le sacerdoce universel par le clergé. Elle viendra avec la persécution, avec l'hérésie, et surtout avec la corruption intérieure de l'Eglise. Elle dénaturera l'Evangile et préparera le catholicisme romain.

Avant de fixer nos regards sur ce triste spectacle, dirigeons-les encore une fois vers les hautes et sereines régions que nous avons parcourues aujourd'hui. J'ai là quelque chose dans le cœur. Pourquoi ne vous le dirais-je pas? — Il me semble que vous devez le sentir comme moi, Messieurs, il y a des preuves du christianisme, mais la plus belle c'est le christianisme lui-même. Le voici en présence d'un monde ennuyé, écrasé, incapable des grandes idées et des grandes choses; s'il répond à certaines aspirations bien vagues et bien languissantes, il blesse et il effraie tout ce qu'il y a de vivant encore dans ce vieux monde décrépit; il a

contre lui tout ce qui reste debout, les vices et les passions ; il blesse les Juifs, et les gentils, et les philosophes, et les riches ; il ne promet ni partage aux pauvres, ni émancipation aux esclaves, ni révolution aux mécontents ; il ne suscite ni Spartacus, ni Catilinas ; et cependant ses conquêtes s'opèrent, contre toute apparence, et, si j'ose le dire, contre tout bon sens.

Ne voyez-vous pas là, Messieurs, une preuve de divinité? Et ce n'est pas la plus forte. L'Evangile, répétons-le, est la preuve suprême de l'Evangile. Le succès est ici moins étonnant que la doctrine elle-même. D'où vient-elle donc cette doctrine si nouvelle, si appropriée aux vrais besoins de l'homme, et si contraire néanmoins à tout ce que l'homme a pu inventer? Rien avant, rien après; rien qui l'explique (en dehors des révélations divines de l'Ancien Testament), rien qui lui succède et qu'on ait le droit de lui comparer. Elle marque la date unique où tout commence, où naît une ère nouvelle, une société nouvelle, où apparaît un monde nouveau. Voici des âmes qui regardent en haut, des cœurs brisés qui se consolent ; le despotisme antique est ébranlé, la vraie liberté est descendue ici-bas, les rapports entre Dieu et l'homme sont rétablis.

Si rien d'humain n'a préparé cette doctrine, d'où vient-elle? — Voilà la question, Messieurs, que je dépose dans vos consciences.



Troisième Séance.



M. LE COMTE DE GASPARIN.

PREMIER SIÈCLE.

LES PÈRES APOSTOLIQUES.

Nous avons assisté, Messieurs, à la fondation de l'Eglise, nous allons maintenant entrer dans son histoire; c'est assez vous dire que nous descendrons beaucoup. Nous avons pénétré mardi dernier dans ces hautes et lumineuses régions où il fait si bon vivre, où l'air circule si libre et si pur, nous y avons contemplé cette religion si vraie, si vivante, si jeune, si simple à la fois et si profonde, si divine et si humaine, si sérieuse et si libérale, qui prend le cœur et ne mutile pas la vie, qui transforme et renouvelle au lieu d'amoindrir et d'étouffer, qui fait des hommes et non des moines.

Nous assisterons aujourd'hui à un spectacle bien différent. Le principe païen va commencer son œuvre. Il s'agit d'empêcher la rencontre de l'homme avec Dieu, et (ajoutons-le) de l'homme avec lui-même; il s'agit de supprimer l'œuvre profonde de la foi, la nouvelle naissance, la profession person-

nelle, l'Eglise. — Le principe païen y est parvenu. Il a pris possession du christianisme, et l'a refait à son image. Son succès a été tel, que nous vivons tous plus ou moins au sein et sous l'influence de ce christianisme paganisé; tous, sans exception, nous sommes encore plus païens que nous ne l'imaginons. Lorsque les réformateurs, au seizième siècle, se sont efforcés de reconquérir le domaine du principe chrétien, ils n'y ont qu'imparfaitement réussi; ils ont saisi le dogme, ils ont laissé échapper l'Eglise.

Notre sujet aujourd'hui c'est donc l'invasion première du principe païen dans le christianisme. Pour faire cette étude avec fruit, il faut que nous puissions comparer ce que nous avons vu dans la précédente séance avec ce que nous allons voir. Permettez-moi, Messieurs, de rappeler en quelques mots les grandes idées par lesquelles j'avais terminé.

Qu'était-il ce principe chrétien proclamé par les apôtres de Jésus-Christ? Telle était la question que nous nous étions posée; et voici la réponse : le principe chrétien était la religion personnelle apparaissant au sein d'un monde où régnaient exclusivement ces croyances nationales et héréditaires, ces déguisements hypocrites de la vieille incrédulité. Un Sauveur était venu; la nécessité de la nouvelle naissance avait été mise en lumière; la grâce gratuite de Dieu s'était adressée à chaque conscience individuelle, chaque homme avait été appelé à recon-

naître et à aimer *son* sauveur; toutes les fausses autorités avaient été renversées, sacerdoces, traditions, directions; l'âme avait été placée en face du Dieu d'amour et de sainteté. Il y a dans le principe chrétien non pas seulement une doctrine, un système, mais comme un appel d'en haut; c'est la voix du Père céleste disant à tous : Vous êtes aimés et pardonnés. Et cette parole tous peuvent la comprendre, elle est à la portée des plus ignorants, des plus humbles. Le temps des religions d'initiés semble fini; la religion populaire a paru, la religion des petits enfants et de ceux qui savent le devenir.

Vous vous rappelez de quelle façon merveilleuse toutes choses s'étaient transformées au contact du principe chrétien. — Aux nobles mais impuissantes aspirations du stoïcisme, aux misères des casuistes, aux austérités affectées et aux mutilations des pharisiens et des ascètes, succéde tout à coup la grande morale, celle qui procède du dedans au dehors et qui s'empare du cœur pour changer la vie. Auprès du devoir se place désormais le mobile, et la foi en Celui qui s'est donné pour nous nous fait une loi précieuse de nous donner à notre tour; la foi devient ainsi l'œuvre des œuvres, le divorce avec le péché, l'entrée dans la vie nouvelle, vie de consécration joyeuse et de vraie liberté. La famille avait été détruite; elle renaît. L'Eglise apparaît, l'Eglise, ce fait inouï, cette négation de l'antiquité tout entière, cette organisation vivante de la spontanéité. Enfin le fait chrétien,

[illegible] des convictions individuelles, des consciences, des âmes indépendantes, crée en même temps et par cela même la liberté religieuse et politique ; l'Eglise qui se distingue profondément du monde et de l'Etat, exerce sur le monde et sur l'Etat une influence décisive ; les institutions odieuses tombent sans qu'on les touche, la civilisation moderne a vu le jour.

Messieurs, il y a plus d'unité qu'on ne l'imagine en ce monde, soit pour le bien, soit pour le mal. N'avons-nous pas tous été frappés de retrouver cette grande doctrine de l'individualisme à la base de tout ce qui est bon, de même que nous avons rencontré la doctrine des croyances collectives à la base de tout ce qui est mauvais ? Ce qui a produit le sacerdoce universel, la grande morale, l'Eglise de libre adhésion, la famille unie, la liberté des âmes et des sociétés, c'est le principe chrétien. Ce qui a produit le clergé, la casuistique, les couvents, le catholicisme, l'abaissement du lien conjugal, l'esclavage des âmes et celui des sociétés, c'est le principe païen.

Et le contraste est peut-être plus frappant encore si, au lieu de considérer les applications extérieures des deux principes, nous considérons leur action silencieuse au fond même des consciences. Prenons deux hommes : l'un est païen tout en professant le christianisme le plus orthodoxe, mais ce christianisme n'est pas à lui, il l'a reçu comme on reçoit un héritage, il le professe comme on pro-

fesse les opinions de sa famille, de son temps et de son pays, il le professe parce qu'il lui est plus commode de l'admettre que de le rejeter, parce qu'il lui faudrait plus d'énergie pour être incrédule que pour être croyant, il est régulier dans sa doctrine, régulier dans sa conduite, régulier dans son culte, il fait des aumônes, il goûte une prédication fidèle, il éprouve au besoin certaines émotions religieuses, du reste il ne sait pas le premier mot de la douleur du péché, de la joie du salut, des luttes intimes de la conversion; l'autre est déjà à l'école du principe chrétien quoiqu'il rejette encore le christianisme, il n'a pas trouvé mais il cherche, or il est écrit que « celui qui cherche, trouve, » il respecte trop la vérité pour professer ce qu'il n'admet pas encore, il éprouve les angoisses du doute sérieux, il a des besoins, une soif de lumière et de paix, il comprend que l'œuvre de la foi s'empare de l'homme tout entier, et il hésite à croire, car le jour où il aura cru il ne se donnera pas à demi. Un tel rapprochement, Messieurs, en dit plus que toutes mes paroles sur la nature du principe chrétien.

Après vous avoir décrit ces choses si nouvelles et si grandes, je me suis tourné vers vous et je vous ai dit : « Croyez-vous que cela vienne de l'homme?» Je ne vous ai pas démontré le christianisme; on ne le démontre pas, on le montre, et quand il est montré il est démontré. — Ils ne l'ont donc pas regardé un seul instant, ceux qui prétendent qu'on

l'a *inventé!* L'inventeur du christianisme! L'inventeur de la personne, de la vie et de la doctrine de Jésus-Christ! On a osé le dire, Messieurs; mais vous savez ce qu'a répondu un Genevois illustre? — « L'inventeur, s'écria Rousseau, l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » Et cependant Rousseau connaissait bien mal le christianisme. Il le voyait du dehors; il n'éprouvait envers lui qu'une sorte de sympathie esthétique. Pour nous, nous savons ce qu'il faut penser de l'invention du christianisme au premier siècle, ou de sa formation mythique au second. Jamais contrevérité plus insolente ne fut proposée à la crédulité des incrédules. L'homme donnant ce qu'il n'avait pas! La tradition enfantant le contraire absolu de ce que renfermait l'esprit humain, la condamnation de toutes ses croyances, de tous ses intérêts, de toutes ses passions! « On ne cueille pas des raisins sur les épines; » on ne cueille pas le principe chrétien sur l'arbre païen.

Je me suis attardé, Messieurs, comme on le fait quand il s'agit de quitter une belle et ravissante contrée pour se rendre dans un pays désolé. Maintenant prenons courage et assistons aux premiers débuts de ce mouvement qui, s'éloignant toujours plus du modèle apostolique, doit aboutir au catholicisme romain.

Œuvre déplorable mais encore grandiose! Je comprends assurément qu'on déteste le catholi-

cisme (tout en aimant les catholiques), mais ce que je ne peux pas-comprendre, c'est qu'on le méprise. Le catholicisme n'est rien moins qu'un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre du principe païen; il n'y a pas lieu à le mépriser, soyez-en convaincus. — Sans doute, à un certain point de vue, il ne présente qu'un tissu de contradictions et ne peut pas soutenir un quart-d'heure de discussion sérieuse; mettez le pape à côté des apôtres, les persécutions par l'Eglise à côté des persécutions de l'Eglise, l'immaculée conception à côté du culte en esprit et en vérité, vous aurez de la peine à retrouver un rapport quelconque entre le christianisme du premier siècle et le catholicisme du douzième ou du dix-neuvième; l'Ecriture condamnant la tradition, la tradition ancienne condamnant la tradition moderne, l'autorité condamnant l'autorité, voilà ce que vous trouverez sur tous les points. Et cependant cette religion si absurde, si illogique, si opposée à celle des apôtres, cette religion qui semble ne pouvoir subsister qu'en supprimant la Bible, l'histoire et le bon sens, elle repose sur un fondement solide, car elle repose sur le paganisme naturel et indestructible de nos cœurs. Montrez-moi un système qui soit mieux en harmonie avec les instincts de l'homme révolté contre Dieu et indifférent à la vérité, de l'homme qui a toujours voulu avoir une croyance et un culte, à la condition de ne pas changer sa vie et de ne pas donner son cœur! Il tient à ne pas traiter

sérieusement les choses sérieuses, il tient à ne pas être forcé de choisir, il tient à donner charge de son âme. Or, où y a-t-il un lieu de repos comparable au catholicisme? C'est une Eglise ancienne ou qui semble l'être, car elle se renouvelle incessamment; c'est une Eglise nombreuse, magnifiquement organisée, dont la direction s'offre à tous et pourvoit à tout. Quel oreiller de paresse pour les consciences! Quel abri préparé pour ceux qui redoutent le contact direct avec Dieu et avec eux-mêmes, pour ceux qui aiment à se décharger de toute spontanéité morale, à se laisser diriger et sauver! Et ils sont nombreux ceux-là. Le clergé catholique le sait bien; il connaît sa force. Aussi, ne s'inquiète-t-il outre mesure ni des attaques victorieuses de ses adversaires, ni des conséquences de ses propres fautes, si lourdes soient-elles. Il compte sur la lâcheté naturelle des âmes qui veulent être chrétiennes au meilleur marché possible. Il y compte si bien, que lorsque ces âmes lui échappent, il n'en désespère nullement, car il n'ignore pas quelle est la durée ordinaire de telles révoltes. A part quelques hommes énergiques qui pensent par eux-mêmes, qui examinent, qui sont capables d'affirmer ou de nier pour leur propre compte, la plupart reviendront au bercail. Ceux-là surtout qui ont mené une vie de frivolité ou de désordre, ne manquent pas de réserver leurs dernières années à une conversion de bon goût, qui rassure fort et qui coûte peu.

Voilà, Messieurs, le grand côté du catholicisme et de toute la restauration païenne dont il est le couronnement. Nous allons voir de quelle manière on a commencé. C'est toujours au début qu'il faut étudier les questions, et si l'histoire du premier siècle offre tant d'intérêt, ce n'est pas seulement parce qu'on y trouve la vérité dans sa pureté, dans sa fraîcheur, telle qu'elle est sortie des mains de Dieu, c'est aussi parce qu'on peut y remonter jusqu'aux sources mêmes et aux origines de l'erreur. Il y a deux routes, celle de la vérité et celle de l'erreur. Au point de départ, elles se confondent; ensuite elles se séparent graduellement, une faible distance les sépare ; mais plus elles avancent, plus elles s'écartent, l'une va à l'orient, l'autre à l'occident. L'historien philosophe vient s'asseoir au point de départ; là il surprend les divergences naissantes qui deviendront plus tard des hostilités.

Ces divergences ont alors un caractère qu'elles paraîtront perdre un peu dans la suite: elles sont des questions de principe. Les faits occupent encore très-peu de place au premier siècle, les principes se présentent donc seuls. On peut les apprécier en eux-mêmes et détachés de leurs conséquences pratiques. Moment unique et qu'il ne faut pas laisser perdre ! Nous ne sommes que trop disposés, Messieurs, à nous déterminer par des considérations d'utilité. Mais les principes, l'importance des principes, la souveraineté des principes, ce sont nos titres de noblesse. La dignité de l'homme

consiste à tenir aux idées, à aimer la vérité pour elle-même, à mettre une vérité au-dessus d'une utilité.

En commençant par le commencement, nous avons encore un avantage : nous voyons la grandeur des petites déviations. Les erreurs naissantes sont toujours petites. Et alors, si quelqu'un s'avise de s'en alarmer, nous levons les épaules ; nous ne consentons à les craindre et à les combattre que le jour où elles sont devenues indestructibles. L'autorité des Ecritures est-elle attaquée ? nous ne nous en inquiétons guères et surtout nous ne nous en inquiétons pas longtemps : c'est encore si peu de chose ! Les tendances à l'imitation de Rome se glissent-elles au milieu de nous, importent-elles chez nous des doctrines, des institutions ? nous refusons de lutter avec énergie : nous sommes encore si loin du catholicisme proprement dit ! Supposez que des chrétiens vivant au premier siècle de l'Eglise (et plût à Dieu qu'il y en eût eu de tels !) eussent dénoncé l'abandon du modèle apostolique et attaqué le nouvel esprit qui cherchait à prévaloir : l'action magique des sacrements, la tradition, l'autorité humaine, la casuistique, le clergé, la hiérarchie, les chrétiens *sages* se seraient moqués d'eux. Ne nous parlez pas de ces hommes étroits et hargneux qui se préoccupent des petites erreurs ! Cependant, derrière les petites erreurs sont venues se placer les grandes, ou pour mieux dire, les petites sont devenues grandes, avec le temps.

Non-seulement en assistant aux débuts de l'Eglise, nous jugeons la question des petites erreurs, mais nous jugeons aussi celle des erreurs pieuses. Toute erreur est pieuse à son début, d'abord parce qu'elle est destinée à servir les intérêts de la piété, parce qu'elle est commode et utile à la propagation de l'Evangile ; ensuite parce qu'elle est recommandée par des hommes pieux. Chaque jour j'entends dire, et vous entendez dire comme moi, Messieurs : « Pourquoi s'inquiéter de telle œuvre, de telle fondation ? Des chrétiens excellents la soutiennent. » — Et croyez-vous que les Pères apostoliques ne fussent pas des chrétiens excellents, je vous le demande ! Ils vivaient par la foi, ils ont donné leur vie pour l'Evangile, et ils ont néanmoins commencé tout le mal qui s'oppose depuis des siècles à l'Evangile. Ce qui s'est passé alors s'est passé depuis ; à l'origine de toute erreur grave, nous trouvons un homme pieux. L'impiété ne fonde rien.

L'étude des débuts de l'Eglise a encore un autre avantage. Par cela même qu'elle nous montre de petites déviations et des hommes pieux à l'origine des erreurs monstrueuses du catholicisme, elle nous donne une double leçon : elle nous apprend qu'il ne faut rien admettre sur le seul témoignage d'un homme, même du plus excellent ; elle nous apprend aussi à distinguer entre les doctrines et les hommes. Impitoyables envers les doctrines, nous devons être pleins de charité et de respect

envers les hommes. Dans les Eglises, dans les opinions les plus opposées, on rencontre des hommes respectables, et beaucoup. Je ne serais pas à l'aise pour exprimer ma pensée dans cette séance où la controverse doit nécessairement trouver place, si je ne déclarais qu'à mes yeux (et ceci n'est pas une vaine phrase) il y a partout non-seulement des hommes respectables, mais des hommes pieux. Je vous scandaliserais peut-être si je vous disais jusqu'où je vais sous ce rapport.

J'ai parlé de la controverse; elle aussi ne saurait négliger sans s'affaiblir l'étude attentive des débuts. Si vous voulez comprendre la grande déviation dont Rome est le type le plus achevé, ne la considérez pas seulement dans ses derniers excès, dans la papauté du moyen âge, dans l'inquisition, dans la suppression de la Bible, dans la confession auriculaire, dans le culte de Marie; considérez-la dans les tendances inoffensives des premiers Pères, et suivez ensuite pas à pas leur développement progressif à travers les siècles. Aucune erreur, si grossière soit-elle, ne sera aussi frappante que cette marche non interrompue. Voici d'abord la justification par la foi ; puis, peu à peu, la justification par les sacrements et par les œuvres. Voici d'abord le Sauveur seul ; puis, peu à peu, d'autres intercesseurs, d'autres mérites. Voici d'abord la nouvelle naissance, puis, peu à peu, l'adhésion à une Eglise, l'acceptation d'un formulaire, l'accomplissement de certains rites. Voici d'abord la

morale chrétienne; puis, peu à peu, les devoirs numérotés et les manuels de cas de conscience. Voici d'abord l'Eglise de libre adhésion; puis, peu à peu, la religion nationale et héréditaire. Voici d'abord le baptême, expression de la foi qui sauve; puis, peu à peu, le baptême sans la foi et le salut par le baptême. Voici d'abord l'Ecriture seule infaillible et le Saint-Esprit offert à tous; puis, peu à peu, les décrets des conciles et la tradition. Voici d'abord la sacrificature universelle; puis, peu à peu, le clergé, la direction, la foi du curé. Voici d'abord l'individu; puis, peu à peu, l'anéantissement des consciences individuelles. — On peut ainsi suivre comme à la trace cette marche rétrograde qui aboutit à un christianisme païen. Ainsi la papauté n'est plus un accident, ni l'adoration des images, ni l'alliance avec l'Etat, ni la persécution, ni le pied mis sur les rois, ni le pied des rois mis sur l'Eglise (ou sur ce qui porte ce nom). Tout cela n'est plus qu'une déduction rigoureuse et logique; tout cela, c'est l'arbre qui naguères était la semence. Otons aux controversistes romains la grande ressource des accidents; je ne connais pas d'accidents en histoire.

Entrons maintenant en matière. Il n'a pas dépendu de moi de le faire plus tôt; vous aurez reconnu comme moi, Messieurs, la nécessité de ces considérations préliminaires.

L'époque des Pères apostoliques remplit la fin

du premier siècle et déborde un peu sur le second ; elle commence à la destruction de Jérusalem par Titus et s'étend presque jusqu'à la destruction de Jérusalem par Adrien. Entre ces deux catastrophes providentielles, je cherche en vain des événements à vous raconter. Ici encore, et plus même que l'autre jour, je suis amené à vous dire que les seuls événements ce sont les principes, que l'histoire des principes est la véritable histoire.

Que s'est-il passé en effet? Sur la scène politique, les Flaviens et les Antonins présentent une série d'empereurs estimables, parmi lesquels Domitien seul rappelle la tradition monstrueuse des Césars. Dans l'Eglise, la grande mission continue, l'Evangile se répand avec une rapidité inouïe; peut-être est-il déjà arrivé en Gaule dans votre voisinage ; en tous cas Pothin et Irénée ne tarderont pas à être envoyés d'Asie à Vienne et à Lyon. Pendant ce temps le paganisme a son personnage dont il fait grand bruit : Apollonius de Tyane parcourt l'Europe et l'Asie ; le pauvre thaumaturge accomplit les prétendus prodiges que la philosophie du dernier siècle a eu l'audace de comparer aux miracles de Jésus-Christ ! Je passe, Messieurs; nous avons mieux à faire que de nous arrêter à de pareilles misères.

Ce qui doit nous arrêter, le grand et sérieux événement, ce sont les attaques que le principe païen dirige contre le principe chrétien. — Elles

sont de trois natures : la persécution, l'hérésie proprement dite, la corruption intérieure qui prépare le catholicisme.

Quant à la persécution, je la retranche ; d'abord, parce qu'elle a rempli, à tout prendre, un faible rôle dans cette période, Dieu a ménagé son Eglise naissante ; ensuite, parce que M. Bungener est chargé de ce sujet spécial et qu'il vous en parlera mieux que je ne pourrais le faire. J'en dirai un seul mot : la persécution, Messieurs, est le fait païen par excellence, la manifestation la plus complète du principe païen ; par conséquent, le fait chrétien par excellence doit être la vraie liberté religieuse. Persécuter, accepter la protection d'une législation intolérante, c'est n'avoir pas la première notion de la vérité, de sa dignité et de sa mission ici-bas.

Restent l'hérésie et la corruption intérieure : la révolte brutale qui rompt avec le christianisme, avec ses bases avouées, avec l'autorité absolue de ses livres inspirés ; et la révolte perfide qui altère insensiblement, qui se glisse, qui s'insinue, qui s'empare du christianisme, qui se servira de l'Eglise pour supprimer l'Eglise. De ces deux attaques du principe païen, laquelle est la plus grave ? Evidemment, c'est la seconde. C'est aussi celle sur laquelle j'insisterai le plus longtemps ; une hérésie qui est l'Eglise (ou qui prétend l'être) est bien autre chose qu'une hérésie qui se sépare. — Commençons par les hérésies proprement dites.

Les hérésies, Messieurs! Quoi! déjà la lutte! déjà la guerre intestine! — Oui, l'hérésie et la guerre sont l'apanage de la vraie religion, de la religion de paix. Le paganisme et le principe païen ne connaissent ordinairement rien de semblable. L'Evangile a eu le monopole des luttes de doctrine, des guerres religieuses, comme il a eu le monopole de la lutte intime au fond des âmes. « Je n'ai pas apporté la paix, mais l'épée. » Rien au monde n'a troublé autant de consciences, divisé autant de familles et autant d'Etats; rien au monde n'a fait verser autant de sang et de larmes sur la terre. — En serons-nous surpris ou scandalisés? Etonnons-nous alors que la conversion soit une œuvre sérieuse, que la crise morale de la foi rappelle les douleurs de l'enfantement, que le péché résiste avec force quand il est fortement attaqué, que le monde emploie toutes ses armes dans une question de vie ou de mort! Avides comme nous le sommes de fausse paix, nous sommes disposés à répudier la paix véritable qui ne s'acquiert que par la lutte et qui ne se donne qu'après la victoire, nous sommes tout prêts à repousser une vérité aussi vivante, aussi militante, aussi incommode. Ne vaut-il pas mieux dormir! — Voulez-vous dormir? Prenez le principe païen, suivez le courant, adoptez les opinions reçues, écartez ces idées compromettantes de foi individuelle et d'examen. Mais si la vérité vaut la peine qu'on la cherche et qu'on la serve, alors acceptez les con-

ditions d'une telle œuvre : les angoisses intérieures et les luttes extérieures, les divisions et les hérésies.

Il y a des hérésies déjà du vivant des apôtres.

La première qui soit indiquée d'ordinaire par les historiens, est celle de Simon le magicien. Mais on a bâti tant de fables sur ce nom-là, on s'en est si bien servi comme d'un moyen facile de personnifier les tendances ennemies, que j'hésite, je l'avoue, à prendre au sérieux l'histoire et l'hérésie de Simon. — En nous en tenant au récit du Livre des Actes, nous trouverons que Simon a été (un moment au moins) le représentant d'une doctrine qu'il vaut la peine de signaler. Il prétend acheter le Saint-Esprit ; donc le Saint-Esprit est une chose matérielle, une chose qu'on se procure par des moyens extérieurs ! Nous voici en plein sur le terrain de la puissance des formules, de l'action du contact, de la magie, en un mot. La magie n'est qu'une des formes de la matérialisation religieuse ; l'autre forme va se trouver dans la notion nouvelle des sacrements.

Les Nicolaïtes sont dénoncés à plusieurs reprises par l'Apocalypse. Encore mêlés à l'Eglise, ils vont en être rejetés ; c'est bien une hérésie proprement dite. Ils parlent des « profondeurs de Satan, » ils affectent de s'élever au-dessus du vulgaire, et leur haute spiritualité aboutit, selon l'usage, à l'indifférence des actes extérieurs. Ils assistent aux festins idolâtres et participent aux abominations qui les accompagnent.

Je pourrais joindre ici les ascètes, dont le système est combattu par l'Epître aux Colossiens ; mais je ne me sens pas le droit de transformer une tendance en hérésie, et de vous raconter l'histoire comme elle a été écrite trop souvent, en bâtissant tout un récit légendaire sur un verset du Nouveau Testament. Parce qu'il y avait déjà parmi les premiers chrétiens des hommes qui transformaient les macérations en vertus, recommandant « ces choses qui ont une réputation de sagesse en ce qu'elles n'épargnent pas le corps, » nous ne sommes pas autorisés pour cela à imaginer une hérésie ascétique séparée de l'Eglise.

Mais ce qui n'était qu'en germe au temps des apôtres mûrit rapidement après eux. Deux hérésies véritables existent à la fin du premier siècle et au commencement du second : celle des Ebionites et celle des gnostiques.

Les Ebionites (qui ont porté aussi le nom de Nazaréens) sont l'incarnation directe des Judaïsants, si fortement combattus par les apôtres.— Conservation des cérémonies juives, en dépit de leur abolition par l'Epître aux Hébreux ; prétention d'imposer ces cérémonies aux chrétiens d'entre les gentils ; tendance à ne voir en Jésus qu'un simple homme, le grand prophète, le Messie ; lutte contre l'influence de Paul et de ses écrits ; rejet d'une portion très-considérable du Nouveau Testament, telles sont les erreurs capitales des Ebionites. Bientôt au reste ils ont péri. Pourquoi l'esprit judaï-

sant aurait-il persisté à se faire hérétique, quand l'Eglise elle-même se mettait à judaïser? Le catholicisme, en le modifiant beaucoup, a absorbé l'Ebionitisme.

Quant aux gnostiques, ils ont duré, ils se sont répandus en divers pays et sous diverses formes, ils ont enfanté différents systèmes plus monstrueux les uns que les autres. Si les Ebionites sont nés de la corruption légale et juive du christianisme, les gnostiques sont nés de sa corruption spéculative et orientale. Ceci, Messieurs, est un grand sujet et auquel ce ne serait pas trop de consacrer des heures; nous n'avons que quelques minutes, je vais essayer de vous dire en peu de mots ce qu'il y a de plus essentiel.

Le problème des problèmes, celui qui n'a cessé de tourmenter la raison et la conscience de l'humanité, celui que ne résout aucune philosophie, aucune fausse religion, et dont la Bible seule fournit l'éclatante solution, c'est l'entrée du mal dans le monde. Dieu serait-il l'auteur du mal? c'est impossible. Donc il y a deux Dieux, un Dieu supérieur et un Dieu inférieur; ou, s'il n'y a pas deux Dieux, il y a une matière éternelle, une matière qui est le mal. Voilà, Messieurs, l'éternel dualisme que nous retrouvons dans l'antiquité tout entière, dans les religions orientales, dans la Perse, dans Platon, dans la philosophie juive ou cabbale. Voilà le dualisme qui règne encore parmi nous et qui fait, qu'identifiant le corps avec le péché, nous nous

imaginons trop souvent que l'âme est purifiée et monte vers Dieu par cela seul que la mort l'a débarrassée de son enveloppe.

Le gnosticisme est un remaniement dualiste de la doctrine chrétienne; ou plutôt c'est une doctrine très-dualiste et très-peu chrétienne, qui n'a fait quelques emprunts à l'Evangile qu'afin de mieux le combattre.

Le dualisme gnostique est un dualisme par émanation. On pose d'abord le Dieu Suprême, le Dieu bon, la source impersonnelle d'où tout sort et où tout doit retourner, une puissance inerte, neutre et occulte, une obscurité, un pleroma. — Puis, de ce Dieu Suprême sortent des émanations successives, de plus en plus affaiblies, de moins en moins parfaites. L'une de ces émanations est le Créateur, le démiurge; par lui la matière est entrée dans le monde, la matière, c'est-à-dire le mal; il est l'auteur de l'Ancien Testament. — Jésus est une émanation supérieure au démiurge, un Eon d'un ordre plus pur. Il est venu, il a vécu sur la terre; mais sa mort n'a été qu'une illusion, car il ne pouvait avoir un corps réel, puisque la matière est le mal.

Vous voyez à quel point nous sommes descendus, sous prétexte de monter! Au lieu du Dieu unique, le dualisme; au lieu du Dieu vivant, le panthéisme; au lieu du Sauveur, un Eon; au lieu du sacrifice de la croix, un coup de théâtre! — Et ce n'est pas Dieu seul qui est supprimé; l'homme a disparu pareillement. On a bien fait, la personna-

lité divine et la personnalité humaine sont deux termes inséparables; ils subsistent ou ils périssent ensemble. Cherchez la personnalité et la responsabilité de l'homme dans les trois classes que distingue le gnosticisme : les pneumatiques, qui appartiennent forcément au bien; les psychiques, qui sont placés dès leur naissance dans une situation intermédiaire entre le bien et le mal; les hyliques, qui sont dévoués au mal ! C'est ainsi que le ressort moral a été brisé; la conversion a fait place à l'émanation.

Je ne vous traînerai pas plus longtemps au travers de ces tristes théories si prétentieuses et si pauvres; mais mon devoir d'historien ne me permettait pas de les passer sous silence. Qu'il serait doux maintenant de se retourner vers l'Ecriture et vers sa belle solution du problème du mal ! Dieu ne crée pas le mal (et le mal n'émane pas de Dieu), mais Dieu crée des êtres doués de libre arbitre. Les anges et les hommes peuvent choisir entre le bien et le mal. Or cette création-là est bien supérieure, vous en conviendrez, à celle d'où seraient sorties des machines à bonnes œuvres. De là la chute, de là le mal; il est dans le monde sans que Dieu l'ait créé et sans que Dieu partage sa souveraineté avec personne. — Enfin, le relèvement a lieu, comme la chute, par la conciliation aussi simple que merveilleuse d'une toute puissance pleine d'amour et d'une responsabilité morale toujours subsistante. Ni Dieu ni l'homme ne sont anéantis

dans cette œuvre où toute gloire appartient à Dieu seul.

Je ne vous ai rien dit, Messieurs, des conséquences pratiques du gnosticisme. Il n'est pas difficile de les deviner. Deux tendances principales en sont sorties. — Les uns, partant de ce fait que la matière est maudite, s'écrient : « Mon corps, ce n'est pas moi ; qu'il fasse donc ce qu'il voudra ! La matière, cette étrangère, ne saurait décider de mon sort ! Et d'ailleurs, qu'est-ce qui pourrait nuire aux affiliés, aux pneumatiques ! » De là l'indifférence des actes extérieurs et d'affreux désordres qui rappellent ceux des Nicolaïtes. — Les autres font la guerre à la matière, ils la détestent, ils s'attachent à la détruire : voilà les ascètes. L'hérésie austère (il y en a toujours eu de telles) condamne les viandes, le mariage, préconise les souffrances, croit que les haillons sont des vertus, et remplace par la mutilation de l'homme le sacrifice vivant et saint.

Vous voyez quels sont les caractères généraux de ces hérésies, ceux qui se retrouvent également dans toutes. — D'abord le principe païen retranche la rencontre directe de l'âme avec Dieu : ni les Ebionites, ni les ascètes ne maintiennent le fait capital de la nouvelle naissance. — Ensuite la divinité du Sauveur est détruite : chez les Ebionites il n'est qu'un homme ; chez les gnostiques il n'est qu'une émanation, et son sacrifice n'est qu'une apparence. — Enfin, l'autorité des Ecritures est renversée : les Ebionites rejettent les Epîtres de Paul,

les Actes et la plupart des Evangiles; les gnostiques rejettent l'Ancien Testament et remanient le Nouveau.

A présent, Messieurs, quittons les hérésies et occupons-nous de la corruption intérieure. C'est notre sujet principal, et les développements où nous venons d'entrer nous permettront de l'aborder avec fruit.

Les Pères apostoliques sont, vous le savez, disciples directs des apôtres. On en compte trois : Clément Romain, Ignace, Polycarpe. — Viennent ensuite deux livres qui sont attribués à des compagnons d'apôtres, quoique rien ne soit moins prouvé, mais qui paraissent appartenir à la même époque primitive; je veux parler de la lettre attribuée à Barnabas et du *Pasteur* attribué à Hermas. Enfin, quelques passages de Papias, contemporain des Pères apostoliques, nous ont été conservés par Irénée.

Si je vous présente une liste réduite à six noms (dont trois ont seuls une véritable importance), c'est que j'ai commencé, Messieurs, par nettoyer en quelque sorte mon terrain, par débarrasser le premier siècle de tous les écrits apocryphes dont on a cherché à l'encombrer, vous comprenez dans quel but. — On a mis sous le nom de Clément Romain trois ou quatre recueils plus absurdes et plus supposés les uns que les autres : les constitutions apostoliques, les canons apostoliques, les Clémen-

tines, et ce remaniement des Clémentines qui porte le nom de Recognitions, étrange livre où figurent les luttes fabuleuses de Simon le magicien et de l'apôtre Pierre. Il va sans dire que nous avons aussi le recueil des décrétales des papes du même siècle. Viennent ensuite la liturgie apostolique, le Symbole des apôtres (qu'on répète encore aujourd'hui dans beaucoup d'Eglises, je ne sais pourquoi), la prédication de Pierre, les livres sybillins arrangés après coup, des lettres de Pilate, des lettres de Sénèque à Paul, des lettres de Jésus-Christ au roi Abgare, des lettres de la Vierge. Que sais-je! Sans parler des faux Evangiles, des faux Actes, des fausses Epitres.

Tout cela ne vaut pas un quart d'heure de discussion. Arrêtons-nous à ce qui est sérieux, aux six écrits que je vous ai nommés en premier lieu.

Et d'abord, Messieurs, j'ai besoin de faire ma profession de foi au sujet des Pères apostoliques. Si je viens relever leurs erreurs et montrer en eux les commencements d'une réaction païenne qui s'est prolongée à travers les âges, je ne viens certes pas instruire leur procès. Avant de juger de tels hommes, il faut savoir s'humilier devant leur zèle, leur consécration chrétienne, leur courage et leur dévouement. En signalant l'origine du mal, il importe de signaler aussi l'influence du bien. Si on oubliait de le faire, il en résulterait un froissement de la conscience et une épreuve pour la foi.

Je voudrais préciser la nature des écrits auxquels

nous allons avoir affaire. Les Pères apostoliques ne sont pas des docteurs, ce sont des hommes simples, naïfs, étrangers à tout esprit de système. Les docteurs viendront assez! Les théologiens viendront assez! Les apologies du second siècle d'abord, ensuite et surtout l'école africaine, les Pères d'Alexandrie et de Carthage, opéreront le périlleux mélange de la philosophie et de la religion; on refera la révélation d'après la métaphysique, aux dogmes formulés par les apôtres on substituera les dogmatiques arrangées par les savants. Où cela a conduit, nul ne l'ignore! La popularité de la religion y a péri, et sa vérité aussi. Assurément la science a ses droits, elle a son rôle et sa grande mission; assurément il faut des écoles, des études, et la place des docteurs a été marquée par Paul lui-même au sein des Eglises; mais la gnose chrétienne, mais la systématisation de l'Evangile, mais la définition de ce que l'Ecriture ne définit pas, mais la découverte scientifique de ce que l'Ecriture ne révèle pas, mais l'introduction successive dans l'Ecriture de toutes les philosophies régnantes, voilà ce qu'on ne saurait assez déplorer. On peut être très-savant, grâce à Dieu, et recevoir simplement ce qui est écrit, ce qui ne varie pas de siècle en siècle, ce que les humbles acceptent aujourd'hui comme les humbles l'acceptaient au temps des apôtres. On peut avancer beaucoup dans l'intelligence, dans l'appropriation, dans l'application du dogme immuable (ce champ du progrès est immense), sans

entrer sur le fatal terrain de la spéculation dogmatique, sans interposer des systèmes humains entre les consciences et la Bible. On l'a fait, je le répète, après les Pères apostoliques. Quant à eux, s'ils ont eu des torts graves, on ne saurait leur reprocher celui-là.

Le premier qui s'offre à nous, c'est Clément, surnommé Romain parce qu'il a été principal directeur de l'Eglise de Rome, ayant sans doute occupé parmi les évêques ou anciens de cette Eglise la position d'ancien à double honoraire, chargé de l'enseignement et de la présidence. Il va sans dire que le catholicisme en a fait un pape, successeur d'Anaclet, de Linus.... et de Pierre! Le fait est qu'il a été l'un des compagnons de l'apôtre Paul, qui le nomme dans l'Epître aux Philippiens. Sa lettre (je ne parle pas de la seconde, qui est apocryphe), sa lettre a été écrite, dit-on, peu de temps après la prise de Jérusalem. Elle est adressée par l'Eglise de Rome à celle de Corinthe, fort troublée à la suite de la révocation injuste de plusieurs anciens.

On ne peut lire cette lettre, Messieurs, sans éprouver un sentiment pénible. Voilà donc le premier document, le premier livre d'homme après les apôtres! Quelle différence! Comme nous tombons de haut! Comme elle est fade, cette longue homélie, cette fastidieuse énumération de conseils et de devoirs! J'aurais voulu pouvoir vous en lire deux ou trois fragments et vous prier d'en juger vous-mêmes. Le temps nous manquerait pour cela, il fau-

dra que vous vous contentiez de quelques indications rapides.

S'agit-il de prouver la résurrection des corps, Clément Romain cite le phénix : puisque cet oiseau renaît de ses cendres, qui osera dire que l'homme ne pourra pas sortir du tombeau ! — S'agit-il de prouver l'expiation par le sang de Christ, Clément nous montre le grand sacrifice prophétisé par le ruban écarlate que Rahab attacha à sa fenêtre pour servir de signal aux espions !

Et cependant Clément est un des Pères les plus sensés et les plus fidèles. Son Epître oppose une réponse irréfutable à ceux qui prétendent que le premier siècle connaissait la hiérarchie ecclésiastique, qu'il admettait trois classes de serviteurs de l'Eglise : les évêques, les anciens (ou prêtres) et les diacres. — Clément ne parle jamais que de deux classes, et son langage sous ce rapport s'accorde à merveille avec celui des apôtres : il y a de son temps dans chaque Eglise des anciens (ou évêques, ou pasteurs) et des diacres.

Mais si l'organisation des charges de l'Eglise n'a pas été altérée encore, la doctrine commence déjà à se corrompre. Il est remarquable, Messieurs, que le premier point compromis ait été le point central ; le catholicisme n'a pu se construire qu'à la condition de supprimer la justification par la foi, de même que la Réforme n'a pu s'entreprendre qu'à la condition de la retrouver. — Clément la connaît sans doute, il parle « du sang versé pour notre sa-

lut; » mais il parle aussi de « la réconciliation par la repentance, » il parle de « mériter par la charité » la rémission de nos péchés.

Ainsi la doctrine de l'expiation n'est pas niée, elle est altérée, elle est obscurcie. C'est le premier pas; les autres suivront bientôt. Le cœur naturel prendra sa revanche. — Ah! qu'il fait bon retourner en arrière, reporter ses regards vers le principe chrétien, vers ce Sauveur parfait qui a tout accompli, qui se donne tout entier à nous et qui demande que nous nous donnions à lui tout entiers. Là il n'y a plus de place pour les sacerdoces, pour les vaines formes, pour la religion d'Etat. L'âme vit de la vie de Dieu: entre elle et Dieu vous ne mettrez rien.

Tel est, Messieurs, le commencement de l'erreur. Voyez comme cela est grave, comme l'altération du christianisme commence bien par l'article le plus essentiel, comme le Diable choisit habilement son point d'attaque!

Ignace, qui vient après Clément, a contribué plus que personne aux progrès de l'ennemi. Il est impossible de ne pas voir en lui le vrai représentant du principe païen, le vrai fondateur du catholicisme; c'est l'homme important à étudier. — En parlant ainsi, Messieurs, j'ai presque peur de calomnier cet homme respectable et excellent. L'immense travail de falsification qui est la honte de l'Eglise romaine et qui deviendra son châtiment, s'est déjà accompli aux dépens des sept épîtres

d'Ignace. Non-seulement on a cherché à grossir le nombre de ces épîtres, mais on a modifié le texte de celles qu'Ignace a réellement écrites. La critique moderne a essayé de rétablir ce texte; elle n'a pas eu de peine à démontrer, par exemple, que la distinction hiérarchique entre les évêques et les anciens n'a pas *pu* exister du temps d'Ignace, puisqu'elle est contredite à la fois et par Clément qui le précède, et par Polycarpe qui le suit. — Il faut flétrir tout ce honteux système de fraudes pieuses, toutes ces applications de la maxime odieuse : « Faisons du mal afin qu'il en arrive du bien! » En employant de tels moyens, en les employant avec une persévérance inouïe, en érigeant le mensonge en méthode régulière (et vous savez ce qu'a duré le règne des fausses décrétales!), le catholicisme nous a donné le droit de mettre en doute tout ce qu'il affirme. Pourquoi serions-nous tenus de croire à ses légendes, à ses miracles, à ses procès-verbaux d'inquisition? Qui a altéré le texte des Pères, peut bien altérer un procès-verbal. Qui a forgé et appliqué pendant des siècles de faux recueils de décrétales, peut bien forger des saints, des miracles et de faux certificats.

Ces réserves faites, il me semble évident que plusieurs erreurs graves ont véritablement pris place dans les sept épîtres qu'Ignace, principal conducteur de l'Eglise d'Antioche et disciple de Pierre, a adressées à diverses Eglises d'Asie pour les remercier de l'accueil qu'il en avait reçu pendant son voyage à Rome.

Ce voyage avait pour but le martyre. Ignace était conduit comme prisonnier dans la capitale de l'Empire, où il devait être livré aux bêtes. — Ici, Messieurs, se montre la première des erreurs dont j'ai à vous parler. La soif du martyre, et dans une certaine mesure, le salut par le martyre, voilà ce qui frappe sur le champ le lecteur. « J'aspire à mourir, écrit Ignace..... Ces chaînes sont à mes yeux des perles spirituelles..... Puissé-je jouir des bêtes !..... J'en ai besoin pour avoir l'héritage des chrétiens..... Que je sois martyr, et je deviens héritier de Christ!..... Il faut que je m'empare de mon Dieu. » Vous voyez quel mélange de faux et de vrai, de sentiments admirables qui nous font rentrer en nous-mêmes, et de recours au salut par la douleur. Il y a là une teinte d'exaltation et de fanatisme qu'on ne rencontre pas chez les apôtres. Qu'il est plus humain, plus simple et plus grand aussi, cet apôtre qui, faisant le même voyage pour aboutir à la même mort, se recommandait humblement aux prières de ses frères ! Relisez la dernière de ses épîtres de captivité, la seconde à Timothée : « Je sais en qui j'ai cru..... Je suis lié comme un malfaiteur, mais la Parole de Dieu n'est pas liée.... Pour moi, je sers déjà d'aspersion et le temps de mon départ est proche ; mais la couronne de justice m'est réservée..... Dans ma première défense, tous m'ont abandonné ; mais le Seigneur s'est tenu près de moi..... J'ai été délivré de la gueule du lion..... Le Seigneur me délivrera aussi de toute

mauvaise œuvre et me sauvera dans son royaume céleste. » Voilà le langage du chrétien scripturaire. Il ne redoute pas, comme Ignace, l'affection de ses frères, parce qu'elle pourrait le priver de ce martyre qui semble occuper une place importante dans ses espérances ; il se contente de dire : « Quant à moi, j'aimerais à être avec Christ, ce qui me serait beaucoup meilleur; mais il est préférable que je reste à cause de vous. »

Si le martyre commençait à sauver un peu, le baptême tendait à remplir le même office. Ignace ne parle pas encore du « bain régénérateur ; » toutefois on sent que cette erreur capitale est en formation chez lui. Voici ce qu'il écrit : « Que la grâce du baptême soit pour vous un glaive, la foi un bouclier, la charité une lance. » — C'est ainsi, Messieurs, que se modifie dans l'esprit d'Ignace ce beau passage de l'Epitre aux Ephésiens qui nous présente l'armure complète du chrétien. Chose remarquable ! la grâce du baptême prend la place de la Parole de Dieu (« et pour glaive l'épée de l'Esprit »). Une telle substitution est significative. Quand la régénération baptismale sera définitivement venue, alors le principe païen sera vengé. Il n'y aura plus de tête-à-tête de l'âme avec Dieu ; le baptême par lequel on entre dans l'Eglise cessera d'être cette manifestation de la foi personnelle, ce profond symbole de la nouvelle naissance, de l'ensevelissement et de la résurrection en Christ, pour devenir un acte de transformation magique où l'i-

dée de conversion n'a plus rien à voir; dès lors, la barrière entre l'Eglise et le monde sera renversée, et le culte héréditaire remplacera le culte en esprit et en vérité.

A une semblable religion il faudra un clergé. Le clergé tient une place énorme chez Ignace.— Même en retranchant de ses écrits ce que les fraudes pieuses y ont introduit, la hiérarchie, nous demeurons en présence d'un principe nouveau, absolument contraire à la sacrificature universelle, au droit et au devoir d'examen, à cet ensemble d'institutions libérales que les apôtres avaient établies. — « Nous ne serons soumis à Dieu qu'autant que nous le serons à l'évêque..... La pureté de la conscience ne se trouve pas en dehors de la communion de l'évêque..... Soyez soumis à l'évêque comme à Jésus-Christ.... Imitez l'évêque comme Jésus-Christ imite son Père.... Ne voyez que Dieu et l'évêque. »

Voilà, Messieurs, l'autorité de l'homme. — Les apôtres aussi ont établi une autorité, une autorité que nous reconnaissons et qui est plus absolue que ne le sera jamais celle d'un directeur. Mais quelle différence! notre autorité à nous est l'autorité de la Parole de Dieu; si elle nous est annoncée par des hommes, si nous sommes heureux de profiter de l'expérience des uns et de la science des autres, nous ne nous soumettons cependant à l'autorité de personne. Dieu seul est notre maître. L'Ecriture est seule infaillible.

Dès que la fausse autorité est établie, soyez sûrs

que la fausse unité est à la porte. Et, en effet, elle apparaît chez Ignace et elle ne tardera pas à se développer chez ses successeurs. Bientôt le grand dogme, le dogme des dogmes, ce sera l'adhésion à un corps extérieur, à l'Eglise où figurent les siéges anciens et dont les évêques passent pour remonter par une filiation régulière jusqu'aux apôtres. — Ceci, Messieurs, c'est vraiment l'idée catholique, dans tout son matérialisme anti-chrétien. Etre catholique, c'est moins accepter de cœur certaines vérités, qu'appartenir de fait à une certaine organisation, qu'être compris dans certaines circonscriptions ecclésiastiques.

Vous savez quelle unité est sortie de là! Une unité qui change de siècle en siècle, en telle sorte que celle de notre temps ne ressemble plus à celle d'autrefois. Comme personne ne pense et ne croit pour soi-même, tous changent avec un ensemble merveilleux. — Qu'elle était plus belle et plus sûre l'unité fondée par les apôtres! Une règle toujours la même et à laquelle on revient toujours; une Ecriture si claire que les simples qui ont bien voulu s'en contenter y ont toujours vu les mêmes choses; des charges qui ne constituent pas une caste, mais qui assurent le bon ordre, la présidence, l'enseignement, les soins pastoraux.

Nous nous rapprochons un peu de ce modèle admirable et sitôt abandonné, en quittant Ignace pour aborder Polycarpe. — Polycarpe, disciple de Jean, a écrit son épître pour transmettre aux Egli-

ses d'Asie les lettres d'Ignace. On éprouve, Messieurs, une sorte de rafraîchissement en le lisant, car on se retrouve en présence d'un chrétien nourri des Ecritures. Aucun des Pères apostoliques ne cite, proportion gardée, autant de passages du Nouveau Testament. Cependant il participe dans une certaine mesure aux erreurs qui tendent à prévaloir de son temps, et rien ne prouve mieux leurs progrès funestes que de les retrouver chez cet homme simple et pieux.

Comme Clément, il ne conçoit plus d'une manière nette la doctrine de la justification par la foi : après avoir parlé du « salut qui vient de la grâce, » il parlera de « l'aumône qui délivre de la mort. »

Comme Ignace, il recommande la fausse autorité et la fausse unité, il contribue à la formation des idées cléricales et catholiques. S'il n'y a dans son épître que des anciens et des diacres, si la distinction entre les anciens et les évêques n'y figure pas, ses anciens et ses diacres prennent déjà des allures de clergé. Il veut qu'on se soumette à eux « ainsi qu'à Dieu et à Jésus-Christ. »

Tels ont été, Messieurs, les trois Pères apostoliques. Outre leurs écrits, vous le savez, nous avons à examiner encore ceux qu'on attribue à Barnabas et à Hermas, et enfin quelques passages de Papias rapportés par Eusèbe. Je vais le faire très-rapidement.

On a mis sous le nom de Barnabas, ce compagnon de Paul qui fut pris pour Jupiter à Lystre, une

épître qui ne saurait être de lui, mais qui doit appartenir à cette époque, car elle est très-anciennement citée et tenue en grande estime. — Vous ne pouvez vous figurer à quel point cela est fade et puéril. Une des principales préoccupations de l'auteur paraît être de rechercher dans l'Ancien Testament tous les passages où il est parlé d'arbres ou de cours d'eau. Ces passages sont autant de prophéties annonçant la croix et le baptême! Les arbres préfigurent l'arbre de la croix; les sources préfigurent l'eau baptismale.

Il va d'ailleurs sans dire que la vérité chrétienne est plus défigurée encore dans cette épître que dans celles dont nous avons déjà parlé. La pauvreté méritoire y fait son apparition. « Partagez ce que vous avez, y est-il dit, sans rien retenir en propre. » Ainsi ce que Jésus avait ordonné exceptionnellement au jeune riche idolâtre de ses biens, le formalisme naissant va le prescrire à tous ceux qui prétendent posséder une sainteté supérieure! La communauté monastique et les gloires de la mendicité sont à la porte. — Combien nous voilà loin, Messieurs, de cette grande solution du problème de la richesse que nous admirions l'autre jour au sein de l'Eglise primitive! Aucun chrétien alors ne disait que ce qu'il avait fût à lui seul; posséder pour soi, jouir pour soi, thésauriser pour soi, ne savoir ni donner, ni vendre au besoin, oublier sa qualité d'administrateur, voilà ce que condamne nettement l'exemple apostolique. Il repousse la ri-

chesse égoïste, il ne commande certes pas le dépouillement universel.

Voici maintenant un livre bien plus étrange encore : *Le Pasteur*, d'Hermas. — Paul salue un Hermas dans son Epître aux Romains. Est-ce le même qui a écrit cette rapsodie? Il est assurément permis d'en douter. Ce qui n'est malheureusement pas douteux, c'est que le *Pasteur* appartient au temps dont nous nous occupons, ou ne s'en éloigne guères. Les plus anciens auteurs le citent, et le citent avec un profond respect; Irénée et Origène en parlent comme d'un livre inspiré!

Quant à moi, je n'oserais pas même vous en donner le moindre aperçu, tant ses allégories me semblent extravagantes. Vous pensez bien, Messieurs, que le soi-disant Hermas reproduit toutes les fausses doctrines de ses devanciers, l'autorité cléricale, l'unité matérialisée, la régénération par le baptême, le salut par la pénitence, l'indigence méritoire; quant aux erreurs qui lui sont propres, je vous en signalerai deux :

Hermas réglemente la pénitence. Or, la pénitence réglementée dispensera bientôt de la repentance. Il y a un développement formaliste effrayant derrière cette innovation-là. Les pratiques vont prendre la place des sentiments; et bientôt viendra la fausse humilité monacale, si contraire à la vraie humiliation, et que l'apôtre Paul ne connaissait guères quand il réclamait ses droits de citoyen romain.

A côté de la pénitence organisée, Hermas introduit la casuistique. Voici la petite morale qui se substitue à la grande ; voici le pauvre système qui dit : « Pratiquez ceci, évitez cela, » remplaçant celui qui dit : « Ou faites l'arbre bon et son fruit bon, ou faites l'arbre mauvais et son fruit mauvais. » *Le Pasteur* nous donne douze préceptes, ni plus ni moins ! L'Evangile, lui, n'en donne pour ainsi dire, qu'un seul. En quelques lignes immortelles il ouvre à l'homme une source de progrès que les siècles ne parviendront pas à épuiser. Quel homme a jamais aperçu la fin de ces trois ou quatre mots qui constituent le fond de la vraie morale ? Les générations ont succédé aux générations, et toujours des horizons nouveaux se sont levés devant l'application de la loi d'amour.

Restent, Messieurs, les fragments de Papias. — Ce disciple de Jean est le représentant d'une erreur nouvelle étroitement liée aux précédentes : l'amour passionné de la tradition orale. S'il trouvait quelqu'un qui eût vécu avec les apôtres : « Que disaient André, Pierre, Philippe, » leur demandait-il. — Rien de plus naturel sans doute, mais voici la déclaration significative : « J'étais persuadé, écrit Papias, que les hommes qui avaient vu les anciens m'instruiraient mieux de vive voix que je n'aurais pu le faire moi-même par la lecture de tous les livres. »

Remarquez que parmi ces livres se trouvaient les écrits apostoliques, et vous mesurerez la gra-

vité de la tendance qui se dévoile ici. On a la Parole de Dieu, et c'est de la parole des hommes qu'on se préoccupe avant tout! Irénée, bientôt après, n'invoquera plus que deux arguments, la tradition et l'Eglise: Voilà ce que disait Polycarpe! Les siéges apostoliques s'accordent à enseigner ceci!

Une fois entrés dans cette route, les chrétiens devaient aller loin. Au lieu de l'Ecriture immuable et infaillible, ils n'ont plus pour les guider qu'une tradition qui change sans cesse et qui se trompe habituellement. Si vous en doutiez, je vous engagerais à lire Papias lui-même, à voir ce que vaut le témoignage le plus direct, à faire le compte des fables grossières qui ont déjà cours parmi les disciples immédiats des apôtres. Ah! grâces soient rendues à Dieu de ce qu'il nous a donné une règle unique, son Livre, toujours le même, toujours accessible aux humbles et aux petits enfants; de ce qu'il ne nous a pas condamnés à suivre le courant des opinions humaines et des systèmes humains!

Telles sont, Messieurs, les déviations principales qui signalent l'époque des Pères apostoliques: elles sont toutes contenues entre la justification qui s'altère et la tradition qui s'établit. Là nous avons rencontré l'action magique du baptême, le clergé, la fausse autorité, la fausse unité, la pénitence réglée, la casuistique, la souffrance méri-

toire et la pauvreté méritoire. — En d'autres termes, le principe chrétien est atteint déjà dans chacun de ses caractères essentiels.

Viennent maintenant les théologiens de profession, vienne l'infusion de la philosophie dans le christianisme, viennent les évêques des grands centres, viennent les moines, vienne le succès, viennent les nations, vienne l'Etat, vienne Constantin, et les germes à peine visibles de l'ivraie que l'ennemi a semée au temps de la persécution et de la petitesse, se développeront avec une redoutable rapidité.

Mais ceci n'appartient plus à notre sujet ; ne dépassons pas l'époque des Pères apostoliques. J'ai cherché à être juste, à dire le bien et le mal. Les Pères sont un texte de déclamations. — Si le catholicisme est ridicule quand il essaie de nous donner des Pères catholiques, assis au confessionnal, disant la messe ou en appelant à notre saint-père le pape, nous ne sommes guères moins absurdes quand nous forgeons des Pères protestants, inclinés devant le modèle apostolique et s'informant sans cesse de « ce qui est écrit. » La vérité est que les Pères sont le commencement, et par cela même, la condamnation du catholicisme. Ils démontrent mieux que quoi que ce soit au monde, d'abord que le catholicisme a commencé et qu'il s'est formé progressivement, ensuite qu'en commençant il s'est séparé de l'Evangile et qu'en se formant il s'en est éloigné toujours plus. Elle se

poursuivra à travers les siècles, la triste marche dont nous venons de voir le début ; à mesure qu'on deviendra plus catholique, on deviendra moins chrétien.

Ici se présente une question : comment la vérité a-t-elle déchu si rapidement ? Dieu a-t-il donc abandonné son Eglise malgré les promesses qu'il lui avait faites ? S'il y a un abîme entre les apôtres et les Pères apostoliques, n'est-ce pas un fait étrange et dont la foi a peine à se rendre compte ?

Loin d'ébranler la foi, ce fait est très-propre à l'affermir. Pourquoi cet abîme dont on parle, sinon parce que les écrits canoniques sont la Parole même de Dieu ? Jean, Paul, Pierre, Jacques, Luc, Marc ou Matthieu n'étaient pas par eux-mêmes des hommes plus distingués que Barnabas, Ignace ou Polycarpe ; ils n'étaient pas plus philosophes, plus savants, plus au fait de l'histoire et des lois du monde physique ; cependant voyez la distance ! C'est celle qui sépare le ciel de la terre. L'inspiration des Ecritures est ainsi confirmée ; pour ne pas la voir il faut fermer les yeux.

On insiste néanmoins, on nous somme de concilier l'entrée du mal dans l'Eglise avec les promesses dont l'Eglise a été l'objet ! — L'entrée du mal dans l'Eglise ne me paraît pas plus difficile à concevoir que l'entrée du mal sur la terre. Dieu remplit ses promesses, Dieu donne les secours de la vérité révélée et du Saint-Esprit ; mais Dieu ne

contraint jamais, Dieu ne change pas l'homme en machine. Et il en résulte que l'homme, malgré tous les avertissements et tous les secours, a pu violer le commandement donné en Eden, a pu se détourner de la grâce donnée en Golgotha. L'Église ne périra pas sans doute, elle se retrouvera, elle se relèvera, la puissance de l'enfer ne « prévaudra » pas contre elle; où avez-vous vu qu'elle ait été déclarée incapable de se corrompre?

Tant s'en faut, qu'au contraire les apôtres ont annoncé, signalé de leur temps et vu de leurs yeux cette corruption déjà commencée. Le mal existait déjà de leur vivant; vous vous rappelez ce que nous en avons dit.

Il y a mieux : le mal qui naissait à côté des apôtres n'a grandi après eux que selon les lois d'une progression très-logique et très-naturelle. Les premiers Pères sont plus scripturaires que les seconds, les seconds le seront plus que les troisièmes. Je ne vois rien là qui soit propre à étonner l'intelligence ou à scandaliser la foi.

Et c'est précisément parce que le moment de déchéance commence par les Pères, qu'il faut remonter plus haut qu'eux. — Ceci, Messieurs, est la grande leçon que nous avons à retirer de nos entretiens. Qu'avons-nous affaire de la religion des Pères, de la religion des premiers siècles, de la religion des premiers conciles? La religion des apôtres, voilà ce que nous voulons. Le modèle apostolique est notre forteresse; je n'en connais

pas d'autre. Le puséisme crie : les Pères! le protestantisme crie : les apôtres! — Tâchons de ne pas être puséites; les tendances à l'imitation romaine se répandent parmi nous. Et comment se répandent-elles? En ajoutant la révélation par l'histoire à la révélation par l'Ecriture : pourquoi se serait-on arrêté strictement au modèle apostolique! D'autres besoins ont surgi, d'autres situations se sont présentées, le développement dogmatique et ecclésiastique s'est accompli, les déviations des Pères ont eu leur légitimité! Rome même a peut-être eu la sienne! — C'est ainsi qu'on amortit notre résistance au mal actuel; dès que l'histoire a quelque chose à nous révéler, l'autorité des révélations bibliques est compromise.

Il y a deux routes, Messieurs, permettez que je vous rappelle en finissant cette comparaison employée par moi au début de notre séance. Il y a deux routes, et les Pères apostoliques se trouvent à l'endroit même où la route du christianisme païen vient de quitter celle du christianisme scripturaire, à l'endroit où les deux routes semblent encore n'en former qu'une, où les voyageurs engagés sur l'une et sur l'autre, peuvent encore se saluer de la voix et de la main. — Depuis elles se sont toujours plus séparées : l'une a mené au Sauveur, à la nouvelle naissance, à la foi personnelle, à l'Eglise, à la sacrificature universelle, à l'autorité exclusive des Ecritures, à la religion selon Dieu; l'autre a mené au salut par les œuvres,

au formalisme, à la foi héréditaire, au remplacement de l'Eglise par le monde, à la direction cléricale, à la religion selon l'homme. ––Alors comme aujourd'hui, il faut choisir.

Messieurs, je ne voudrais pas qu'on se méprît sur ma pensée. Je ne dis pas que parmi les multitudes qui couvrent la route païenne, il n'y ait point d'ame qui ait vraiment senti son péché et cru à son Sauveur. Bien que convaincu que le vrai est vrai, que le faux est faux, que le vrai sert toujours, que le faux nuit toujours, je suis cependant convaincu aussi que j'ai des frères dans les Eglises les plus formalistes, et j'ai le cœur assez large, Dieu merci, pour les aimer comme tels.

D'un autre côté, je n'ignore pas qu'on peut être très-protestant et très-païen, qu'on peut appartenir à l'Eglise la plus fidèle et se préserver soigneusement de tout tête-à-tête avec Dieu.

Ceci, Messieurs, nous ramène à nous-mêmes. Hé bien, laissez-moi vous adresser maintenant quelques mots plus directs. Je vous ai assez traînés dans la fange des traditions humaines ; reportons nos regards et nos cœurs en haut. N'est-il pas vrai que nous ne nous sommes pas approchés impunément du principe chrétien, du modèle apostolique, de ce spectacle de vie, d'amour, de lumière, de liberté et de progrès. Pour moi, je me souviendrai toujours du privilége que j'ai eu de me trouver au milieu de vous et de faire en quel-

que sorte votre connaissance. Ces heures ont pu vous sembler très-longues ; elles m'ont paru très-douces.

J'ai essayé (y serai-je parvenu?) de renverser l'obstacle extérieur qui peut-être s'élevait entre plusieurs d'entre vous et l'Evangile. Cet obstacle, et il est énorme, c'est qu'on a confondu le christianisme qui commence avec les Pères et celui que les apôtres ont fondé. Oui, lorsque je me demande pourquoi tant d'âmes généreuses qui semblent faites pour aimer la vérité divine se tiennent éloignées de ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus excellent, de plus libéral, je suis obligé de reconnaître que leur répugnance n'est pas toujours sans excuse. Avant tout, il faut distinguer ce qui est profondément distinct, ce qui est opposé et inconciliable ; il faut revenir aux sources pures et fraîches de la religion apostolique.

Mais, s'il importe d'enlever l'obstacle extérieur, cela ne saurait suffire. L'obstacle intérieur subsistera. On pourrait connaître le pur Evangile ; je dis plus, on pourrait l'admirer ; je dis plus encore, on pourrait l'aimer, et refuser cependant d'y croire pour son propre compte en sentant sa propre misère et en recevant Jésus comme son propre Sauveur. Oui, Messieurs, on peut, dans un sens, admettre l'Evangile et s'arrêter là. Combien d'hommes qui ne vont pas plus loin, qui admettent la Révélation, qui ne lui résistent nullement, mais qui continuent à demeurer en dehors du vrai christianisme!

C'est que nous redoutons par-dessus tout l'œuvre de Dieu dans nos cœurs, c'est que nous ne voulons pas nous humilier et nous donner, traverser la crise toujours douloureuse de la foi. La foi vaut ce qu'elle a coûté. On l'a dit : pour être convaincu, il faut avoir été vaincu. J'espère que vous le serez, Messieurs.

Je l'espère, en regardant à Celui qui remporte seul de telles victoires. Si je ne consultais que les circonstances qui nous entourent, je me sentirais découragé. Jamais, peut-être, il n'a été plus difficile, non pas de faire profession du pur Evangile (cela est parfaitement aisé, au contraire), mais de le prendre au sérieux. Qu'est-ce qui est sérieux aujourd'hui, à part l'industrie, les sciences positives et l'argent? Je ne veux certes pas calomnier notre époque : à beaucoup d'égards elle vaut autant et mieux que les précédentes ; toutefois il y a quelque chose de débilitant dans l'air que nous respirons ; point de caractères, point de convictions, point de fortes consciences, des jeunes gens blasés, un effacement général, un triste dédain des principes et de l'absolu. Voilà des traits que vous ne contesterez pas.

Le principe païen s'étale a son aise dans un temps pareil. Au besoin, après s'être fait chrétien au premier siècle, après s'être fait protestant au seizième siècle, il se ferait orthodoxe au dix-neuvième. Que lui importe, pourvu qu'il continue à écarter la foi personnelle et la véritable conversion !

C'est vous dire, Messieurs, que vous aurez de graves difficultés à vaincre, et que vous aurez aussi de graves devoirs à remplir. — Je parle devant des Genevois et je me rappelle ce qu'a été Genève. Pourquoi Genève a-t-elle été une très-grande ville? Parce qu'elle a recueilli le principe chrétien, il y a trois cents ans, lorsqu'il était proscrit et fugitif. Hé bien, noblesse oblige. La vérité aura encore besoin de vous ; vous aurez à livrer encore la même bataille. Vous n'êtes plus défendus, grâce à Dieu, par des lois intolérantes, par des règlements somptuaires ou par des remparts ; puissiez-vous posséder un rempart meilleur, le rempart de la foi vivante et de l'individualisme chrétien !



Quatrième Séance.



M. LE MINISTRE BUNGENER.

DEUXIÈME SIÈCLE.

LES PERSÉCUTIONS.

On vous a raconté, Messieurs, l'histoire de l'Eglise au premier siècle, et on vous a initiés aux principales questions qui s'y rattachent. Je viens essayer d'en faire autant pour le siècle suivant.

Ce siècle, en beaucoup de choses, ne fut que la continuation de l'autre, et ne nous offrirait que le développement, tantôt réjouissant, tantôt non, des principes et des faits inaugurés dans celui-là. Mais, à d'autres égards, il ouvre une série nouvelle de faits, de principes, de luttes, et c'est ce dernier tableau que je dois vous présenter.

Le monde païen commence à s'émouvoir tout de bon. Les chrétiens ne lui étaient apparus, à l'origine, que comme des malheureux à mépriser, ou, tout au plus, à écraser ; sous Néron, par exemple, vous les avez vus condamnés à d'horribles supplices, mais condamnés comme incendiaires, sans que personne s'avisât de les redouter autrement

que comme d'obscurs malfaiteurs. Maintenant donc, le monde païen s'aperçoit qu'il est en présence d'une idée, d'une doctrine, d'une foi, d'un nouveau monde, et que ce qu'il avait pu regarder comme un mouvement insignifiant, ne prétend à rien moins qu'à être une immense révolution.

Il résistera, en conséquence, par tous les moyens en son pouvoir. Il a la force brutale : il en usera largement et impitoyablement. Il a aussi, il croit avoir, du moins, la force intellectuelle ; il en remettra le maniement à ses plus habiles docteurs, et il battra des mains à leurs sophismes, dans l'école, en même temps qu'aux fureurs des lions dans le cirque ensanglanté.

De là une division toute simple du sujet qui nous est donné. En premier lieu, les persécutions violentes ; en second lieu, les attaques par la parole et les livres. Il va sans dire que nous ne pourrons pas toujours séparer rigoureusement, dans nos appréciations, des choses qui ont été, en fait, presque toujours mêlées, pas plus que nous ne pourrons nous renfermer strictement dans les limites du second siècle. Cette époque sera tantôt le champ, tantôt seulement le centre de nos observations.

Il va sans dire aussi que nous ne reculerons pas devant les rapprochements qui pourront être à faire entre les luttes d'alors et celles de toute autre époque, y compris l'époque actuelle. Il y a ici, pour nous, autre chose que de l'histoire, car cette

histoire est celle de notre foi. Certains combats ont pris fin; certains autres ne finiront pas de si tôt. Ramassons, chemin faisant, toutes les armes loyales qui pourraient encore nous servir.

C'est donc des persécutions sanglantes que j'ai à parler aujourd'hui.

Le paganisme, effrayé, va devenir ce qu'il n'était pas, ce qu'il semblait même ne pouvoir être; endormi dès longtemps dans sa tolérance illimitée, il se réveillera persécuteur. Pourquoi? On l'a souvent dit. Tant que les Dieux des nations s'étaient montrés disposés à vivre en paix, au Capitole, à côté des Dieux romains, ceux-ci leur avaient volontiers fait place; mais le Dieu nouveau est « *le Dieu jaloux*, » et il arrive en disant hautement qu'il ne veut « *point d'autres dieux devant sa face*. » Il l'avait déjà dit, mais chez les Juifs, et, vu leur isolement, cette menace n'en avait pas semblé une; il le dit maintenant de manière à être entendu partout, à porter partout l'appréhension. Il le dit — autre grief — par la bouche ignorante d'hommes obscurs, inconnus, lesquels veulent qu'on jette aux pieds du Christ, non-seulement les vieilles idoles visibles, mais l'orgueil des écoles, mais les couronnes de la sagesse humaine, mais tout ce que l'homme avait appris à adorer en l'homme. Le christianisme s'annonce comme devant renverser le paganisme, ses Dieux, son culte,

sa philosophie, sa morale, tout; il sera traité en ennemi, et il ne peut pas ne pas l'être.

Une question se présente cependant.

Toute persécution suppose un droit en vertu duquel on persécute; ce droit ne peut être, en religion, que la possession supposée de la vérité religieuse. Qu'était donc, pour les païens, celle-ci? De quoi se croyaient-ils réellement en possession? Au nom de quelles croyances persécutaient-ils la foi chrétienne?

Il n'est pas facile de le dire. L'Inde et l'Egypte avaient leurs livres sacrés, dépôt obscur, mais immuable au moins; le paganisme romain n'en avait point, car le paganisme grec n'en avait point eu à lui léguer, et les fameux livres sibyllins renfermaient des oracles, non des dogmes. De quelque autorité qu'eussent joui, chez les Grecs, quelques-uns de leurs poètes-pontifes, Orphée, Linus, Musée, leurs écrits n'avaient point été regardés comme livres sacrés proprement dits; ces poètes eux-mêmes, tout en s'attribuant ou en se laissant attribuer une sorte de mission divine, n'avaient fait que recueillir et coordonner des traditions. Ces traditions, quelle en était la valeur dogmatique? Furent-elles, pendant un temps, l'objet d'une véritable foi? On peut l'admettre. Le furent-elles encore quelque peu quand l'imagination des poètes postérieurs, Hésiode, Homère, les eut développées, exploitées? C'est possible; la foi ne s'en va jamais tout d'un coup. Ce qui est sûr, c'est que, d'Homère

à Virgile, les développements avaient fini de ruiner le crédit du fond. Que restait-il donc du paganisme, je ne dis pas chez les gens éclairés, chez Virgile, par exemple, qui ne devait évidemment pas mieux croire aux inventions de ses devanciers qu'aux siennes propres, mais même chez les croyants? Un vague ensemble de traditions premières, sans base écrite, puisqu'elles étaient antérieures aux livres, sans fixité aucune, puisque chaque poète et chaque siècle les avait arrangées à son gré.

Ainsi, ce paganisme qui va entrer en lutte contre le christianisme, on pourrait, avant tout, lui demander ce qu'il est, ce qu'il croit; on pourrait s'étonner qu'une religion qui n'a point de croyances proprement dites, qui ne se donne pas pour en avoir, qui n'existe, enfin, que noyée dans un chaos de récits fabuleux, universellement reconnus pour fabuleux, se croie en droit d'en persécuter une autre.

Mais s'il fallait s'étonner, en histoire, de tout ce qui n'est pas logique, de quoi ne s'étonnerait-on pas? Le paganisme s'inquiéta fort peu, au début, de donner des raisons, et, quand il en chercha plus tard, ce ne fut guère, comme nous le verrons, dans le domaine religieux. Toujours il évita de s'expliquer sur ce qu'il était lui-même, et les plus vives attaques ne purent l'y amener. Peu lui importait que son droit ne reposât, religieusement parlant, que sur le sable mouvant des traditions. Il avait le pouvoir, la force; là était, à ses yeux, son droit.

Pourquoi nous étonnerions-nous tant, d'ailleurs, d'un fait qui a eu son équivalent, ou à peu près, dans le christianisme? Quand l'Eglise romaine a persécuté ou persécute, qu'était-ce, au fond, qu'est-ce encore, sinon la tradition s'arrogeant l'autorité souveraine, frappant quiconque l'inquiète, suppléant par la violence à ce qui lui manque en bases fixes? Tout ce que la Réforme a attaqué, c'étaient des traditions; tout ce qu'avaient attaqué, avant elle, les anti-romains du moyen âge, traditions; donc, tout ce que Rome a vengé au prix de tant de supplices, traditions. Rome païenne était au moins dans une position franche; cette religion nouvelle dont elle persécutait les sectateurs, elle la niait et la repoussait tout entière comme fausse, comme absurde. Il était réservé à l'autre Rome de persécuter des gens dont la foi serait la sienne, et d'offrir cet inconcevable spectacle d'une religion écrasant, au nom de son élément traditionnel, ceux qui voudraient s'en tenir à son élément écrit et immuable. Rome catholique a eu de plus que Rome païenne le courage de se déclarer infaillible; mais ce privilége même, qui devient la source de tous les autres, ce n'est qu'une tradition encore, la plus vague dans sa source, la plus impitoyable contre qui osera la repousser.

Ainsi faisait la tradition païenne; ainsi croissait sa haine en proportion des misères intimes que le christianisme la forçait de s'avouer tout bas.

Mais ces misères avaient été dès longtemps dé-

voilées. Plus d'un païen, en Grèce, à Rome, avait dit les contradictions et les absurdités du paganisme ; un seul, Socrate, avait été puni de sa franchise, et c'était chose reçue qu'avec un peu de respect apparent pour l'ensemble de l'édifice, on pouvait le démolir en détail, le représenter même comme déjà démoli. Platon, entre autres, est fort habile. Il dira tantôt *Dieu*, tantôt *les Dieux;* il s'indignera de ce qu'Homère a représenté les Dieux éclatant d'un rire inextinguible, et cette observation pourra être prise, à volonté, ou pour celle d'un païen jaloux de l'honneur des Dieux, ou pour une critique du système où la divinité descend si bas. A Rome, on avait osé davantage. Les uns, comme Cicéron, tantôt railleurs, tantôt philosophes sérieux, religieux, avides d'une foi pure, avaient ouvertement renié le paganisme comme ne valant plus rien ni pour la raison ni pour le cœur. Les autres, comme Lucrèce, en avaient gardé quelques formes, mais pour arriver, sous ces formes, au matérialisme, au panthéisme. D'autres, enfin, n'avaient gardé ni le fond ni la forme, témoin César, dont on allait faire un dieu, et qui avait dit en plein sénat, s'il faut en croire Salluste, qu'au delà de la mort il n'y a rien. L'état de la république à cette époque ne nous permet guère de douter que la religion du néant ne fût en effet celle de beaucoup de Romains ; c'est la seule qu'appelaient de telles ambitions et de tels vices. Ainsi, ce même paganisme que j'ai montré se réduisant nécessairement

à si peu de chose pour ceux qui se figuraient y croire encore, nous le voyons, pour beaucoup de Romains, n'exister plus, — et ces Romains sont les chefs de l'Etat.

De là un second problème. Pourquoi Rome incrédule s'acharna-t-elle contre le christianisme? Pourquoi le christianisme ne fut-il pas simplement enveloppé dans ce vaste mépris qui embrassait et le vieux paganisme, et, avec lui, chez tant de Romains, toute religion positive?

On a répondu que les chefs officiels du paganisme furent menés, plus ou moins malgré eux, par le fanatisme populaire. — Oui, quelquefois et en quelques contrées; mais l'ensemble des persécutions fut leur œuvre, œuvre volontaire, raisonnée, et, généralement, l'impulsion fanatique sembla plutôt venir d'eux.

On a dit aussi que leurs rigueurs s'expliquaient par la politique, par la crainte bien fondée de voir tomber, avec le paganisme, toutes les institutions qu'une longue habitude avait rattachées à lui, enracinées en lui. — Oui; mais le christianisme était aussi poursuivi comme religion, et, malgré quelques apparences contraires, comme religion surtout. Nous le montrerons.

Donc, la grande raison, celle qui n'exclut pas les précédentes mais certainement les dominait, c'est que l'incrédulité hait les convictions fortes; c'est qu'elle ne les hait pas comme erronées, car elle s'en tiendrait, dans ce cas, à les mépriser,

mais comme un défi, comme un reproche, comme une insulte au vide qui la ronge. Nulle contradiction,par conséquent, entre l'absence de croyances et le penchant à haïr ceux qui en ont. Il faudrait plutôt s'étonner que l'incrédulité ne fût pas persécutrice, surtout lorsque l'immoralité marche avec elle, et que les croyances qui l'offusquent sont entourées de vertus. L'homme sent, malgré lui, qu'il n'est pas fait pour ne pas croire ; malgré lui il enviera le bonheur de ceux qui croient, et, fût-il empereur, il sera devant eux comme le pauvre devant le festin du riche, irrité, crispé. A cette irritation, ajoutez celle que produit nécessairement la défense d'une cause en laquelle on n'a pas foi. Le persécuteur incrédule sait bien, au fond, qu'il ne devrait pas persécuter. Il se donne du courage par la persécution même, et il s'étourdit en frappant.

Voilà pourquoi Rome incrédule put se mettre à persécuter ce qu'elle n'aurait dû, ce semble, que mépriser. Ici, d'ailleurs, comme tout à l'heure, des faits plus voisins de nous pourraient nous aider à comprendre ceux d'il y a dix-huit cents ans. Les ennemis de la Réformation n'ont été bien souvent que des catholiques sans croyances, au moins sans croyances catholiques, mais offusqués par l'ardeur de sa foi, par la sévérité de sa morale. Ils poursuivaient, ils poursuivent en elle, non l'erreur, dont ils s'inquiètent fort peu, mais le courage d'avoir attaqué l'erreur ; non l'immora-

lité, qu'ils savent de reste n'y pas être, mais le courage de l'avoir attaquée où elle était, dans les relâchements et les trafics d'un christianisme énervé. Eux aussi, ce n'est qu'en frappant qu'ils se refont un peu du catholicisme. Ainsi frappait, en 1685, un prince en rupture ouverte avec le pape; ainsi frappent, de nos jours, tant d'écrivains bien moins catholiques encore que ne l'était Louis XIV en ce temps.

Les siècles s'expliquent l'un l'autre, et ce n'est pas toujours, hélas! à l'honneur de l'humanité; mais il est à l'honneur de la Réforme, assurément, que l'histoire du christianisme aux premiers siècles se trouve en tant de points la sienne. Les occasions ne nous manqueront pas de revenir sur cette observation. — Poursuivons.

Les historiens ecclésiastiques établissent dix persécutions principales, savoir: sous Néron, sous Domitien, sous Trajan, sous Marc-Aurèle, sous Septime-Sévère, sous Maximin, sous Dèce, sous Valérien, sous Aurélien, sous Dioclétien, la première en 60 et la dernière en 303. Les unes ont duré peu, les autres plusieurs années. Quelques-unes ont été relativement peu violentes; d'autres ont été marquées par un épouvantable débordement de cruautés. Encore un point sur lequel nous aurons à revenir.

Si je ne voulais qu'émouvoir, ma tâche serait facile, et, sans sortir des récits les plus authentiques, que n'aurais-je pas à raconter! Quel tissu

d'horreurs et d'héroïsmes ! Quel tableau que cette sanglante épopée ! Mais je ne pourrais même l'ébaucher sans aller au delà du temps qui m'est accordé. Je voudrais au moins recueillir quelques-unes de ces paroles sublimes que trouva la foi des martyrs, ou la foi de ceux qui avaient à les soutenir dans leurs épreuves ; il y a là des trésors d'éloquence. Mais je ne puis non plus m'y arrêter. Diverses questions nous attendent ; arrivons-y sans retard.

D'abord, quel fut le vrai caractère des persécutions païennes ? Dans quelle proportion l'élément religieux et l'élément politique y furent-ils généralement en jeu ?

La proportion se trouva naturellement déterminée, au moins à l'extérieur, par l'union antique de ces deux mêmes éléments dans toutes les institutions et dans toutes les idées. On ne disait pas *les Dieux*, mais *les Dieux de l'Empire ;* c'était donc contre *les Dieux de l'Empire* que les chrétiens étaient accusés de conspirer, et, dans l'esprit de leurs accusateurs, les Dieux de l'Empire, c'était l'Empire ; l'Empire, d'autre part, c'était l'empereur, personnification visible de toutes les traditions, de tous les droits. Remarquez, en particulier, la forme d'abjuration presque toujours imposée aux chrétiens. On ne leur demande pas de sacrifier aux Dieux pour reconnaître purement et simplement, par cet acte, leur existence et leur pouvoir, mais de sacrifier « pour la prospérité de

l'Empire » ou « pour la prospérité de l'empereur, » ce qui était, nous venons de le voir, tout un. Leur refus de sacrifier est considéré avant tout, en conséquence, comme un refus de s'associer aux vœux publics, comme la marque d'une hostilité profonde contre l'Etat et contre son chef.

Etait-ce de bonne foi qu'on tirait cette conclusion? — Dans les commencements, peut-être; mais quand les chrétiens furent plus connus, quand ils eurent dit et redit qu'ils priaient tous les jours pour l'empereur et que leur religion leur en faisait un devoir, il devint évident que la question, posée comme on s'obstinait à la poser, n'avait pour but que de faire condamner comme mauvais citoyens, comme rebelles, ces gens qu'on ne savait trop comment déclarer coupables sur le terrain purement religieux. Cette tactique ne s'est malheureusement pas perdue; après avoir servi aux païens contre les chrétiens, elle a servi à des chrétiens contre d'autres, et on sait avec quelle persistance elle fut employée en France, sous Louis XIV et sous Louis XV, pour armer la couronne contre les protestants. On sait aussi que je n'aurais pas besoin de remonter jusque-là pour la retrouver en vigueur partout où l'Eglise romaine en espère encore quelque chose. Vous la verrez rétroactivement appliquée au passé même. Ne s'est-on pas mis, de nos jours, à soutenir que l'Inquisition émana, non de l'Eglise, mais des gouvernements; qu'elle condamnait en ses victimes, non des opinions religieuses, mais la rébel-

lion contre l'Etat? L'Inquisition a fait d'horribles choses; mais c'est une justice à lui rendre, assurément, qu'elle fut plus franche que beaucoup de ses modernes champions.

Gardons-nous donc, pour en revenir aux persécutions païennes, de nous en tenir aux apparences. Il y avait haine religieuse. Ce fait ressort de la condamnation même des chrétiens pour motifs politiques, évidemment imaginés pour en recouvrir d'autres qu'on ne pouvait pas formuler; le paganisme était, nous l'avons vu, trop peu religion, trop peu dogme, pour pouvoir se poser en adversaire religieux. Remarquez, sur ce dernier point, comme le rôle des prêtres païens fut petit pendant ces trois siècles. Ils se tiennent dans l'ombre; on dirait qu'ils ne sont pour rien dans les persécutions, et tout au plus les retrouvez-vous, personnages muets, à côté de l'autel où le magistrat ordonne aux chrétiens de sacrifier. Serait-ce que le christianisme leur est moins odieux qu'aux empereurs ou qu'à la multitude? Non; mais ils seraient obligés, en leur qualité de prêtres, de l'attaquer sur le terrain religieux, et ils n'ont pas dans leur religion de quoi baser une attaque de ce genre. Donc, encore une fois, ne nous laissons pas abuser par l'extérieur tout politique des persécutions païennes: c'est le christianisme, c'est le dogme chrétien qu'on persécute. On le connaît peu, presque pas; n'importe : c'est par instinct qu'on le hait. Le monde païen, — *le monde,* devrais-je dire,

car, après tout, c'est le monde, le monde toujours le même, l'empire haineux du vieil homme, — le monde païen, dis-je, a compris que la foi nouvelle est sa mort.

Aussi, voyez comme les hommes les plus graves, les plus modérés en tout le reste, sont conduits à se faire les ministres de cette haine. Les meilleurs empereurs combattront le christianisme côte à côte avec les plus mauvais; tout au plus ordonneront-ils que les formes légales soient un peu mieux suivies. Voyez Trajan. Le gouverneur d'une de ses provinces, Pline, lui a écrit comment il procède en pareil cas. Ceux qui sont dénoncés comme chrétiens, il leur demande trois fois s'ils sont chrétiens. A la troisième réponse affirmative, il les menace du supplice; à la quatrième, il les y envoie. Rien de mieux entendu, répond l'empereur. Il ne faut pas rechercher les chrétiens, car on risquerait d'en trouver trop; mais ceux qui seront dénoncés, et qui persisteront, qu'ils meurent. « Etrange jurisprudence! dit Tertullien [1]. L'empereur défend de les rechercher; il les considère donc comme innocents. L'empereur ordonne de les punir; il les considère donc comme coupables. » Mais cette contradiction peignait assez bien l'état des choses. Un chrétien, aux yeux de Trajan, n'était pas criminel comme chrétien; il le devenait par le fait même du refus d'abjurer, et c'est dans ce sens

[1] *Apologétique,* chap. II.

que l'empereur approuve la marche suivie par Pline. Ainsi procéda-t-il lui-même, à Antioche, contre l'évêque Ignace, et, sur la persistance du vieillard, il crut n'être que juste en le condamnant aux bêtes; il eut même l'affreux courage de le faire traîner, à pied, d'Antioche à Rome, et ce fut à Rome, au Colisée, que coula le sang du martyr. L'humanité de l'empereur Adrien ne dépasse pas non plus la recommandation de condamner les chrétiens selon les formes; il veut qu'on ne les punisse pas sur de simples rumeurs, qu'on leur demande à eux-mêmes s'ils sont chrétiens, oui ou non. On ne les punira que sur leur aveu réitéré; mais on les punira, cela ne fait pas question, et, ce qui ne fait pas question non plus, c'est que la peine sera la mort. Ni Adrien, ni Trajan, ni Pline, ni Marc-Aurèle, tous philosophes, pourtant, n'ont l'air de se douter que l'autorité impériale ne s'étende pas sur les consciences, ou, pour mieux dire, ils semblent ne pas se douter même qu'il y ait là affaire de conscience, et que ce qu'ils exigent des chrétiens soit une lâcheté, un mensonge; ils n'ont pas l'air, en un mot, de comprendre ce que c'est qu'une conviction. Aussi n'est-ce pas une conviction qu'ils imposent, mais un acte. Ils veulent, quand un chrétien cèdera, qu'on se contente de sa déclaration, eût-on de fortes raisons de la croire fausse; Trajan, dans cette même lettre, ordonne de laisser en paix quiconque aura consenti à sacrifier aux Dieux. Voilà nécessairement le dernier mot

de toute religion qui méconnaît les droits de la conscience; elle est conduite à se contenter de l'extérieur, des formes, et, par suite, à n'être plus elle-même qu'une forme. Au lieu de Trajan, mettez Louis XIV; au lieu de ce sacrifice dont Trajan se contentait, mettez la Messe,— et le deuxième siècle devient le dix-septième.

Mais ce peu qu'on demandait aux chrétiens pour se racheter du supplice, c'était, à leurs yeux, un crime; ces quelques grains d'encens à brûler sur un autel, c'était, pour eux, l'abandon de leur foi, l'infamie dans ce monde et la damnation dans l'autre. En vain des amis, des parents, les sollicitaient de céder. L'histoire du temps est pleine de ces scènes déchirantes où on voit un père, une mère, se traîner aux pieds de leurs enfants, un enfant se traîner aux pieds d'un père ou d'une mère, les conjurant de sacrifier et de vivre. En vain des magistrats humains suppliaient eux-mêmes les martyrs de ne pas les forcer à condamner; en vain des magistrats avides leur offraient, à bas prix, l'exemption de toute cérémonie, et un certificat de paganisme qui les mît à l'abri de tout ennui. On eut beau faire la porte large; le grand nombre refusa toujours d'y passer.

Jusqu'où alla, demanderons-nous donc, l'exécution des édits? Quel a été le nombre réel des martyrs? — Autre question pleine d'intérêt.

Vous avez, d'un côté, les historiens ecclésiastiques, soit contemporains, soit postérieurs, lesquels ont, çà et là, un peu outré le tableau.

A l'autre extrême, vous avez quelques écrivains modernes. Gibbon ouvre la voie ; Voltaire s'y lance en plein, avec joie, avec bonheur. Gibbon s'en tient généralement à relever, dans un esprit, il est vrai, peu bienveillant, certaines exagérations des historiens chrétiens ; Voltaire part de là pour faire entendre que tout a été exagéré, que presque tout est faux. Il oublie toujours, Voltaire, dans ses discussions historiques, que qui dit trop ne dit rien. La critique moderne, sur ce point comme sur bien d'autres, l'a totalement abandonné. Personne ne nie, aujourd'hui, que les rigueurs païennes ne soient maintes fois arrivées au dernier degré d'atrocité, et que le chiffre total des martyrs n'ait été immense.

Voltaire, d'ailleurs, s'est réfuté lui-même, car deux thèses contradictoires vont et viennent sous sa plume dès qu'il aborde ce sujet. L'une, je viens de le dire, c'est qu'il y a eu peu de martyrs, presque point ; l'autre, que le sang chrétien a coulé à flots, il est vrai, mais que c'était justice.

Son argument, sur ce dernier point, c'est l'argument païen dans toute sa crudité. Les chrétiens étaient des rebelles ; les chrétiens devaient être punis. Il ne distinguera pas mieux que Trajan, pas mieux que Pline, entre la révolte politique et le refus de prendre part, sur l'ordre du souverain, à certains actes religieux ; comme Trajàn, comme Pline, il ne verra dans les martyrs que de malheureux entêtés, criminellement ou sottement en ré-

volte contre un incontestable droit de l'autorité civile. Ce droit, du reste, Voltaire ne fut pas seul, parmi les hommes du dix-huitième siècle, à le reconnaître aux souverains. « Ce sera une très-bonne loi civile, avait dit Montesquieu [1], lorsque l'Etat est satisfait de la religion déjà établie, de ne point souffrir l'établissement d'une autre. » Qui jugera si *l'Etat est satisfait?* Evidemment le gouvernement, le prince, et le voilà en droit de s'armer de toute sa force contre la religion nouvelle. Ce même droit, Rousseau l'accorde au peuple, c'est-à-dire, en fait, à une fraction du peuple, à une majorité quelconque, laquelle pourra écraser, si bon lui semble, ceux qui repousseront les dogmes votés par elle. Il est vrai que ces dogmes, selon lui, seront très-simples, existence de Dieu, immortalité de l'âme, etc.; mais le principe n'en est pas moins posé, et le pouvoir qui aura voté ces points pourra évidemment en voter d'autres. « Qui ne croit pas ces dogmes, ajoute-t-il, *doit être banni de l'Etat*, non comme impie, mais comme insociable.... Si quelqu'un, après avoir reconnu ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, *qu'il soit puni de mort* [2]. » On comprend que Rousseau, avec de pareilles théories, ne voulût pas, quoique né protestant, défendre le protestantisme opprimé; mais on se demande comment ils ont lu Rousseau,

[1] *Esprit des Lois*, liv. XXV, ch. II.

[2] *Contrat Social.*

comment ils l'ont compris, ceux qui en font l'apôtre des droits de l'homme.

Voltaire ne va pas théoriquement jusque-là ; il s'en tient à penser que les cruautés païennes étaient chose toute simple et toute légitime. Néron même, Néron, il l'excusera. Ce sont les Juifs, dira-t-il, qui accusèrent les chrétiens de l'incendie de Rome, et « on abandonna quelques infortunés à la vengeance publique. [1] » Toujours il a quelque chose à dire pour montrer que les païens ne voulaient pas persécuter, que ce sont les chrétiens qui ont rendu la persécution indispensable. « Il est évident, dira-t-il encore, que si les clercs de Nicomédie n'avaient pas pris querelle avec les valets de pied du césar Galérius, et que si un enthousiaste insolent n'avait pas déchiré l'édit de Dioclétien, jamais cet empereur, jusque-là si bon, et mari d'une chrétienne, n'aurait permis la persécution qui éclata les deux dernières années de son règne[2]. » Ainsi, selon Voltaire, la persécution vint de ce qu'on avait déchiré l'édit, lequel édit, selon l'histoire, était précisément l'édit de persécution; arrangez cela, si vous pouvez. La cause fût-elle vraie, quelle logique et quelle humanité dans l'appréciation des résultats! Des millions de chrétiens vont être persécutés. Tant pis pour eux. Pourquoi s'en est-il trouvé un qui déchirât un édit? Pourquoi s'en est-il

[1] *Lettres Chinoises.*

[2] *Essai sur les Mœurs.*

trouvé une douzaine qui en vinssent aux mains avec les valets de Galérius? Dioclétien était bon; mais il est clair qu'après de pareils forfaits, il ne pouvait raisonnablement plus empêcher que le sang ne coulât par tout l'empire....

Et ce qu'il y a de plus triste dans de semblables pages, ce n'est pas tant la mutilation de l'histoire, l'audacieuse négation de tout ce qui gênerait la thèse, que cette imperturbable sécheresse envers des gens qui mouraient pour leur foi. Si leur foi vous paraît absurde, si vous ne pouvez ni ne voulez les admirer comme chrétiens, prenez au moins le côté philosophique de la chose; admirez-les mourant pour une idée, champions de l'esprit contre la force, martyrs de la dignité humaine; mettez-les au moins sur le même rang que ce philosophe qui disait à un autre prince bourreau: « Mon corps est entre tes mains; mon âme est libre! » Mais non. Dans tout ce que Voltaire a écrit sur ce sujet, — et il y est revenu vingt fois, — pas un mot de pitié pour les chrétiens, pas une ombre de sympathie pour des martyrs qui n'étaient pas seulement, je le répète, ceux du Christ, mais ceux de la liberté, mais les représentants, aux premiers siècles, de ces principes que Voltaire et les siens se vantaient de représenter.

Notre siècle n'en est plus là, grâce à Dieu, et, s'il n'est encore que trop l'héritier du siècle de Voltaire, il a au moins répudié hautement cette triste et haineuse portion de l'héritage. On peut ne

pas être encore chrétien; on n'oserait pas insulter aux martyrs du christianisme, ou, pour mieux dire, on n'en aurait pas l'idée. On s'honore, comme homme, de ces dévouements innombrables dont ils ont enrichi l'histoire de l'humanité; on applaudit à ces innombrables victimes de la conscience sur la force, de l'âme sur la matière; on nous permet, à nous, chrétiens, de raconter avec un pieux enthousiasme ces fastes sanglants de l'Eglise, et l'incrédule même ne se croira pas déshonoré pour s'être laissé arracher quelques larmes d'admiration.

Les larmes, c'est quelque chose; mais nous osons demander davantage. Beaucoup, jadis, devenaient chrétiens en voyant souffrir les martyrs; l'histoire de leurs souffrances a de quoi produire plus et mieux qu'une simple émotion.

Quelle place occupera-t-elle donc, cette histoire, dans notre apologétique? Quelle valeur a-t-elle comme preuve de la divinité du christianisme?

Dans un certain point de vue, évidemment aucune. Toujours on pourra objecter qu'une doctrine peut être fausse et avoir de bouillants champions; que tout culte a eu ses martyrs.

Répondrons-nous que le christianisme en a eu plus que tout autre culte? — L'immense dénombrement que nous pourrions offrir est assurément chose à peser; un homme sérieux y réfléchira à deux fois avant de passer outre. Cependant l'objection subsiste. Le nombre des martyrs ne fait logi-

quement rien à la question. Cent mille, comme mille, comme cent, comme dix, ont pu mourir pour une erreur, pour un rêve.

Ils ont pu mourir, oui; ont-ils pu mourir comme ils sont morts? — Non.

Ce que je veux dire, le voici: c'est que l'argument du nombre ne doit pas être donné seul, mais associé à tous ceux que nous fournit soit l'histoire des premiers siècles, soit l'examen du christianisme en lui-même. Alors cet argument dit quelque chose; alors il dit beaucoup.

Notez d'abord un grand fait : c'est que l'ère des martyrs a duré trois cents ans. Impossible, ici, de parler d'une effervescence subite, d'un entraînement momentané. C'est pendant trois longs siècles que la même doctrine anima du même courage des gens de toute nation et de toute condition. En vain des intervalles de paix, quelquefois longs, viennent offrir au zèle l'occasion de se refroidir; en vain des relâchements trop réels se sont déjà introduits. Au premier retour des rigueurs, l'armée chrétienne se réveille aussi invincible que jamais, aussi prête à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang. Voilà donc le christianisme incontestablement doué d'une puissance que nulle doctrine, à beaucoup près, n'avait eue, et que nulle doctrine, à beaucoup près, ne devait jamais avoir.

Mais s'il y a lieu, là-dessus, au moins à soupçonner qu'une semblable doctrine venait de plus haut que l'homme, arrive alors une preuve plus

directe, celle du merveilleux développement intime que les persécutions firent éclater.

Je disais tout à l'heure l'*armée chrétienne*. J'avais tort. Une armée se bat; les chrétiens ne se battaient pas : ils mouraient. Quelque nombreux qu'ils fussent dans une province, dans une ville, dans un camp, jamais de révoltes : ce fut même une des choses qui les faisaient accuser de conspirer dans l'ombre, tant on trouvait invraisemblable qu'ils ne songeassent pas à résister et à se venger. Ils mouraient, remarquez-le bien d'autre part, sans rien avoir de ce fanatisme hébété qui émousse les sensations, qui couchera stupidement l'Indou sous les roues du char de son idole. Le chrétien des trois premiers siècles est un homme à l'intelligence cultivée, au sens grave. Il ne s'est point monté la tête par des spéculations mystiques; rien de plus calme, rien de plus froid, pourrait-on presque dire, que la plupart des interrogatoires qui nous ont été conservés. Sa foi est grande et haute, mais ne se perd point dans les nuages; il a été appelé tous les jours à la traduire par des œuvres, à la mêler aux choses vulgaires de la vie. Il est père, il est fils, il est époux; toutes les affections de la nature, il les connaît, vivifiées encore par la profonde culture de son cœur. Voilà l'homme qu'on va jeter aux bourreaux, et sur qui les bourreaux ne pourront rien. Comme son Maître, il priera pour eux. Cette vie intérieure qui s'était lentement développée à travers les misères et les

séductions du monde, vous la verrez s'épanouir, aux approches du martyre, avec un éblouissant éclat, mais toujours, en quelque sorte, au dedans, toujours dans cette atmosphère calme que le chrétien porte avec lui. « La prison est pour le chrétien, dira Tertullien [1], ce qu'était le désert pour les prophètes. C'est là que l'esprit est libre; là qu'il circule et se répand, non pas, il est vrai, sous de verts ombrages ou sous de riants portiques, mais dans les vastes avenues de la patrie céleste. » C'est donc la paix que le chrétien trouve en prison, en attendant que le martyre la lui donne meilleure et à jamais. Rarement, dans les récits de ces temps, pourrez-vous nommer l'enthousiasme, même en prenant ce mot dans son sens le plus modéré, le plus éloigné d'indiquer une ardeur fiévreuse et terrestre. Le martyr, vu de près, n'aura plus rien de la terre, et, si les fruits sont évidemment divins, il faut bien que l'arbre le soit.

Ainsi grandissent, fécondées par le sang des martyrs, toutes les autres preuves de la divinité de l'Evangile; ainsi nous parle à travers les siècles, par leur mort, le Sauveur pour qui ils mouraient.

Est-ce à dire, maintenant, qu'il n'y ait aucune ombre à ce tableau? — Il est assez beau, ce me semble, pour que nous n'ayons pas à l'embellir aux dépens de la vérité.

Si donc j'avais ici à parler de tous les martyrs,

[1] *Epître aux Martyrs.*

je devrais avouer qu'ils ne méritent pas tous, sans exception, tous nos éloges. Parmi ceux que nous louerions le plus si nous ne regardions qu'à l'ardeur et au courage, il y en eut parfois que le vieil homme entraîna trop. On en vit provoquant à plaisir les persécuteurs, courant à la mort avec un zèle qui changeait le martyre en une sorte de suicide, et lui ôtait, par conséquent, toute valeur chrétienne. Mais jamais ils n'eurent, ceux-là, l'approbation de l'Eglise, et, malgré l'éclat de leur mort, on continua d'enseigner que ce n'était point là le vrai martyre. Quelques gnostiques allèrent même trop loin en sens inverse, et purent être accusés de décrier le martyre ; c'est à eux que répond Tertullien dans son *Scorpiacum*, où se trouve ce mot souvent cité et bien digne de l'être : « Le martyre est la dette de la foi. » Tertullien, du reste, échauffé par la discussion, semble plutôt favorable au zèle outré ; mais il fait exception, sur ce point, parmi les Pères. L'avis dominant fut donc toujours que le vrai martyre est celui auquel on n'a point couru. Clément d'Alexandrie en donne admirablement la raison. « Les chrétiens meurent avec joie, dit-il, quand Dieu les y appelle ; mais celui en qui il y aura eu précipitation, témérité, ce sera preuve que Dieu ne l'appelait pas, car Dieu n'était pas avec lui [1]. » Cyprien reprend la même idée. « Celui qui se sera témérairement livré, Dieu, qui ne

[1] *Stromates*, liv. VII.

l'a pas appelé, ne sera pas avec lui dans ses tourments. Il pourra mourir avec courage, mais avec un courage tout humain; le beau nom de martyr n'est pas pour lui[1]. » Ainsi parlent les Pères; ainsi réservent-ils les droits de Dieu, seul maître de choisir qui aura l'honneur d'être immolé. Cyprien joindra l'exemple au précepte. Dans une première persécution, les moyens de fuir lui étant offerts, il fuit; dans une seconde, il meurt avec un calme héroïque.

Un autre orgueil attira aussi quelquefois les justes reproches des Pères.

Parmi les martyrs d'intention, ceux, veux-je dire, qui avaient bravé la mort, et, pour une raison ou pour une autre, n'avaient cependant pas péri, il s'en trouva que le titre de martyrs poussait à mépriser, parmi leurs frères, non-seulement ceux qui avaient failli, mais ceux mêmes qui n'avaient pas été appelés à se montrer. Ils se considéraient comme marqués d'un sceau divin; ils oubliaient que les deux grands sceaux du chrétien sont l'humilité, avant tout, et la charité ensuite. C'est ce que leur disent les Pères. « Que les martyrs, écrit Cyprien, apprennent à être humbles; s'ils ont glorifié le Seigneur par leurs paroles, par leur dessein de mourir pour lui, qu'ils sachent aussi le glorifier par leur vie. Qu'ils imitent leur Sauveur, qui, dans les jours de sa Passion, loin de s'enorgueillir, ne

[1] *Epîtres.*

se montra que plus humble. Ce qu'ils ont fait est peu de chose au prix de ce qu'il leur reste à faire pour être des chrétiens complets....[1] » Et tous les Pères concluent par cette parole de saint Paul, plus profonde et plus nette que tout ce qu'ils ont pu dire : « *Quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.* » Un martyr peut donc, s'il n'est que martyr, n'être rien ; il peut n'avoir pas eu plus de mérite que le premier soldat venu, affrontant la mort à son poste ou l'allant témérairement chercher, et c'est une grande faute à l'Église romaine que d'avoir mis sur ses autels, comme saints, tant de martyrs dont on ne sait rien sinon qu'ils furent martyrs, heureux encore quand on en est bien sûr ! Les Pères étaient plus sages. Imitons-les, et notre admiration, moins prodiguée, n'en sera que plus vraie.

Mais nous touchons ici à une des contradictions les plus étranges qu'ait offertes l'histoire du cœur humain.

Cette même Eglise chrétienne qui avait commencé par tant souffrir, qui avait flotté, dit un Père, sur le sang de ses martyrs, comme l'arche sur les eaux du déluge, — elle allait verser elle-même dix fois plus de sang peut-être que les païens n'en avaient versé du sien. Elle célèbrera, elle divinisera les martyrs des premiers siècles, — et elle en fera de nouveaux par milliers, par cent

[1] *Epîtres.*

milliers ; on dirait qu'en rendant à ceux de jadis tant d'hommages, elle ne veut que les empêcher de protester contre la sanguinaire intolérance qui leur donne tant de successeurs. Tout ce que les Pères avaient dit, du temps des persécutions païennes, sur l'inviolabilité de la conscience, sur l'absurdité manifeste de violenter la foi [1], Rome l'oubliera pour s'abandonner, au nom du Christ, aux plus effroyables violences ; on verra côte à côte, dans le catalogue des saints, un martyr de jadis, un Polycarpe, un Cyprien, un Ignace, — et les bourreaux canonisés de l'Eglise romaine, un Dominique, un Pierre Arbuès. Tout lui sera permis contre l'erreur, et, *l'erreur,* ce sera toute opinion et tout acte contraire à ses idées, à ses intérêts. On allait à la mort, aux premiers siècles, pour avoir refusé de se ranger à la religion de l'Empire, et, sous un autre mot, ce sera le même principe. L'*Eglise,* comme jadis l'*Empire*, ce sera la majorité, la multitude, le pouvoir, l'éclat, la force ; le principe sera toujours : « Crois comme la foule, ou meurs. » Rome païenne était ressuscitée, et, tout ce que le christianisme lui donnait de plus en assurance, en pouvoir, elle l'employa à écraser tous ceux qu'il

[1] « Soutenir une religion par la persécution, ce n'est pas la venger, mais la dégrader. » Lactance, *Instit. Divines*, liv. VI. Est-ce de la piété, demande Tertullien, que de procurer à un Dieu des adorateurs par la force? C'est plutôt de l'impiété, car il ne peut qu'être offensé d'une adoration de ce genre. *Apologétique,* chap. XXIV.

lui convint de regarder comme ses ennemis. Ah! au milieu d'une des persécutions des premiers siècles, sur une de ces places publiques où siégeait le farouche proconsul, où s'élevaient échafauds et bûchers, si une voix eût dit: « Un jour viendra où un chrétien sera le proconsul, où les bourreaux seront chrétiens et les martyrs aussi... » — sûrement on n'eût vu là que l'exclamation d'un fou, et nul, ni chrétien, ni païen, n'eût abordé l'idée que ce pût être une prophétie.

De là, chez les écrivains catholiques, un certain malaise à raconter les persécutions des premiers siècles. Ils sentent que les rapprochements surgissent à chaque pas; que le procès fait à Rome païenne atteint déplorablement l'autre Rome; qu'ils ne peindront jamais un martyre de jadis sans que le tableau ait son pendant en des siècles moins éloignés; que les couronnes tressées pour tel ou tel héros des premiers temps risquent toujours d'aller chercher, d'elles-mêmes, le front de quelque autre martyr maudit à Rome. Longtemps le catholicisme a paru ne pas s'inquiéter le moins du monde de ce qu'on en dirait, de ce qu'on en penserait; il est même probable que ces rapprochements lui échappaient. Comme le paganisme, il unissait l'idée de droit à l'idée de force; il ne comprenait pas qu'on résistât, et rien de plus simple, à ses yeux, que de briser ce qui résistait. Des temps plus raisonneurs l'ont forcé de raisonner un peu plus. L'embarras a grandi de jour en

jour; il a fallu chercher des explications, des réponses.

Les uns ont pris le parti de nier carrément tout ce qui les embarrassait.

« L'Eglise, vous dira l'abbé Balmès [1], a constamment été de l'avis de son divin chef, lequel menace d'un supplice éternel, non-seulement celui qui tue l'homme, mais celui qui osera l'offenser d'une seule parole. Notre cœur s'indigne lorsque nous entendons reprocher à l'Eglise une tendance à opprimer. » — « L'Eglise, vous dira un autre auteur catholique, dans une brochure publiée à Genève même, n'a jamais forcé personne à embrasser le catholicisme. » — « L'Eglise, vous dira le Père Ventura [2], n'a pas subjugué les peuples par la crainte; elle n'a fait que les attirer par l'amour. Il n'y a que l'enseignement catholique qui se soit propagé par la puissance de la parole sainte.» — « L'Eglise, vous dira M. Nicolas [3], ne frappe pas; elle prêche. Dans le combat qu'elle livre, nul sang répandu que le sien, nulle arme que la parole et l'exemple. » — « L'Eglise, vous dira l'abbé Cœur [4], *n'a jamais fait appel à la force*. Rien n'est plus contraire à son esprit; rien n'est plus loin de ses usages *à toutes les époques*. » —

[1] *Protestantisme et Catholicisme.*

[2] *Conférences* de 1851.

[3] Vol. III, chap. sur l'Eglise.

[4] *De l'Esprit du Christianisme.*

Arrêtons-nous. J'aurais encore vingt citations de ce genre, et je craindrais de me trop abandonner, après, à l'indignation qu'inspire un si incroyable mépris pour l'histoire et pour la vérité.

D'autres ont été moins hardis; le sophisme a remplacé le mensonge. Ils se sont mis à démontrer froidement comme quoi leur Eglise n'a point fait de martyrs, vu qu'elle n'en peut point faire. Qu'est-ce qu'un martyr, en effet? N'est-ce pas l'homme qui meurt pour la vérité? Mais, la vérité, c'est Rome. Donc, en dehors de Rome, point de martyrs; rien de plus clair [1].

C'est ce que vous dira très-spirituellement l'abbé Frayssinous, par exemple, dans ses *Questions sur les Martyrs;* il a soin, seulement, de n'y pas venir tout d'abord. « Mourir pour sa religion plutôt que d'y renoncer, lors même qu'on peut, en y renonçant, ne pas mourir, c'est là le vrai caractère du martyre. » Sans doute; mais il y a eu, à ce compte, parmi ceux que Rome a persécutés, d'innombrables martyrs. Non, reprend l'auteur; très-peu. « Il ne s'agit pas

[1] On regrette d'avoir à ajouter que ce dur exclusisme n'a pas été inconnu aux premiers siècles. Cyprien ne veut appeler martyrs que ceux qui ont vécu dans l'unité telle qu'il l'entend; tout autre aura eu beau mourir pour le nom de Jésus-Christ : « La mort ne sera point la couronne de sa foi, mais le châtiment de son hérésie; de tels hommes pourront bien être tués, mais ils ne sauraient être couronnés. » Voilà où on arrive avec l'idée d'unité, dès qu'il ne s'agit plus simplement de « *l'unité de l'esprit par le lien de paix,* » comme dit saint Paul.

de comparer aux martyrs d'autrefois des païens, des juifs, des musulmans, des sectaires, mourant les armes à la main ou périssant dans des massacres, ou suppliciés d'après des lois dont ils ne peuvent éviter les rigueurs. Il faudrait me citer des sectaires qui montent sur les bûchers plutôt que d'abandonner leur doctrine. » *Il faudrait me citer...* — entendez-vous? Il sait bien que vous lui en citeriez des milliers; mais n'importe: il ira son train. « Par cette seule observation, je fais disparaître, dit-il, la très-grande majorité des prétendus martyrs des autres religions. » Que ne dit-il *J'escamote?* L'expression eût été encore plus digne de clore un tel raisonnement. Il veut bien reconnaître, cependant, qu'il reste encore dans l'histoire « un petit nombre d'hommes mourant avec courage pour de fausses doctrines. » Mais, ceux-là, c'est « l'esprit de parti, l'orgueil, l'amour de la gloire, la honte d'un désaveu.... » qui leur a donné ce courage; qu'ils *disparaissent* donc aussi, et le catholicisme a définitivement l'honneur d'avoir eu seul des martyrs... —Ne riez pas. L'odieux accompagne ici le ridicule, et il faut un étrange cœur pour venir chicaner encore les gens qu'on a tués.

Resterait, en tout cas, un dernier point à examiner, un grand point.

Rome voudrait souffler sur nos martyrs; lui laisserons-nous ceux des premiers siècles? Elle s'est habituée à les considérer comme siens; elle les a conquis, semble-t-il, à force d'hommages. En sont-ils mieux siens pour cela?

Qu'on nous cite, d'abord, dans l'histoire de leurs souffrances, quelque fait qui nous les montre souffrant pour tel ou tel des dogmes que le catholicisme a enseignés. Dira-t-on que l'accusation de professer ces dogmes était comprise dans l'accusation générale de professer le christianisme, d'être chrétiens? Mais, cette dernière accusation, nous la trouvons maintes fois exposée en détail par les païens, maintes fois réfutée en détail par les chrétiens. Pourquoi ne voyons-nous ni l'attaque ni la défense mentionner ces quelques articles qui allaient occuper, plus tard, tant de place dans la foi? Pourquoi, par exemple, quand les païens tiennent tant à noircir le christianisme comme brisant l'unité de l'empire, créant un Etat dans l'Etat, pourquoi ne mentionnent-ils pas ce chef suprême que les chrétiens, nous dit-on, avaient à Rome ? Voilà qui eût paru, assurément, la meilleure preuve; voilà qui eût été surtout propre à irriter les empereurs. — Si on s'est tû sur ce fait, c'est qu'on ne le connaissait pas; et qui croira qu'on eût pu l'ignorer?

Ces articles, en second lieu, pourquoi ne leur voyons-nous exercer aucune influence sur la piété des martyrs? Ces idées et ces pratiques où Rome enseigne à chercher la consolation et le courage, pourquoi ne voyons-nous pas les martyrs en emprunter le secours dans leurs épreuves? Pourquoi, dans leurs discours, dans leurs lettres, aucune mention de ces choses qui rempliraient la bouche

et le cœur de tout catholique appelé à mourir pour sa foi ?

Je sais bien qu'on a pu, avec de l'imagination et de l'audace, interpréter catholiquement beaucoup de choses. Châteaubriand dans ses *Martyrs*, Wiseman dans sa *Fabiola*, d'autres dans des ouvrages plus sérieux en apparence, ont fini par trouver le catholicisme partout, et c'est chose reçue, dans une certaine école, que les Apôtres *disaient la Messe ;* un écrit tout récent de l'abbé Alix, à Paris, vous apprendra que « le Missel et le Bréviaire romain viennent de l'apôtre saint Pierre. » Mais il est clair que je ne fais pas appel aux histoires arrangées, commentées ; je parle des récits anciens, contemporains, et je m'adresse aux gens de bon sens et de bonne foi. Eh bien ! ces écrits-là, que me montrent-ils, chez les martyrs, qui puisse être appelé catholicisme ? Des germes, il y en avait, car le catholicisme n'est autre chose, au fond, que le cœur humain arrangeant le christianisme à sa manière, et le cœur humain, dans l'Eglise, s'est mis de bonne heure à l'œuvre. Mais, quelle place, encore une fois, ces germes occupent-ils dans la foi positive et formulée des martyrs, dans leurs déclarations publiques, dans leurs lettres, dans leurs discours entre eux ? Que disent-ils du pape ? De l'unité de l'Eglise sous un chef ? C'est pendant la guerre, ou jamais, que le soldat pense à son général, le cherche de ses yeux, le nomme, l'associe à toutes ses pensées de victoire. Pourquoi, dans

ces longues batailles, n'entendons-nous nommer que le général invisible, Jésus-Christ? Et que d'omissions non moins étranges! Que disent-ils de l'infaillibilité officielle de l'Eglise? Que disent-ils de la transsubstantiation? Du purgatoire? De la confession sacramentelle? Du culte des saints? Que disent-ils, — et ici nous pouvons nier hardiment qu'il y eût même un germe, — que disent-ils de la Vierge? Celle que l'Eglise romaine a représentée plus tard comme le canal de toutes les grâces, celle que nous voyons recommander comme la grande et divine ressource dans toutes les épreuves et dans tous les dangers, celle dont on prétend faire la suprême patrone du navigateur, du soldat, de quiconque a souvent la mort en face, — voilà des milliers de chrétiens, durant trois siècles, qui meurent sans l'invoquer, sans la nommer, sans paraître se douter qu'ils aient rien à recevoir d'elle. Jésus, toujours Jésus; Jésus seul. C'est de lui seul qu'ils se réclament; c'est pour lui seul qu'ils meurent; c'est en lui seul qu'ils cherchent la force de mourir.

A nous donc, Messieurs, à nous, dis-je, qui voulons aussi Jésus seul, à nous dont les aïeux ont aussi souffert tant de maux pour avoir voulu Jésus seul, à nous l'héritage des trois siècles, à nous les martyrs de jadis! Ils donnent la main aux nôtres; ils sont morts dans la même foi. Mais ils nous disent aussi, d'une même voix, d'être fidèles; ils nous lèguent en commun l'histoire de leurs com-

bats, et, si l'héritage est doublement glorieux, le poids en est double aussi, sachons-le ! Il faut que nous soyons dignes et des uns et des autres ; il faut que nous leur consacrions, non des autels, dont ils se détourneraient en nous disant comme saint Paul : « Que faites-vous ?... nous ne sommes que des hommes comme vous ! » — mais un pieux et filial souvenir ; il faut que nous vivions et mourions, à leur exemple, en Celui que leur vie et leur mort ont proclamé.



Cinquième Séance.



M. LE MINISTRE BUNGENER.

DEUXIÈME SIÈCLE.

ATTAQUES DES PHILOSOPHES.

Nous avons vu, Messieurs, le christianisme en lutte avec la force matérielle s'acharnant contre lui. J'ai cherché, non pas à vous émouvoir par des récits de persécutions et de supplices, mais à vous fournir quelques données sur les principales questions qui surgissent de ces faits. Sur quoi les païens fondaient-ils le droit de persécuter? Qu'était, chez eux, l'autorité en matière de foi? Qu'était la foi, chez eux, au début des persécutions? Dans quelle proportion ont-elles été mêlées d'éléments politiques? Quelle en a été la rigueur? Est-il vrai que le nombre des martyrs ait été peu considérable? En quel sens la divinité du christianisme ressort-elle de leur courage et de leur persévérance? Quel a été le christianisme des martyrs, et qui a le droit, aujourd'hui, de se réclamer d'eux? — Voilà ce que nous avons successivement examiné.

Me reprochera-t-on d'avoir mis en quelques en-

droits le catholicisme en cause? — Je faisais de l'histoire, et l'histoire vit de rapprochements. D'ailleurs, ceux que j'ai indiqués se présentaient tous d'eux-mêmes; les omettre eût été de l'affectation ou de la faiblesse.

Quand j'ai montré que la foi des persécuteurs païens était toute traditionnelle, — impossible de ne pas faire observer que toutes les persécutions, dans le catholicisme, ont roulé sur choses de tradition.

Quand j'ai montré que les persécutions païennes ont été souvent l'œuvre d'incrédules, — impossible de ne pas dire que cette triste anomalie s'est souvent présentée dans les persécutions postérieures.

Quand j'ai flétri les cruautés païennes, — impossible de ne pas entendre un païen m'objectant que l'Eglise les a reproduites, dépassées.

J'aurais pu, malheureusement, ajouter une page à cette histoire, et vous parler de persécutions protestantes. Je l'aurais fait sans aucun embarras, pourvu qu'on me permît d'ajouter deux observations.

J'aurais relevé, d'abord, l'exagération des reproches qu'une certaine école s'est mise à nous faire sur ce point. Il fallait de l'audace ; on en a eu, mais trop pour que ce pût être encore habile. Ces mêmes auteurs que j'ai montrés niant les persécutions catholiques, je vous les montrerais établissant comme quoi c'est le protestantisme qui a

toujours été persécuteur, qui l'est, qui ne peut pas ne pas l'être; j'ajouterais M. de Mérode s'écriant, après une énumération des crimes de la Réforme, que, « *pour comble d'horreur*, on vit recommencer les persécutions religieuses, bannies *depuis sept siècles* du monde civilisé. » Vous croyez rêver, n'est-ce pas? Vous le croiriez plus encore en lisant certains journaux catholiques; j'en sais un [1] qui disait dernièrement que « c'est par millions qu'on peut compter les victimes de l'intolérance protestante. » Laissons ces délirants mensonges, et, répétons-le hardiment : Devant l'ensemble des persécutions catholiques, l'ensemble des persécutions protestantes a été peu de chose. Si ce *peu de chose* est encore trop, beaucoup trop, si nous regrettons amèrement de le rencontrer dans nos annales, ce n'est pas une raison pour que nous laissions passer tout ce que certains auteurs auront intérêt à en dire. Quand on nous parlera de l'Irlande et de ses souffrances, nous répondrons que les protestants français la prenaient toujours, au contraire, pour terme de comparaison, et que, jusqu'à l'édit de 1787, une même demande résumait toutes leurs requêtes : être traités, en France, comme les catholiques en Irlande. Quand on nous parlera d'un bûcher dressé à Genève, nous répondrons par les cent mille bûchers d'Espagne, de France, d'Italie, des Pays-Bas, et nous dévoilerons cette misérable tac-

[1] L'*Écho du Mont-Blanc*.

tique de prétendre en cacher cent mille derrière les feux d'un seul.

J'aurais demandé, ensuite, où donc le protestantisme avait pris ces traditions d'intolérance. Rome avait fait, durant mille ans, l'éducation du monde; refait-on, en un jour, une éducation de mille ans? Ces traditions romaines que vous nous reprochez tant d'avoir secouées en d'autres choses, vous voilà nous blâmant pour ne les avoir pas secouées du premier coup en ceci. Notre réponse est dans le reproche même. Pourquoi nos adversaires se sentent-ils si forts quand ils peuvent nous reprocher quelque fait d'intolérance? N'est-ce pas précisément parce que l'intolérance est en contradiction avec le principe protestant? Ils reconnaissent donc, par cela même, que des persécutions peuvent bien avoir été l'œuvre de tels ou tels des nôtres, trop catholiques encore, mais que le protestantisme en est pleinement innocent.

A quoi bon discuter, d'ailleurs? Un semblable héritage ne pèse que sur qui l'accepte. Nous renions les persécutions protestantes ; nous avons le droit de les renier, puisqu'elles n'ont eu lieu qu'en violation de nos principes. Les persécutions catholiques, un catholique les reniera-t-il? Peut-être; mais de quel droit? Elles n'ont été, elles ne sont que la conséquence naturelle des principes de son Eglise; elles ont été consacrées par les organes officiels de l'infaillibilité romaine. Voulez-vous des conciles? Voici le quatrième de Latran, sous Inno-

cent III, qui vous donne un code complet sur la matière ; voici celui de Constance qui reproche à Jean Huss, comme une hérésie, d'avoir dit que l'Eglise doit se contenter de censurer. Voulez-vous des papes? Voici Léon X condamnant, parmi les propositions de Luther, celle où il était dit qu'on ne doit pas brûler les hérétiques ; voici Grégoire XVI, en 1832, appelant la liberté de conscience « une maxime absurde, un délire, » et, si ces mots veulent dire quelque chose, ils disent évidemment que Rome, partout où elle pourra persécuter, persécutera. Reniez donc vos chefs et vos principes ; reniez votre Eglise, où tout se tient, — et, alors seulement, vous pourrez renier ses cruautés.

J'avais donc le droit d'en parler. D'autres rapprochements vont s'offrir à moi aujourd'hui, et je ne les fuirai pas davantage. Je ne ferai, comme jusqu'ici, que de l'histoire ; mais j'en ferai franchement jusqu'au bout. — Commençons.

Il ne s'agit donc plus des persécutions par la force, mais des attaques par la parole et les livres. Souvent, sans doute, la force et la parole se prêtèrent mutuellement secours ; souvent les magistrats ne firent que mettre en lois les raisonnements calomnieux de la multitude ou des sophistes. Laissons cependant ce point de vue ; voyons ce qu'étaient, en soi, ces attaques dont nous n'avons pas encore parlé.

Distinguons, d'abord, deux périodes.

Dans la première, les attaques sont purement populaires. Personne qui s'inquiète de critiquer le christianisme savamment, philosophiquement; personne qui paraisse croire qu'on doive jamais avoir à l'attaquer ainsi. Les sages croiraient déroger s'ils cherchaient seulement à savoir un peu ce que c'est; comme Tacite, ils s'en tiendront à enregistrer les bruits qui courent, et, comme lui, l'invraisemblable, l'absurde même, ne les poussera pas à aller aux informations. Pline, dans cette lettre dont j'ai déjà parlé, se montre un peu mieux instruit, mais seulement sur les mœurs des chrétiens, dont il n'a pas pu ne pas avoir le spectacle sous les yeux; le christianisme, comme doctrine, lui est aussi inconnu qu'à l'empereur.

On se demande comment il était possible que des hommes éclairés, amis du vrai, s'inquiétassent si peu de savoir ce qui en était; on se demande comment il était possible que des données plus exactes ne leur arrivassent pas, n'eussent-ils rien fait pour les avoir.

Les chrétiens, a-t-on répondu, étaient trop peu nombreux et trop obscurs. Adopterons-nous cette réponse? Non. Les chrétiens n'appartenaient pas, en général, aux hautes classes; mais bien s'en faut qu'on ne comptât parmi eux que des hommes inconnus, et les Epîtres, dans le Nouveau Testament, nous fournissent déjà maintes preuves du contraire. Inconnus ou non, le langage même de leurs enne-

mis nous montrerait qu'on ne peut pas davantage arguer de leur petit nombre. Pline dit « *beaucoup de gens de tout âge, de tout rang.* » — « Cette contagion, ajoute-t-il, n'a pas seulement infecté les villes, mais encore les campagnes, tellement que les temples sont presque déserts et les solennités presque abandonnées. » Tacite, Celse, Porphyre, font le même aveu ; les édits de persécution renferment tous, dans leurs considérants, quelque phrase de ce genre. Les chrétiens, de leur côté, se vantent d'être déjà partout, nombreux partout, et nous ne voyons pas que les écrivains païens songeassent à les contredire sur ce point. « Nous ne sommes que d'hier, disait Tertullien, et nous remplissons vos villes, vos îles, vos bourgs, vos camps, le palais, le sénat, le forum. » Saint Paul ne mentionne-t-il pas déjà [1] des chrétiens « *de la maison de l'empereur?* »

Ne parlez donc ni d'obscurité ni de petit nombre ; la vraie raison de l'ignorance où l'on restait sur leur compte, c'est l'éternelle paresse du cœur humain à sonder ce dont il ne se promet aucune satisfaction pour ses penchants. Jésus, devant Pilate, déclare être venu pour prêcher la vérité. « Qu'est-ce que la vérité? » répond Pilate, sans doute en levant les épaules ; et il s'en va. Quand apparaît une doctrine quelconque, surtout une doctrine que le monde sent être sérieuse, il est rare qu'on ne voie pas se

[1] *Philippiens*, IV, 22.

former une classe de gens qui refuseront d'examiner, refuseront même de voir, répétant indéfiniment ce qu'on leur aura dit au hasard, ce qu'ils se seront dit au hasard. Cette classe ne se composera-t-elle que d'ignorants? Point du tout : vous y verrez des hommes instruits, haut placés, et peut-être seront-ils plus opiniâtres que la foule à ne pas vouloir approfondir, car il leur en coûterait plus d'avouer qu'ils se sont trompés. Vous êtes surpris que tant de gens aient pu ignorer si longtemps ce qu'était le christianisme? Eh bien! voyez un peu ce qu'on sait du protestantisme, je ne dis pas dans les pays tout catholiques, où on ne l'a pas sous les yeux, mais dans ceux mêmes où il a des représentants nombreux, des assemblées publiques, des organes de toute espèce; voyez, par exemple, en France. Je sais bien que les principales erreurs qu'on y professe sur son compte ne viennent pas de gens qui ne le connaissent pas; mais ils ne font, ces hommes, dans leur calomnieuse guerre, que profiter de l'universelle ignorance, et on croit rêver quand on voit jusqu'où cette ignorance peut aller. Vous étonnerez, en France, des millions de gens, en leur disant que nous sommes chrétiens. Vous en étonnerez même bon nombre en leur montrant que nous croyons en Dieu, car la foule ignorante est toujours portée à se figurer qu'il n'y a qu'une religion possible, et que celui qui ne l'a pas n'en a point; les chrétiens de jadis eurent aussi à répondre souvent au reproche d'athéisme, la négation

des Dieux entraînant, s'imaginait-on, la négation de la divinité. Parmi les catholiques qui n'en sont pas là à notre égard, que d'ignorance encore sur nos idées, sur nos tendances, sur notre christianisme, sur notre histoire ! C'est ce qu'avouait publiquement, il n'y a pas trois mois, un professeur au collége de France. « Nous sommes entourés de sociétés protestantes, disait-il ; nous vivons à côté de protestants. Et cependant, lorsque nous sommes appelés à écrire, à nous prononcer nettement au sujet du protestantisme, nous nous trouvons dans un demi-jour, dans une sorte de pénombre ; nous voyons alors qu'il faut recourir aux sources, aux controverses originales, et nous arrivons bientôt à nous convaincre de notre profonde ignorance. » Voilà ce qu'auraient avoué Tacite et Pline, s'ils avaient eu la même bonne foi ; mais comme beaucoup de gens, aujourd'hui même, semblent se plaire dans cette ignorance profonde d'une religion dont les grands dogmes existent pourtant dans la leur, ne nous étonnons pas qu'il en fût de même d'une religion toute nouvelle, à une époque, surtout, où les moyens de publicité étaient si loin d'être ce qu'ils sont.

Les chrétiens, il faut bien le dire, ne facilitèrent pas toujours les recherches qu'on aurait pu vouloir faire sur leur doctrine et sur eux ; ils fournirent plus d'un prétexte aux bruits calomnieux qui prenaient cours, et qui allaient leur être si funestes. Cette doctrine qui n'avait rien à cacher, cette reli-

gion toute au soleil, si je puis ainsi dire, telle que nous la voyons encore dans les dernières épîtres des Apôtres, on avait tendu, peu après, à l'envelopper d'un certain mystère. Les premières persécutions, en forçant les chrétiens à se cacher pour célébrer leur culte, vinrent favoriser cette tendance; les catacombes donnèrent au christianisme une allure qu'il n'eût pas dû garder quand venaient des temps plus calmes, mais qu'il garda, et toujours plus. L'Eglise, même en paix, même libre, pour le moment, de se montrer au grand jour, tenait à rester une sorte de société secrète; elle appelait du nom de *mystères* presque tous ses enseignements, presque tous les actes de son culte, et les païens, sans trop de mauvaise foi, pouvaient ne pas croire qu'on s'assemblât si mystérieusement pour ne rien faire qui n'eût pu se faire en public. Ils savaient, d'ailleurs, ce que cachaient les cérémonies païennes quand elles s'enveloppaient d'obscurité. On pourra donc bien s'étonner qu'ils fissent un crime aux chrétiens de renouveler dans l'ombre quelques-unes des impuretés du paganisme, mais on ne saurait trouver étrange qu'ils les en soupçonnassent. Seulement, pour pouvoir s'indigner avec une certaine apparence de justice, il fallait attribuer aux chrétiens des mystères pires encore qu'aucun de ceux du paganisme, et c'est ce dont on ne se fit pas faute.

L'invention principale, celle que nous voyons, dans cette première période, servir de base à toutes

les autres, c'est cette fameuse histoire d'un enfant tué et mangé dans chaque assemblée de chrétiens. Il est clair que vous avez là l'Eucharistie, ridiculement défigurée ; mais l'Eucharistie était malheureusement une des choses dont on se croyait le plus tenu de ne pas parler aux profanes, et, faute d'explications nettes, les absurdités purent aller grossissant. Il n'était d'ailleurs pas facile d'expliquer l'Eucharistie aux païens. Cette manducation spirituelle du Christ ne peut guère être comprise de qui n'est pas initié déjà au spiritualisme évangélique, aux notions de la vie en Christ et par Christ ; le besoin de la rendre intelligible contribua plus tard, sans aucun doute, à préparer le matérialisme de la transsubstantiation. N'a-t-on pas prétendu retrouver ce dernier dogme jusque dans Justin-Martyr, écrivant au milieu du second siècle? Justin, dans cette page tant de fois reproduite, ne fait qu'expliquer aux païens ce qui a pu donner lieu à leur erreur, et comme quoi le pain et le vin de la Cène représentent, pour les chrétiens, le corps et le sang de Jésus-Christ ; il ne peut pas avoir dit plus que les Pères du troisième et du quatrième siècle, si éloignés encore d'enseigner, sur ce point, ce que le catholicisme a décrété plus tard.

Mais on ne s'en tenait pas au fait de l'enfant dévoré ; ce n'était que le centre de tout un monstrueux roman, devenu presque vraisemblable par l'assurance avec laquelle on en publiait les détails. C'était de nuit, disait-on, toujours de nuit, que les

chrétiens s'assemblaient. Aux flambeaux étaient attachés des chiens; ces chiens, à un certain moment, on leur jetait quelques morceaux de l'enfant égorgé. En s'élançant, ils renversaient les flambeaux, et alors avait lieu, dans les ténèbres, la plus effroyable orgie. Tout cela, c'était pour gagner le ciel, et le chrétien le plus sûr d'y arriver était celui qui aurait marqué le plus dans ces abominables scènes.

Voilà ce que la haine et l'ignorance avaient fait du christianisme. Se tromper sur ses dogmes, passe encore; mais attribuer sérieusement de semblables turpitudes à une religion dont on ne voyait rien que de pur, à des gens qui donnaient d'ailleurs l'exemple de toutes les vertus, c'était un vrai tour de force en mensonge, et nous comprenons que les Pères, dans leur indignation, y aient vu l'œuvre personnelle de Satan. Ces odieuses fables les indignaient et les irritaient d'autant plus qu'elles n'étaient pas, au fond, faciles à réfuter. Que répondre? On ne pouvait que nier, nier encore; mais quand des gens ont été assez aveuglés par la haine ou par la sottise pour accepter des énormités pareilles, ce n'est pas une simple négation qui les fera changer d'avis. Les Pères s'efforcent donc d'entourer cette négation de tout ce qui pourra la renforcer. Ils montrent à quel point tout cela est improbable, impossible; ils défient qu'on en apporte jamais la moindre preuve, le moindre indice, et nous ne voyons pas qu'ils aient eu à réfuter aucun fait avancé comme positif, aucun

témoignage ayant l'apparence d'une preuve ; — circonstance à noter, assurément, et vraiment providentielle, car il aurait bien pu se faire ou que des païens s'amusassent à réaliser ces infamies et à en charger les chrétiens, ou qu'il se trouvât des chrétiens indignes, réellement coupables de tout ce qu'on supposait.

Mais en quoi les Pères ont beau jeu, c'est quand ils prennent l'offensive, quand ils se mettent à montrer ce qu'est lui-même et ce qu'a pu enseigner, en immoralités de toute espèce, ce paganisme qui ose accuser les chrétiens. Rien que dans l'histoire de ses Dieux, que de turpitudes ! Que de crimes ! Quels exemples donnés ! Un pays où serait permis tout ce que se sont permis les Dieux, qui oserait seulement le traverser ? Mais les Pères ne s'en tiennent pas à ces fables ; ils recueillent des faits, soit anciens, soit contemporains, et, tout ce que les païens ont reproché, sans nulle preuve, aux chrétiens, ils prouvent que les païens l'ont fait ou le font encore. Les chrétiens n'immolent point des enfants, mais les païens en ont longtemps immolé ; s'il n'y a plus, chez eux, de sacrifices humains proprement dits, c'est pourtant encore en l'honneur des Dieux, dans les fêtes solennelles, que tant d'hommes périssent dans le cirque. Les chrétiens ne se servent point de sang humain dans leurs mystères, et les païens s'en sont longtemps servis, et les prêtres de Bellone, dans certaines cérémonies, s'en servent encore. Les chrétiens, pas plus

en particulier qu'en public, pas plus de nuit que de jour, ne se livrent aux impuretés qu'on raconte, et les païens..... Mais je ne pourrais suivre les Pères, même de loin, dans ce qu'ils ont à dire des immoralités païennes, et ils ne disent rien dont nous n'ayons la confirmation surabondante dans les écrivains païens, moralistes, historiens, satiriques. Les païens étaient-ils bien sensibles à ces reproches? Arrivaient-ils à comprendre que, les chrétiens fussent-ils coupables de ce dont on les accusait, le paganisme n'avait guère le droit d'y voir des crimes? La longue persistance des accusations les plus bizarres semblerait montrer que les esprits s'ouvraient peu aux réfutations, de quelque nature qu'elles fussent. Les exemples modernes, encore ici, nous manqueraient-ils? Cent et cent fois, pour ne citer qu'un exemple, nous avons réfuté les absurdes calomnies répandues, depuis Bolsec, sur les mœurs de Calvin. A-t-on renoncé à les répandre? Ne reparaissent-elles pas, chaque année, chaque mois, dans quelque nouveau livre catholique, et ne font-elles pas, chaque jour, le texte de maint sermon sur les Réformateurs et la Réforme? N'est-ce pas, en somme, tout ce que beaucoup de gens, gens instruits, d'ailleurs, savent dire encore sur notre histoire, sur notre foi et sur nous?

Accusés d'athéisme, les chrétiens l'étaient aussi quelquefois d'une idolâtrie grossière, assez grossière pour que les païens mêmes crussent pouvoir

s'en moquer. Leur idole, disait-on, était une tête d'âne. Où avait-on pris cette idée ? Selon Tertullien, dans un récit de Tacite ; plus probablement, dans quelque mauvaise plaisanterie, peu à peu répétée au sérieux. L'idée s'était si bien enracinée, qu'il fallut longtemps la réfuter ; belle occasion de dire, par représailles, ce que les païens adoraient ou avaient adoré. Les chrétiens n'avaient, sur ce terrain, que l'embarras du choix. Vous dites que nous adorons un âne ; que n'avez-vous pas adoré ? Quel animal a été assez stupide, assez immonde, pour n'avoir pas des autels quelque part ? Vos Dieux mêmes, on les adore, en certaines provinces, ou sous la figure d'animaux, ou avec des têtes d'animaux. Où ne pourrions-nous pas arriver, dans cette carrière de folies, avant que vous ayez quelque droit à nous railler ? — Cette partie de la polémique des Pères nous a conservé une foule de détails curieux sur les absurdités du paganisme.

La célébration du dimanche, vulgairement appelé jour du soleil, avait aussi fait croire que les chrétiens rendaient un culte à cet astre. Cette supposition, plus raisonnable, fut naturellement moins en faveur, et on eut moins souvent à y répondre.

A cette première période, où la lutte contre les idées chrétiennes est en quelque sorte abandonnée aux rêves de la populace, une autre succède où les attaques deviennent plus raisonnées, où les penseurs, sans renoncer à exploiter ces rêves, commencent cependant à se prendre corps à corps avec le christianisme.

Ici, autre sujet d'étonnement. L'école philosophique qui va apporter, jusqu'au bout, le plus de chaleur dans cette lutte, c'est l'école d'Alexandrie, l'héritière de Platon, celle que les tendances de Platon et les siennes propres sembleraient avoir prédestinée à s'asseoir la première aux pieds du Christ. C'est ce que feront, il est vrai, quelques-uns de ses élèves, heureux de trouver dans l'Evangile ce que Platon leur avait appris à désirer ; l'Eglise devra au platonisme plusieurs de ses martyrs et de ses meilleurs écrivains, un Justin, un Clément, quinze ou vingt autres. Mais, en même temps, tous ceux qui ne seront pas devenus chrétiens, nous les verrons devenir d'ardents ennemis du christianisme, et consacrer à le combattre une masse énorme de talent, d'érudition, d'éloquence. Encore une fois, pourquoi cela ?

Une doctrine en attaque souvent une autre avec d'autant plus d'ardeur qu'elle en est plus voisine, qu'elle se sent plus faible ou dans une moins bonne position, qu'elle se voit en danger d'être, non-seulement vaincue, mais, vu cette proximité, absorbée, annihilée. Pourquoi les jansénistes ont-ils tant haï les protestants? Parce qu'ils étaient à deux doigts de l'être, ou, plutôt, parce qu'ils l'étaient, mais dans une position fausse, sophistique, intenable. Les platoniciens n'étaient pas chrétiens, sans doute; mais ils sentaient, au fond, qu'ils auraient dû l'être les premiers, — et c'est pour cela qu'ils ne l'étaient pas.

Ils le seraient plus facilement devenus si le christianisme n'eût ouvert qu'une école comme une autre, si le Christ n'eût été, comme Platon, qu'un philosophe; ils auraient pu ne considérer la nouvelle doctrine que comme un progrès de l'ancienne, et leur amour-propre, loin d'en souffrir, en eût été flatté. N'avaient-ils pas déjà changé leur nom de platoniciens en celui de néo-platoniciens? Volontiers donc auraient-ils inventé un nouveau mot qui reliât le présent au passé, Christ à Platon, la gloire nouvelle à l'ancienne. Mais le christianisme se refuse à ce compromis. Les platoniciens n'en seraient pas quittes pour le saluer comme un progrès; le Christ entend ne relever de persónne et ne rien devoir à personne sauf à Dieu : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de Dieu qui m'a envoyé. » Il est la lumière; il est la vie. Platon avait dit sur Dieu de belles choses; le Christ n'en a pas seulement dit de plus belles encore, mais il a dit : « Le Père et moi sommes un. » Il a parlé, non de vérité seulement, mais de salut, et de salut par lui seul; il appelle les sages à se reconnaître, devant lui, non pas ignorants seulement, mais pécheurs, mais perdus. « Si vous ne me reconnaissez pas pour ce que je suis, vous mourrez dans vos péchés. » Voilà pourquoi l'orgueil humain se révolte; voilà pourquoi le christianisme n'aura pas de plus ardents ennemis que ces sages qui semblaient si bien préparés à le recevoir. Platon, avec ses leçons sublimes, n'aura fait que leur donner plus d'orgueil, et,

partant, que les préparer à fermer les yeux à la lumière.

Celse, entre tous, se distingua par sa verve érudite, emportée, méprisante. Son *Discours Véritable*, qui parut à peu près au milieu du second siècle, résume habilement les antipathies de la foule et les objections des philosophes. Dans une première partie, il se fait juif pour attaquer le christianisme dans sa source, montrant que le christianisme n'est, en somme, rien de nouveau, et que les chrétiens sont tout au plus des échappés de la synagogue ; dans une seconde partie, levant le masque, il attaque à la fois christianisme et mosaïsme dans leurs origines, dans leurs livres, tantôt comme n'enseignant rien qui vaille, tantôt comme n'ayant fait que piller maladroitement l'Orient. Hardi sophiste, il aime à jouer avec les idées ; objections fortes, objections faibles, bonnes et mauvaises raisons, il mêle tout, brouille tout, et souvent on dirait qu'il ne sait plus lui-même distinguer entre un sophisme et un argument solide. De ce que l'Evangile, par exemple, s'adresse toujours aux pécheurs, il conclut que la religion chrétienne est pour ceux qu'il appelle, lui, des pécheurs, c'est-à-dire pour les scélérats, et il demande ce qu'on peut penser d'une doctrine qui offre le ciel aux scélérats ; de ce que saint Paul a dit : « Il n'y a pas parmi vous beaucoup de *sages*, » de sages selon le monde, Celse conclut que le christianisme est donc, de l'aveu de saint Paul, pour les ignorants et

les sots. Puis, tout ce qu'il a cru gagner en travestissant mots et choses, il va le perdre à affronter l'œuvre impossible de la réhabilitation du paganisme. En vain, par l'interprétation allégorique, il adoucira de son mieux ce que les chrétiens relevaient comme odieux, comme absurde; il ne réussit qu'à montrer qu'il ne croit point lui-même à cette religion dont il se dit l'admirateur, et tout le plaidoyer en prend une teinte profonde de passion, de mauvaise foi.

Ce fut là, du commencement du second siècle au milieu du quatrième, de Celse à Julien, le grand écueil et le grand châtiment de tous ces hommes. Acculés à ce paganisme vermoulu, ils étaient forcés de le défendre. Impossible, pourtant, de le défendre tel quel, et, de là, mille sophismes, mille arrangements, mille mensonges. Les Dieux n'étaient que la personnification des attributs divers d'un Dieu unique; les aventures des Dieux, même les plus scandaleuses, cachaient un sens profondément moral; les cérémonies les plus bizarres, les pratiques les plus grossières, tout avait un fond spirituel; tout était grand, pur et beau. Où donc est-il, demandaient les chrétiens, ce paganisme spirituel et pur que vous supposez pour nous battre? Quand a-t-il existé? Quelle sanction a-t-il jamais reçue des représentants officiels de la religion parmi vous? Etes-vous, pouvez-vous être de bonne foi quand vous nous le donnez pour le paganisme véritable? — Et l'embarras des sophistes

était un perpétuel triomphe pour cette autre religion qui n'avait rien à dissimuler, qui ne demandait qu'à être vue dans sa pureté divine et dans sa beauté sans tache.

Le temps a fait justice de ces philosophes sans pudeur, redevenus païens tout en méprisant le paganisme, affirmant ce qu'ils savaient ne pas être, affichant, en haine de la foi nouvelle, une foi qu'on pouvait voir clairement qu'ils n'avaient point. Mais ce qui est surtout triste, c'est que ces hommes aient eu des amis parmi les modernes, et que la haine du même christianisme ait pu faire approuver, après tant de siècles, ce qu'elle leur avait fait faire. Celui des païens qu'elle poussa le plus loin dans cette voie, l'empereur Julien, on l'a vu être, au dix-huitième siècle, le favori, le héros de toute l'école incrédule. Les écrivains chrétiens l'avaient trop maltraité peut-être, car on ne peut nier qu'il n'ait eu certaines qualités ; mais Voltaire en fera le plus sage, le plus grand, le plus juste, le plus vaillant, le plus étonnant des monarques. Il croira avoir tout dit sur un prince quand il l'aura appelé un Julien, et c'est le premier des titres qu'il donnera à son autre héros, le roi de Prusse. Dans ses ouvrages sérieux comme dans ses plus petits pamphlets, Julien, toujours Julien. Il s'indigne au moindre doute exprimé sur les vertus de l'incomparable empereur ; l'apothéose de Julien est devenue un des grands buts de sa vie, et, moins de deux mois avant sa mort, pour marquer au roi de

Prusse à quel point il se sent le maître de la France : « Je ne désespérerais pas, lui écrit-il, de faire prononcer publiquement, dans peu, le panégyrique de Julien. »

Il savait pourtant, comme nous, ce qu'avait été en religion ce grand ennemi des chrétiens ; il savait que le paganisme et ses folies n'avaient pas eu de plus chaud défenseur. Quand nous ne le saurions pas, nous l'apprendrions de Voltaire lui-même. « Julien, nous dira-t-il [1], était livré à tout le fanatisme de la philosophie éclectique. Il donna dans tous les excès de la superstition. S'il fût revenu vainqueur de son expédition contre les Parthes, les victimes, disait-on, lui auraient manqué, tant il en avait égorgé, soit pour lire dans leurs entrailles, soit pour se rendre les dieux propices. Comme Porphyre et Jamblique, il se vantait d'avoir un commerce immédiat avec les natures célestes. » Ainsi, de l'aveu de Voltaire, Julien reste ou le plus bigot ou le plus hypocrite des païens. Mais il a haï le christianisme ; cela suffit. Hypocrite ou bigot, persécuteur, en tout cas, car on sait avec quelle ardeur il mit la puissance impériale au service de ses rêves de régénération païenne, il n'en continuera pas moins à être le plus grand des princes et le modèle de toutes les vertus. « Il n'y a point eu, après lui, de prince plus digne de gouverner les hommes, » avait dit aussi Mon-

[1] *Correspondance*. Mai 1764.

tesquieu ; tant l'esprit de parti sait être aveugle, même avec les yeux du génie !

Julien peut avoir eu cette sincérité bouillante que donne l'esprit d'opposition ; il peut avoir cru de bonne foi à la possibilité de régénérer le monde par le paganisme épuré. Mais, le paganisme épuré, ce n'était plus qu'une religion toute neuve, sans racines dans le passé, car, en fait, on les coupait toutes, sans autorité religieuse, car c'était la philosophie qui venait de la créer. L'impuissance en fut d'autant plus visible qu'un empereur s'en était fait inutilement l'apôtre, et le règne de Julien marqua le succès définitif de la religion rivale.

Celse, Porphyre, Jamblique, Fronton, Hiéroclès et Julien, avaient été les principaux représentants sérieux du paganisme ; la lutte légère et sarcastique s'était personnifiée en Lucien.

Lucien, contemporain de Celse, avait eu au moins le mérite d'une position franche ; s'il riait du christianisme, ce n'était pas en se donnant l'air de prendre le paganisme au sérieux, car il s'en raillait plus encore. On dit qu'il avait d'abord été chrétien ; ce qui est sûr, c'est qu'il connaissait le christianisme, dogmes, morale, histoire, beaucoup mieux que le vulgaire des écrivains païens. Mais cette connaissance lui est quelquefois un embarras, car il y a telle circonstance où son métier de railleur en devient assez difficile ; on se demande presque, dans ces cas, s'il rit véritablement, s'il n'a pas plutôt l'intention de railler ceux qui railleraient. Voyez,

par exemple, comme il peint l'empressement des chrétiens auprès de leurs frères prisonniers, ces chants, ces repas fraternels, ces conversations pieuses qui adoucissaient et sanctifiaient l'attente du martyre. Il est vrai que Lucien met cela dans l'histoire d'un charlatan, que les chrétiens entourent comme un saint, et qui les dupe; mais le tableau n'en est pas moins, au fond, celui que traçerait un historien chrétien. Voyez, ailleurs, ce qu'il dit de leurs mœurs et de leurs idées religieuses. « Ces malheureux sont persuadés qu'ils entreront un jour en possession d'une vie immortelle, et c'est pour cela qu'ils vont d'eux-mêmes s'exposer à la mort et aux supplices. Leur premier législateur leur a mis en tête qu'ils sont tous frères. Ils n'adorent que ce sophiste, jadis crucifié; c'est sur ses lois qu'ils règlent leurs mœurs et leur conduite, méprisant les biens de ce monde et mettant en commun ce qu'ils possèdent. » Voilà ce que l'épicurien trouve plaisant; mais il ne réussit pas même, avec tout son esprit, à le dire plaisamment. Après s'être moqué des chrétiens courant au martyre, le voici s'égayant jusque sur le martyre même. « Ne faites pas tant de bruit, pauvres sots; vous allez irriter les lions qui vous attendent. » Tout cela montre infiniment peu de cœur, et, au fond, peu d'esprit aussi, car l'homme d'esprit ne plaisante que de ce qui est plaisant tout de bon, et ne va pas s'imaginer que ce qui est beau sera risible parce qu'il en aura plus ou moins ri. Lucien a été le maître de Vol-

taire ; Voltaire, comme Lucien, a aujourd'hui peu de disciples dans ce détestable genre. On ne se croirait pas spirituel pour avoir ri du Christ ou parodié la Bible, et, comme je l'ai dit en parlant de l'accueil fait aux récits de persécutions, l'incrédulité sait au moins ne plus être sans cœur.

A ce vaste ensemble d'attaques, populaires, philosophiques, sérieuses, railleuses, — qu'opposaient les chrétiens?

Avant tout, leur conduite, leur vie entière. Ces dénégations énergiques que nous leur avons vu opposer à des imputations absurdes, ils les appuyaient par l'ensemble de leurs actions, de leurs mœurs, et ce spectacle était aussi, pensaient-ils, la meilleure apologie à offrir du christianisme lui-même. Beaucoup, anciens païens, demandaient qu'on voulût bien comparer ce qu'ils étaient et ce qu'ils avaient été. Plus de vices honteux, plus de débauches; les plaisirs mêmes que jamais moraliste païen n'avait blâmés, ils s'en abstenaient comme du reste. Quand les prisons regorgeront de chrétiens, qu'on en trouve un qui y ait été mis pour autre chose que pour le fait même de sa foi. Il est facile de les accuser, en gros, d'être de mauvais citoyens ; il ne l'est pas de les trouver en défaut sur quelque détail que ce soit, ordre public, impôts, etc. Frères entre eux, ils savent aussi voir des frères dans tous les hommes. Qui se plaindra qu'aucun d'eux lui ait fait un tort quelconque? Quelle souffrance les a implorés en vain? A qui,

parmi tant de haines, ont-ils rendu le mal pour le mal? Voilà les fruits de la religion qu'on veut proscrire. Ainsi parlaient les chrétiens, et, forcés de ne pas être au-dessous de cet idéal, ils le poursuivaient de mieux en mieux; un chrétien vicieux se serait trouvé un traître, car il aurait compromis l'apologie de tous. Peut-être s'abusaient-ils sur l'effet de leur argumentation; peut-être la haine païenne était-elle plutôt surexcitée par le dépit de ne rien avoir à répondre. N'importe! Il était beau de pouvoir défier le paganisme par le tableau de ces fruits qu'il ne produirait jamais, qu'il se sentait hors d'état de produire. L'orgueil se mit-il quelquefois de la partie? C'est possible, car les chrétiens, après tout, étaient des hommes; mais, comme toujours, les plus vertueux furent les plus humbles, et jamais l'Eglise, en ces temps, n'oublia que Dieu est la source unique « *de toute grâce et de tout don.* » Une accusation spéciale obligeait encore les chrétiens de parler des fruits du christianisme. On s'était mis à voir en eux la cause de tous les malheurs publics; pas une épidémie, pas une inondation qui ne fût l'effet de leur présence et du courroux des Dieux. Etranges Dieux, répondaient les chrétiens, que ceux qui en veulent à la terre parce que la vertu y a des amis nouveaux!

Mais le christianisme, attaqué sous toutes ses faces, ne pouvait s'en tenir à se couvrir des vertus de ses enfants. Il fallut opposer livres à livres. De là toute une littérature, l'apologétique chrétienne.

Cette littérature, à la rigueur, comprendrait tous les Pères, car tous ont eu, plus ou moins, à écrire sur ces matières. Quelques-uns, cependant, eurent à s'y consacrer davantage, et le nom de *Pères apologistes* ou de *Pères apologètes* leur a été spécialement donné.

Quelques-uns ne nous sont connus que par des fragments de leurs ouvrages ; quelques autres, par des ouvrages qui nous sont arrivés entiers, mais dont l'intérêt avait pâli devant celui de travaux plus complets. — Je m'en tiens donc à ces derniers travaux.

Justin en a laissé cinq : son *Exhortation aux Gentils*, son *Dialogue avec Tryphon*, sa *Lettre à Diognète*, ses deux *Apologies*, l'une adressée à Antonin et l'autre à Marc-Aurèle. Devenu chrétien, comme je l'ai dit, en passant par le platonisme, Justin aime à rappeler sa conversion ; c'est sa gloire et sa force. « O doctrine toute divine, dit-il, qui ne tend pas à former des poètes, des orateurs, des philosophes, mais qui de mortels nous fait devenir immortels, qui nous associe à la nature de Dieu même, qui nous élève de la terre au ciel ! Voilà celle dont le charme m'a conduit à la doctrine nouvelle que je professe. Venez à moi, apprenez ce que j'ai appris, et, puisque j'ai été ce que vous êtes, ne désespérez pas d'être un jour ce que je suis. » Armé de sa propre histoire, pas une objection qu'il n'aborde, pas un sophisme dont il ne fasse justice, et, cela, avec un calme, une dignité, une noblesse

qu'on ne saurait trop admirer. Ajoutons qu'il scella ses ouvrages de son sang. L'usage s'est même établi de ne l'appeler que *Justin-Martyr*, soit qu'on ait primitivement voulu le distinguer de quelque autre Justin, soit qu'on ait voulu rappeler que celui qui avait si bien écrit sut également bien mourir.

Tertullien est plus vif, plus nerveux. Concise, rapide, énergique, sa fameuse *Apologétique* a tous les défauts de ces qualités ; la concision en est souvent obscure, la rapidité prétentieuse, l'énergie outrée. Mais sous cette surface où s'empreint un siècle en décadence, vous n'en sentez pas moins circuler la sève et la vie d'un monde nouveau qui grandit. Les défauts littéraires s'effacent devant le mérite des idées ; les formes de la fausse éloquence n'empêchent pas la vraie de percer, et Tertullien reste, en somme, un des plus éloquents écrivains de l'antiquité. Tacite n'a pas mieux peint les infamies de Tibère que Tertullien celles des Dieux.

Minucius Felix a voulu donner, ce semble, une forme plus classique aux pages de Tertullien, et, par là, préparer un meilleur accueil à ses idées dans le monde lettré de Rome et de l'Italie. Son *Octavius* est un dialogue à la manière de Cicéron. Deux amis, l'un païen, l'autre chrétien, se demandent mutuellement raison de leurs croyances. L'auteur a su les faire également modérés, également de bonne foi. Il évite de faire dire au païen quoi que ce soit qui ait l'air arrangé pour amener la victoire du chrétien, et cette victoire n'en est, à la fin, que plus frappante.

Origène s'attaque spécialement à Celse. Son grand ouvrage, en huit livres, est consacré à suivre pas à pas, ligne par ligne, celui du rhéteur païen; ce n'est même que par lui que nous connaissons l'écrit de Celse, conservé textuellement dans le sien. Il démolit d'une main, bâtit de l'autre; sur chaque argument renversé s'élève une preuve nouvelle de la divinité du christianisme. Il la démontre à la fois par le raisonnement, par les faits, par les prophéties, par les miracles, par la vanité même des attaques dirigées contre elle, et ce vaste cercle est parcouru avec une inébranlable fermeté.

Nommons encore Clément d'Alexandrie. Ses *Stromates* sont moins un livre qu'un vaste arsenal de documents, d'arguments; tous les siècles chrétiens y ont puisé. Son *Exhortation aux Gentils* est d'un homme qui connaît admirablement le paganisme. Il le fouille en tout sens; il demande à tout païen sérieux, à tout ami du vrai, si c'est là ce qu'on veut donner à tout jamais pour pâture aux intelligences et aux cœurs. « Il faut mourir dans la religion de ses pères, » répétaient les païens, comme l'ont tant répété, comme le répètent encore certains chrétiens. Clément s'attachera donc à montrer ce qui est caché là, presque toujours, sous un sentiment respectable. C'est l'indifférence, la paresse, l'incrédulité surtout. Un homme réellement convaincu que la religion de ses pères est la bonne, la vraie, ne croira pas l'honorer en se renfermant, pour la défendre, dans un argument qui n'en est

pas un. Clément ne voit donc là, avec raison, qu'une preuve de plus du peu de foi que les païens avaient au paganisme.

Nommons, enfin, Tatien, Hermias, Théophile d'Antioche, Cyprien (*De la vanité des idoles*), Eusèbe (*Préparation* et *Démonstration Evangélique*), Arnobe (*Contre les Païens*), Lactance (*Institutions Divines*), et nous aurons la liste des principaux apologètes.

Ce n'est pas sans regret que je renonce à reproduire au moins une ou deux pages de chacun. Cette sève et cette vie qu'on sent circuler, ai-je dit, jusque dans les moins bons endroits de Tertullien, nous la retrouverions presque constamment chez tous les autres. Différents de pays, de langue, de caractère, ils sont un en leur divin Maître, car ils ont tous été marqués, non dans leurs cœurs seulement, mais dans leurs intelligences, de son sceau régénérateur. Il y a là plus qu'une nouvelle foi; un monde nouveau vient de s'ouvrir, et nous y vivons avec eux.

Je voudrais compléter au moins l'indication des principaux points de la lutte, et il m'a été impossible, en les notant, de ne pas faire une singulière remarque. La dirai-je? — Quand je ne la dirais pas, on la ferait assez sans moi.

Je n'ai donc pas pu ne pas remarquer une curieuse analogie entre plusieurs des objections païennes contre le christianisme, et plusieurs des objections catholiques contre le protestantisme. J'ai déjà si-

gnalé des analogies de tactique; je ne parle donc plus que de la conformité des objections elles-mêmes.

On nous dit : « Où était votre religion avant Luther? » On disait aux chrétiens : « Où était votre religion avant Jésus? »

Nous répondons que notre religion, avant Luther, était où elle est encore, dans la Bible ; et quand nous acceptons l'idée de nouveauté, vraie en un sens, c'est pour répondre que la nouveauté, en soi, n'est pas plus preuve d'erreur que l'ancienneté n'est preuve de vérité.

Dans les deux cas, nous ne faisons que reprendre l'argumentation des Pères.

Quand ils abordent le sujet de la nouveauté du christianisme, ils commencent toujours par la nier. Ils montrent le christianisme remontant par les prophètes, par Moïse, bien au-delà des traditions païennes, et, cela, non par des traditions vagues du genre de ces dernières, mais par un livre de la plus irrécusable antiquité.

Acceptent-ils l'idée de nouveauté, également vraie en un sens, — alors c'est pour demander, au nom de la logique, ce que prouve l'ancienneté. Il n'y a pas d'erreur, disent-ils, pas de folie qui ne date de loin et ne pût s'en faire un titre. « C'est une coutume diabolique, s'écriera Augustin, de faire de l'antiquité un argument en faveur du mensonge; les voleurs et les adultères pourraient aussi se targuer de leur antiquité ! [1] » Les Pères insistent encore dans

[1] *Questions sur l'Anc. et le Nouv. Testament.*

un autre point de vue. « Cet argument, disent-ils, n'est qu'un oreiller de paresse, une ruse pour n'avoir pas à donner d'autres preuves et pour s'en passer soi-même, un moyen de croire sans croire; c'est la mort de l'intelligence religieuse. Ce que vous ne feriez ni en morale, ni en philosophie, ni dans les sciences, ni en rien, vous voulez qu'on le fasse en religion; vous abdiquez aux mains de la multitude. » Ce dernier trait, aux yeux des Pères, est le plus concluant; tout est dit, leur semble-t-il, contre le système païen, quand on l'a montré remplaçant la foi individuelle par la foi générale, déchargeant l'homme de la responsabilité de ses croyances, et lui offrant, au lieu d'une religion à adopter et à s'approprier, un torrent à suivre en aveugle. Aussi sont-ils naturellement conduits à tracer du christianisme un portrait tout contraire, et, quand on songe à ce qu'il allait devenir entre les mains de l'Eglise romaine, rien de plus curieux que de voir à quel point les Pères en font une religion d'examen, de foi individuelle et raisonnée.

Leur opposait-on, sur ce dernier point, les diversités que l'examen avait déjà produites dans l'Eglise, — rien de plus curieux encore que les réponses qu'ils fournissent, sur ce même sujet, aux protestants.

Voyez comme ils se moquent de l'unité païenne, unité de sommeil, disent-ils, unité tantôt d'incrédulité, tantôt de foi aveugle, unité qui n'est qu'un voile étendu sur cent opinions diverses, unité d'une

tolérance sans bornes pour qui ne s'y soustrait pas ouvertement, et d'une sanguinaire intolérance pour ces chrétiens qui osent la renier en face. Fût-elle réelle, que prouverait-elle encore? On peut être uni dans l'erreur comme dans la vérité, et les divisions des chrétiens n'ajoutent pas un atome à la valeur réelle des enseignements opposés. Quant à ces divisions en elles-mêmes, les Pères les envisagent comme la conséquence naturelle, inévitable, de ce droit et de ce devoir d'examen qu'ils opposent à l'immobilité païenne. « Celse, dit Origène, nous reproche nos diversités d'opinions. Je réponds qu'au lieu d'être un argument contre le christianisme, cette diversité en justifie l'excellence ; c'est le sort de toutes les institutions bonnes et utiles d'être soumises à des discussions qui amènent partage dans les sentiments.[1] » Il montre ensuite que ce qui a lieu chez les chrétiens n'est que ce qui a lieu en philosophie, en médecine, dans toutes les sciences. « C'est dans ce sens, conclut-il, que le mot de saint Paul me paraît admirable, quand il dit : *Il faut qu'il y ait même des sectes parmi vous, afin que les fidèles d'une foi à l'épreuve soient manifestés parmi vous*. Ainsi, celui-là est *à l'épreuve*, en médecine, qui, après avoir étudié avec soin les principes des différentes écoles, se détermine pour ceux qui lui paraissent les meilleurs ; et de même, en philosophie, nul ne peut être habile et consommé que

[1] *Contre Celse*. Livre III.

lorsqu'il a embrassé une secte, après avoir examiné à fond les enseignements de toutes les autres. Ainsi en est-il en religion. » A cette réponse aux païens, ajoutez ce que tous les Pères disent aux chrétiens eux-mêmes sur la nécessité d'avoir une religion qui soit véritablement la leur, et, en particulier sur la lecture et l'étude des Saints Livres. « Quand nous recevons de l'argent, dit Chrysostome, nous voulons le compter nous-mêmes ; et quand il s'agit des choses divines, nous accepterions aveuglément les opinions d'autrui? Consultez donc les Ecritures. » Les Pères ne font pas de la religion, sans doute, une science comme une autre ; mais ils la montrent soumise, en tant que science, aux investigations des hommes, et, par une conséquence inévitable, à la diversité des sentiments. Nul n'a le droit de rejeter un enseignement révélé ; mais il peut, il doit voir ce que dit cet enseignement, et, s'il ne le voit pas identiquement comme ses frères, c'est que Dieu n'a pas donné à tous identiquement les mêmes yeux. Quelques Pères, je le sais bien, ne sont pas toujours aussi coulants sur l'absence d'unité ; mais ce qui est clair, c'est que, pour peu que le système de l'infaillibilité eût été alors établi, la réponse aux païens eût été nécessairement tout autre. Au lieu d'expliquer les divisions, on aurait dit : « Nous avons un moyen d'y mettre un terme ; un tribunal, que nous reconnaissons tous, existe au milieu de nous. » Quel apologète a dit cela? Ceux-mêmes qui ont commencé à insister sur l'unité de l'Eglise,

Tertullien, Cyprien, est-ce ainsi qu'ils l'entendent? Cyprien, en particulier, dans son fameux traité *De unitate Ecclesiæ,* s'il dit des choses dont Rome a pu largement tirer parti, il en dit d'autres qui renversent le système romain de fond en comble. « Dans toute question, dira-t-il, sur la foi et les mœurs, commençons par remonter à la source de la tradition; avec ce flambeau, plus de ténèbres. Que l'eau d'un canal vienne à manquer, on commence par remonter à son point de départ; là, vous reconnaissez si l'eau a tari dans la source, ou si elle a été arrêtée dans son cours par quelque obstacle étranger. Ainsi doit-on agir toutes les fois qu'il vient à s'élever quelques doutes. Remontons aussitôt à l'Evangile et à la tradition des Apôtres, *afin de ramener toujours la vérité au point d'où elle a tiré son origine.* » Si c'est là le système catholique, Luther et Calvin sont les meilleurs catholiques que le monde ait vus jusqu'ici.

Encore un ou deux points.

Tout ce qu'on nous dit aujourd'hui en faveur du culte des saints, les païens le disaient en faveur de la pluralité des Dieux. Quoi de plus doux que de se sentir entouré de protecteurs? Pas de ville, pas de village, pas de maison qui n'eût sa divinité tutélaire; pas d'homme, enfin, à qui il ne fût permis, en tout lieu, en toute occasion, d'invoquer un ami céleste particulièrement prêt à l'écouter en cette occasion, en ce lieu. — Ces petits Dieux, répondent les Pères, l'utilité dont vous supposez

qu'ils vous sont ne prouve ni qu'ils vous aident, ni qu'ils vous entendent, ni qu'ils existent ; reste à savoir, d'ailleurs, s'ils vaudraient pour nous, tous ensemble, un Dieu assez grand pour faire seul ce qu'ils sont supposés faire à eux tous. Entre l'invocation de tous ces patrons subalternes et celle d'un Dieu pouvant tout, remplissant tout, — que choisira celui qui veut élever, agrandir, ennoblir son âme? Peut-il ne pas préférer s'unir, par la contemplation, par la prière, à un Dieu unique et souverain? Les vœux honteux, les prières coupables, nous comprenons qu'il soit commode d'avoir à les adresser à quelque Dieu de second et de troisième ordre; mais les vœux légitimes, les prières pures et saintes, jamais on ne craindra de les porter droit au Dieu suprême. Les chrétiens les plus humbles éprouvent-ils donc quelque embarras à s'adresser directement à lui? N'est-il pas, à lui seul, le Dieu de chaque maison, de chaque homme, de chaque jour, de chaque moment du jour? « Il faut aux rois de la terre des ministres, dit Minutius Felix, pour connaître par leurs rapports ce qui se passe dans leurs Etats. Dieu n'a pas besoin d'auxiliaires; présents à ses yeux, nous sommes tous contenus dans son sein. »

Ainsi répondaient les apologètes; l'objection même, du reste, montre assez que les païens n'avaient encore aperçu, dans le christianisme, aucune trace du culte et de l'invocation des saints, aucune du culte de la Vierge. Voyez aussi comme

les Pères se moquent des dieux de fabrication récente, des empereurs placés dans le ciel par décret du sénat; il y a là des pages qui sont la plus sanglante parodie anticipée des canonisations romaines. Quel livre que celui où nous lirions côte à côte ces pages-là, et, par exemple, le chapitre de Châteaubriand sur les saints! « Jamais peuple ne fut plus environné *de divinités amies* que le peuple chrétien. » — « Ces bergères transformées *en divinités bienfaisantes...* » — « Ces martyrs qui ont mérité de monter au rang *des puissances célestes...* » — « Ces hommes qui ont mérité *d'être adorés...* » On va nous dire que ce dernier mot n'est pas officiel, et que Châteaubriand n'est pas le pape. Sans doute; aussi est-il plus franc, et nous peint-il le catholicisme tel qu'il est.

Si les païens trouvaient le christianisme froid et nu dans l'essence de son culte, à plus forte raison le trouvaient-ils froid et nu dans son culte même.

Le paganisme, ici, avait beau jeu à se moquer. Tous les arts étaient à son service; tous lui avaient prodigué leurs chefs-d'œuvre. L'idée même de religion était inséparable de celle d'un culte splendide, —et voici qu'une religion paraît qui n'a rien de ces magnifiques formes, qui n'a même, disent les païens, point de culte, car, à leurs yeux, elle n'en a point. Quelle nudité, encore une fois! Quelle froideur! Quelle..... Mais vous avez lu tout cela dans je ne sais combien d'écrits contre le protestantisme.

Les Pères vont répondre, apparemment, qu'on voudrait bien faire mieux ; que le christianisme, sous les persécutions, n'a guère pu bâtir de beaux temples ; que le christianisme triomphant aura de tout autres formes... — Eh bien, non : jusqu'au temps où malheureusement cela changea, pas un mot qui nous montre les apologètes admettant que cela doive changer. Ils acceptent le reproche, mais comme un hommage rendu à la spiritualité, à la divinité du christianisme ; ils ne comprennent pas qu'on pût lui donner plus de formes sans l'abaisser, sans le gâter plus ou moins, et leur dernier mot est toujours la parole du maître : « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité. » Avec quelle pitié ils décrivent, à leur tour, certains détails des cérémonies païennes ! Comme Tertullien se moque de cet encens « *dont on enfume les dieux,* » de ces flambeaux qu'on allume en plein midi ! Que de sarcasmes, surtout, et chez lui, et chez tous les autres, sur les images, la fabrication des images, le culte des images ! Comme ils réfutent tout ce qu'alléguaient les païens pour justifier ce culte, pour l'excuser au moins ! Comme ils démontrent qu'on est inévitablement conduit à l'adoration de l'image, à l'idolâtrie pure et simple ! Comme ils s'attachent invinciblement, quant à eux, à l'ancienne défense mosaïque, à ce deuxième commandement que Rome allait retrancher pour le violer plus à l'aise ! Comme ils s'emparent de ce qu'on avait écrit, chez les païens, sur

ces puérilités du paganisme! Les mots vous manquent, en vérité, pour dire à quel point ils sont loin de paraître supposer que rien de semblable ou d'approchant dût jamais exister chez les chrétiens. On a fait bruit, de nos jours, de quelques peintures trouvées dans les catacombes. Après ce que nous venons de voir, il est évidemment insoutenable que ce fussent des *images*, dans le sens religieux du mot, et qu'on leur rendît aucun culte.

Dans la question des cérémonies pompeuses, des temples magnifiques, plusieurs Pères vont au-delà de ce que les protestants ont jamais dit. « On nous reproche, dit Minutius Felix, de n'avoir ni autels ni temples. La majesté de Dieu pourrait-elle être enfermée dans l'enceinte d'un édifice? Quel temple mes faibles mains pourraient-elles ériger en son honneur, quand l'univers, ouvrage de ses mains souveraines, est trop étroit pour son immensité? Le temple qui lui convient, c'est notre cœur. Quelles oblations, quelles victimes peuvent lui être plus agréables qu'une conscience pure et qu'un cœur droit? » Vous le voyez: il n'admet pas même l'idée de temple, de peur que, si le temple est beau, on ne se figure Dieu y demeurant; les chrétiens auront des lieux d'assemblée, qu'on appellera, si on veut, des *temples*, mais qui ne le seront et ne peuvent l'être, selon lui, ni dans le sens païen, ni dans le sens juif de ce mot. Point d'autels non plus, vous dit-il, car il n'est plus question d'offrandes matérielles, et il n'ajoutera pas le moins

du monde que les chrétiens aient un autre genre d'autels, où se renouvelle, par leurs mains, le grand sacrifice du Calvaire [1]. « Nos temples, dira aussi Origène, sont tout spirituels. Nous ne construisons pas des temples morts pour y loger l'auteur de la vie. Ses temples sont nos corps, et c'est pour cela que, chez nous, tout crime qui souille le corps est un véritable sacrilége. Nous n'avons point d'autels, dites-vous ; mais l'âme de chaque juste est l'autel d'où s'élèvent des parfums vers le ciel. Nous ne représentons la divinité sous aucune forme : mais ceux qui se dépouillent du vieil homme et revêtent le nouveau, deviennent eux-mêmes l'image de Dieu. S'il y a eu, parmi vos sculpteurs et vos peintres, des talents consommés, des Phidias, des Zeuxis, des Apelles, nous aussi nous avons des hommes qui retracent l'image de la divinité, mais en eux-mêmes, et mieux que les Phidias n'ont jamais fait. » Voilà le système chrétien ; voilà le chrétien. Il est le Phidias par excellence, ou, pour mieux dire encore, c'est en lui que le Phidias éternel se plaît à sculpter sa propre image. Cette large et parfaite spiritualité que les païens ne pouvaient pas, ne voulaient pas concevoir, les apologètes s'y retranchent comme dans

[1] Le nom d'*autel*, figurément donné à la table eucharistique, comme il l'est souvent encore par les prédicateurs et les écrivains protestants, a fourni aux controversistes romains un argument dont les détails ci-dessus montrent assez le peu de valeur.

leur haute citadelle, et ils n'admettent pas que l'Église pût, sans apostasie, y laisser faire la moindre brèche. L'idéal, enfin, c'est celui qu'avait si admirablement tracé saint Jean, lorsque, peignant la Jérusalem céleste, il dit : « *Je n'y vis point de temples* [1]. » Dieu en tous, tous en Dieu, voilà le culte chrétien; et s'il y faut encore, vu notre faiblesse, quelques formes, que ces formes, du moins, ne soient jamais de nature à en faire oublier l'esprit.

Je terminais notre premier entretien en demandant à nos frères romains de vouloir bien examiner, sérieusement, devant Dieu, si la religion des martyrs a été le catholicisme; je ne puis aujourd'hui que leur demander d'examiner, avec le même soin et la même conscience, si c'est le catholicisme qu'attaquaient les païens et que défendaient les Pères. Qu'ils lisent les livres que j'ai cités ; qu'ils les lisent d'un bout à l'autre, et qu'ils nous disent si ce sont là des livres catholiques. On leur montrera, je l'ai dit, dès le troisième siècle, des idées dont Rome a tiré grand parti plus tard ; mais elle ne l'a pu qu'en isolant ces idées de tout le reste, en les interprétant par celles qu'on voulait en faire sortir, et l'ensemble de ce plaidoyer de trois siècles reste aussi éloquent contre la Rome des papes que contre la Rome des Césars.

[1] Apocalypse, XXI, 22.

Je dirai donc aux protestants : Courage ! Si le christianisme a vaincu la Rome de jadis, ce fut précisément parce qu'il était esprit et que le paganisme était matière ; parce que l'esprit, c'est la vie, et que la matière, tôt ou tard, de quelque splendeur qu'en soient les formes, c'est la décadence et la mort. Ce fut déjà une grande victoire quand le paganisme commença, par l'organe des platoniciens d'Alexandrie, à faire des efforts pour se spiritualiser, à chercher sous ses vieilles formes quelques idées qu'il osât mettre en regard du christianisme. Le catholicisme ne nous fait-il pas assister, en ce moment, à un travail tout semblable ? Tandis que les uns, il est vrai, augmentent à plaisir son vieux bagage de pratiques, de légendes, de dogmes grossièrement obscurs, — voyez comme beaucoup d'autres se tourmentent ou pour voiler ces choses, ou pour les présenter sous un jour plus ou moins nouveau, adoucies, poétisées, spiritualisées. Qui osera écrire contre le protestantisme, et ne pas commencer ou par cacher ou par abandonner..... Quoi ? Précisément ce que le catholicisme, là où il règne en maître, a développé et développe avec le plus d'ardeur ! Cette tactique, chez quelques-uns, ce n'est qu'une tactique ; ils sont, au fond, pour cette religion grossière, pour cette autorité prenant les âmes par les vieux ressorts du paganisme, unité apparente, antiquité menteuse, beaux dehors, détails misérables, et, s'ils la voilent, c'est pour mieux lui frayer le che-

min. Chez d'autres, chez beaucoup d'autres, s'il n'y a pas grande logique, il y a pourtant sincérité ; quand ils nous peignent ce catholicisme élevé, pur, libre, *spirituel* enfin, car ce mot dit tout, s'ils ne disent pas ce qui est, ils peignent au moins ce qu'ils voudraient voir. Quoi qu'il en soit, les uns comme les autres, ils font ce que faisaient Celse et Julien ; ils signent l'abdication de la religion qu'ils croient défendre. A nous, Messieurs, de ramener sans cesse la lumière sur ce terrain où on fait l'ombre à dessein ; à nous de nous entourer, dans ce but, des clartés rassurantes de l'histoire ; à nous de nous adresser, au nom des premiers siècles, à tous les hommes de bonne foi ; à nous de les entraîner au pied de la croix déblayée, mais en nous y prosternant les tout premiers.



Sixième Séance.



M. LE PROF. MERLE D'AUBIGNÉ.

TROISIÈME SIÈCLE.

L'ORIENT, OU ORIGÈNE ET LA SCIENCE.

MESSIEURS ET CHERS COMPATRIOTES,

Quand nos jeunes amis de l'union chrétienne vinrent, il y a six mois environ, me demander de leur donner deux séances sur l'histoire du christianisme, je crus, en le leur promettant, ne prendre qu'un engagement dont il me serait aisé de m'acquitter; mais dès lors diverses complications, des motifs de santé en particulier, ont rendu cette tâche d'une exécution difficile. Toutefois, au milieu de l'embarras que j'éprouve, une singulière illusion, une hallucination, pour ainsi dire, me rassure et m'encourage... il me semble que nous sommes de vieilles connaissances et que j'ai passé avec vous tout l'hiver. Voici l'explication de cette énigme. Un fait me frappe souvent, c'est celui de la perpé-

tuité du caractère des races. Vous retrouvez le Français d'aujourd'hui dans le Français d'il y a quatre ou cinq siècles; et tout récemment un spirituel écrivain américain, M. Emerson, nous a expliqué de la manière la plus piquante les mystères du caractère anglais, en nous en montrant les antiques bases dans celui des Anglo-Saxons et des Scandinaves, ancêtres de ce peuple [1]. Or, Messieurs, je viens de faire une étude du genre de celle d'Emerson. Je me suis occupé cet hiver de l'histoire de l'émancipation nationale de Genève, et en lisant les documents originaux qui appartiennent aux premières années du 16me siècle, les Registres du Conseil, souvent si palpitants d'intérêt et de vie sous leur forme sèche et diplomatique; le Journal du syndic Balard, où, sous un amas confus, on trouve parfois des perles; le Manuscrit de Michel Roset, un peu concis, mais qui a du trait; le Manuscrit de Gautier, un peu prolixe, mais où rien ne manque; les admirables Chroniques du spirituel, malin, intrépide Bonivard, l'un des premiers écrivains du 16me siècle; plusieurs autres manuscrits et plusieurs autres livres, j'ai été frappé de la perpétuité du caractère qui distingue la population de Genève, et particulièrement celle de Saint-Gervais. Dans nos pères du 16me siècle, se retrouvent tous les bons et les

[1] *English traits*, (Esquisses du caractère anglais,) par R. W. Emerson.

mauvais traits de la population actuelle : notre nationalité est fortement marquée ; en vain le fleuve des temps a-t-il coulé sur elle pendant quatre cents ans ; ses eaux n'ont pu l'effacer. Cette identité genevoise se reconnaît même dans les individus ; il y a tel trait de caractère que présente, en 1857, telle de nos familles, et que j'ai retrouvé exactement dans tel Genevois, son ancêtre, de 1512 à 1540... c'est frappant, et je dirai presque, c'est touchant ! Oui, Messieurs, j'ai vécu avec vos ancêtres de trois siècles et demi ; nous nous sommes souvent touché la main ; cela m'encourage, et j'espère que vous me donnerez aussi la vôtre... J'en viens à mon sujet.

Vous ne me demandez pas, je l'espère, de vous faire un sermon ; vous ne me demandez pas même de vous donner une leçon de théologie ; je dois converser simplement, amicalement avec vous. Il est bien difficile qu'en vous retraçant l'histoire du plus grand théologien de l'antiquité, je ne vous parle, si ce n'est de théologie, au moins de religion. Et il est même probable qu'un bon nombre de mes auditeurs ont, sur quelques points, d'autres opinions que les miennes. Je tiens donc à dire à l'avance que je suis plein de respect pour toute conviction sincère et consciencieuse. La devise : *Contrains-les d'entrer*, ne se lit pas sur cet édifice. Chacun ici ne relève que de Dieu. Si votre conscience vous dit : Voilà la vérité, prenez-la ; si elle ne vous le dit pas, laissez-la. Mais si je respecte

vos sentiments, je le sais, Messieurs, vous respecterez aussi les miens. Je vous présenterai l'histoire telle qu'elle a été, et si je vous connais bien, c'est ainsi que vous voulez l'entendre.

Dans les premiers siècles, il n'y avait qu'une seule Eglise chrétienne, mais on remarquait une incontestable supériorité de la partie orientale ou grecque de cette Eglise sur la partie occidentale ou latine. L'Eglise d'Occident ne fut guère au commencement que l'Eglise grecque transportée du Levant au Couchant. Plusieurs de ses docteurs les plus distingués écrivirent en grec, Hyppolite, par exemple, évêque du diocèse de Rome au temps d'Origène; Irénée, évêque de Lyon; et déjà quand Paul avait écrit une épître aux Romains, il s'était servi du grec, quoique, certes, il pût écrire en latin. L'Eglise grecque est la plus ancienne des deux; aussi quand elle vit sa fille, l'Eglise de Rome, se chercher des grandeurs, comme parle un prophète, et prétendre la dominer, elle rompit avec elle plutôt que de se soumettre. Dans la controverse entre l'Eglise romaine et l'Eglise grecque, nous nous rangeons sans hésiter du côté de cette dernière; et voulant lui donner un gage de notre affection, nous lui souhaitons une Réformation semblable à la nôtre. En effet, la force et la gloire de l'Occident, à cette heure, c'est le protestantisme. Regardez seulement aux deux grandes nations qui couvrent toutes les mers de leurs navires, et qui portent la civilisation chrétienne dans toutes les terres..... Ce sont deux peuples protestants.

Qu'est-ce qui distinguait, au troisième siècle, l'Orient de l'Occident? Vous savez, Messieurs, que l'on peut distinguer, quant à l'homme, l'idée et la pratique, la pensée et l'action. Vous avez souvent dit de tel homme : c'est un homme de pensée (de cabinet, dit-on quelquefois), de tel autre : c'est un homme d'action. Eh bien, ce qui caractérisait le troisième siècle, sous le point de vue chrétien, c'est qu'en Orient on trouvait surtout le christianisme dans la pensée, et en Occident dans l'action. En Occident, la tendance pratique et morale du christianisme, en Orient la tendance idéale et scientifique. Ce sont là les deux pôles autour desquels la sphère chrétienne devrait toujours tourner. Mais il résulte de la marche diverse de l'esprit humain chez les divers peuples, que ces deux tendances ne se développent pas toujours harmoniquement. Dès les premiers siècles il n'y eut pas un juste équilibre dans l'Eglise entre l'élément pratique et l'élément scientifique. Dans divers pays, l'un des deux membres grandit et grossit aux dépens de l'autre. Or, quand ces deux tendances sont isolées l'une de l'autre, le christianisme est dans un état de faiblesse; mais quand elles se développent harmoniquement, il est dans une voie de perfection. Et ne croyez pas, Messieurs, que ce soit là seulement un trait de l'histoire du troisième siècle; le même phénomène se présente de nos jours, et peut-être d'une manière plus frappante encore. En Allemagne, vous trouvez le développement idéal et scien-

tifique; en Angleterre, le développement évangélique et pratique. A Genève — je parle sans gêne puisque nous ne sommes ici qu'entre Genevois — nous devrions nous efforcer d'avoir à la fois la tendance pratique et la tendance scientifique. C'est bien ce que nous avons voulu quand nous y avons fondé en même temps des Ecoles de théologie, (c'est la science); et des Sociétés d'évangélisation, (c'est la pratique).

De ces deux tendances, la première qui exista dans l'Eglise, je n'hésite pas à le dire, ce fut la tendance pratique, et nous verrons bientôt pourquoi. Cependant l'ordre géographique et l'ordre chronologique nous font rencontrer d'abord sur notre chemin la tendance scientifique de l'Orient; c'est donc par là que je commence. En la décrivant, je parlerai aussi peu théologiquement, et aussi pratiquement qu'il me sera possible.

La religion, quand elle est dans l'homme (il y a des hommes, vous le savez, où elle n'est pas, d'autres où elle n'est que d'une manière confuse, inconsciente, crépusculaire), la religion dans l'homme a son origine et son siége dans le sentiment, dans la conscience, dans le cœur. Cela est naturel, car c'est du sentiment que découlent dans leur plénitude les autres fonctions de la vie spirituelle. L'oracle de Dieu qui avait annoncé à Israël la dispensation évangélique, avait dit: « Je vous ferai des *cœurs* nouveaux. » Voulez-vous, Messieurs, par-

courir avec moi au troisième siècle les diverses parties de l'empire romain, pour examiner comment les païens se transformaient alors en chrétiens?... Venez : cette excursion rentre dans notre sujet; elle vous montrera quel fut le milieu dans lequel se développa Origène.

Voyez d'abord ces hommes sérieux..... le Christianisme entre dans leur cœur par la tristesse et la joie. Voilà un païen dans l'âme duquel s'éveille un sentiment de ses fautes, vague d'abord, mais bientôt très-puissant. Plutarque, qui vivait dans ces premiers siècles, le célèbre biographe païen des *Hommes illustres*, nous décrit dans son livre *sur la Superstition et l'Incrédulité*, l'angoisse des hommes dont je parle. « Quand ils veillent, dit-il, ils ne font point usage de leur raison : quand ils dorment, ils ne sont point délivrés de leurs tourments. Leur crainte veille sans cesse, et il n'y a pour eux aucun refuge. » Mais Plutarque se trompait. Il y avait *un refuge* que malheureusement l'illustre biographe n'a point connu. C'était ce Fils de l'homme, qui a dit : « Venez à moi, et vous trouverez le repos. » Si cette parole pénétrait dans ces cœurs angoissés, elle y apportait infailliblement, au lieu de la tristesse, la joie — et le païen devenait chrétien.

Ici, le Christianisme entrait dans le cœur par la crainte. Un tremblement de terre ayant ravagé la ville de Sitisis, en Numidie, deux mille païens, touchés de componction, se présentèrent aux chrétiens et leur dirent : « Que ferons-nous? » On leur ré-

pondit : « Convertissez-vous. » « Très-rarement, ou plutôt jamais, dit un écrivain illustre, il n'arrive que quelqu'un se présente pour devenir chrétien, sans être agité par la crainte de Dieu. »

Chez d'autres, le Christianisme entrait dans le cœur par l'admiration.

Voici la persécution ; on livre les chrétiens à la mort, et une foule païenne les contemple. Le despotisme dans les empereurs, le servilisme dans leurs sujets, caractérisaient cette époque ; chacun pliait alors, comme un esclave, sous la puissance matérielle. Seuls au milieu de cet avilissement, les chrétiens résistèrent, et tout en rendant à César ce qui appartenait à César, ils rendirent à Dieu ce qui appartenait à Dieu, et refusèrent de fléchir le genou devant les statues des Empereurs. « Qu'est-ce, disait la foule païenne, qu'est-ce qui donne à ces hommes un si grand courage? Qui les rend capables d'endurer la mort plutôt que de renoncer à leur foi? » — « Celui qui voit cet héroïsme, dit Tertullien, veut savoir quelle en est la cause ; on lui annonce quel est cet Evangile pour lequel ces gens meurent ; et quand une fois il a entendu la vérité, il l'embrasse. » Justin, qui fut martyr lui-même, nous l'apprend : « Je remarquais, dit-il, que les chrétiens étaient sans aucune crainte au milieu des plus terribles tortures et en présence de l'échafaud. » Ce fut cette vue qui transforma le disciple de Platon en disciple de Jésus-Christ.

Chez d'autres, le Christianisme entra dans le

cœur par l'amour. L'égoïsme le plus désolant régnait alors dans le monde païen; mais que voit-on tout-à-coup? Des hommes qui s'entr'aident, qui se consolent, qui sacrifient les uns aux autres leurs biens et leurs vies. « Qu'est-ce que cela? disent les païens accoutumés à se haïr..... Voyez comme ils s'aiment! » « Ah! répondaient les chrétiens, nous sommes les rachetés d'un Sauveur qui nous a dit : Comme je vous ai aimés, aimez-vous aussi les uns les autres. »

Enfin, ce qui faisait pénétrer le Christianisme dans le cœur de plusieurs, c'était la vue de toute la gloire de l'ancien monde qui inclinait vers sa fin, et le mouvement d'une vie nouvelle qui partout se faisait sentir. Des âmes découragées, dégoûtées de leur siècle, se tournaient alors vers ce souffle nouveau, comme celui qui se trouvant dans une atmosphère méphitique, se tourne vers un courant d'air vivifiant. « La lampe de l'ancien monde s'obscurcissait, dit l'un des plus grands docteurs de l'antiquité chrétienne, le feu de l'humanité s'éteignait. Au moment où toute fleur était tombée, où toute gloire était passée, où tout était séché et flétri, Christ apparut pour donner à l'homme une vie nouvelle, toute pleine de jeunesse et de gloire. » Aussi Tertullien s'écriait-il : « Vous trouvez chez nous des ignorants, des artisans, des femmes, qui, s'ils ne peuvent pas démontrer par des raisonnements combien leur religion est salutaire, le prouvent au moins par leurs actions. Ils ne mettent pas des

mots dans leur mémoire, mais ils portent de bons fruits dans leur vie ; frappés injustement, ils ne frappent point à leur tour ; volés, ils ne poursuivent pas les larrons devant les tribunaux ; ils donnent à ceux qui leur demandent, et ils aiment leur prochain comme eux-mêmes. » — Voilà, Messieurs, par quelles voies, toutes divines et toutes humaines, on devenait chrétien au troisième siècle. Il en est encore ainsi maintenant : « On ne naît pas chrétien, disait le même Tertullien ; on le devient. »

Ainsi donc, la religion entre dans l'homme par le cœur. Mais elle ne s'arrête pas au cœur ; en s'y développant, elle arrive dans la pensée, et communique nécessairement à l'esprit une saine connaissance des mystères de Dieu, une vraie intelligence de toutes les choses créées. S'il y a un *sentiment* religieux, il y a aussi un *savoir* religieux ; car si l'homme est un être qui a un cœur, il est aussi un être qui a une intelligence. Le christianisme s'adresse à l'homme tout entier ; ce sont les systèmes humains qui ne s'adressent qu'à l'une ou à l'autre des facultés de notre esprit. Si la religion n'est reçue que par le sentiment, aux dépens de l'intelligence, vous avez le mysticisme. Si elle n'est reçue que par l'intelligence, aux dépens du cœur, vous avez l'incrédulité ou une orthodoxie morte. Si elle n'est reçue que par l'imagination, vous avez la superstition ou le fanatisme. Mais Dieu qui a fait l'homme tout entier, veut aussi le posséder tout entier. Il faut la connaissance religieuse ; toutefois

cette connaissance n'est bonne qu'autant qu'elle reste intimément unie au sentiment religieux, qu'autant qu'elle cherche sa lumière dans la communion avec Dieu. Et même ce n'est pas assez que notre cœur, ce n'est pas assez que notre intelligence soient gagnés à Dieu; il faut qu'il résulte de ce fait divin une action sur notre volonté, cette troisième grande faculté de l'homme. La piété n'est réelle, qu'autant qu'elle se manifeste dans cette dernière sphère, et par conséquent dans l'action, dans la vie.

Ainsi, Messieurs, remarquez-le, il n'est pas une faculté de notre esprit, il n'est pas un besoin de notre nature, qui ne soit satisfait par le christianisme. La religion chrétienne n'est donc pas simplement la première des religions, mais elle est la religion, — la religion absolue et parfaite. Et si le christianisme est la religion absolue, il doit absorber en lui toutes les autres et devenir nécessairement la religion du monde. C'est ce qu'il est en train de faire maintenant.

Venons à Origène.

Il y avait dans l'empire romain, au commencement du troisième siècle, une ville qui était le grand foyer des lumières pour la philosophie, pour les lettres, pour la religion. Là enseignaient les plus illustres docteurs juifs (Philon, en particulier), les philosophes païens les plus profonds, et les chrétiens les plus éclairés. Cette ville, grand centre des communications entre l'Orient et l'Occident, était Alexandrie. Située en Egypte, entre la Méditerranée et

l'ancien lac Maréotis, simple village (Racoudah), sous les Pharaons, elle fut fondée par Alexandre-le-Grand, qui reconnut ce qu'il y avait d'admirable dans cette position; elle devint la première ville du monde, après Rome; au temps de sa splendeur elle avait près d'un million d'habitants. Dans aucune cité, même à Rome, et je dirais presque, surtout à Rome, il n'y avait autant de lumière, un courant d'intelligence aussi puissant.

Voulez-vous me suivre, Messieurs, dans les rues de cette illustre cité? Laissons de côté son vaste hippodrome, ses nombreuses colonnes, ses magnifiques obélisques; ne nous arrêtons ni à la colonne de Pompée, ni aux deux aiguilles de Cléopâtre, — nous n'avons que faire de toutes ces magnificences; c'est vers une humble et petite maison que je vous mène. — Il fait nuit; entrez. Le maître de la maison est un rhéteur, un professeur de littérature grecque, mais qui a trouvé dans Jésus-Christ tous les trésors de la sagesse et de la science. Il est pauvre, ne vivant que des leçons qu'il donne. Il a une femme vertueuse et sept jeunes enfants; l'aîné, un garçon de dix ans environ, fait surtout battre son cœur de père. Il falt nuit; entrez... Silence...! l'enfant dort. Mais le père veille; il s'approche légèrement du lit où repose son fils; il se met à genoux pour contempler de plus près sa belle figure, dans le calme du sommeil; il découvre la poitrine de l'enfant; il s'incline, et la baise avec respect..... puis il se relève. « Que fais-tu? lui dit

la mère; pourquoi as-tu baisé la poitrine de notre enfant? » — Le père répond : « Parce que c'est un temple, dans lequel le Saint-Esprit se prépare une demeure. » Cet enfant s'appelait Origène.

Ce tendre père, Leonides, homme lettré et homme chrétien, pouvait donner à son fils une éducation à la fois littéraire et religieuse. La Bible n'était pas alors un livre réservé seulement à l'examen des prêtres, ou qui se couvrait de poussière sur quelque tablette de la maison: c'était le livre des familles chrétiennes. Chaque jour, le jeune Origène, déployant devant lui les feuilles sacrées, les lisait avec une joie qui fut celle de toute sa vie, et en apprenait par cœur un chapitre. Un esprit profond, désireux de savoir, se manifestait dans l'enfant. Ne se contentant pas de l'explication du sens littéral que lui donnait son père, il tâchait de pénétrer plus avant, et faisait souvent sur les passages qu'il avait appris des questions qui embarrassaient Leonides. « Mon enfant, répondait le père, ne sois pas curieux; contente-toi de bien comprendre le sens littéral, comme ton âge le comporte. » Le jeune garçon se taisait, mais son esprit travaillait en silence, et son père se réjouissant en secret des dispositions admirables de son fils, se retirait dans sa chambre tout ému, se jetait à genoux, et rendait grâce à Dieu de le lui avoir donné.

L'enfant arriva bientôt à l'âge de quinze ans, et la soif de savoir s'étant accrue en lui, il demanda à grands cris à son père l'eau qui devait l'étancher.

« Mon fils, lui dit Leonides, je ne suis qu'un rhéteur, je n'enseigne que les lettres humaines, il te faut quelqu'un qui t'apprenne les lettres divines. Il y a, tu le sais, dans cette ville une école où l'enseignement chrétien est régulièrement donné. Ce ne sont pas seulement les enfants de parents chrétiens qui la fréquentent, ou les jeunes gens qui veulent étudier la Parole divine, pour en exercer un jour le ministère; ce sont encore des païens d'une grande culture intellectuelle, des savants, des philosophes, qui ont abandonné l'idolâtrie ou les erreurs gnostiques, et qui ont besoin d'un enseignement solide, propre à répandre la lumière de vie dans leur esprit, à réfuter les objections de la philosophie, et à expliquer les difficultés des Ecritures. — Va, et écoute ces sublimes enseignements. »

C'était ce que désirait Origène. Toute la ville d'Alexandrie était alors remplie de la renommée d'un grand docteur; son nom était Clément, et il était d'Alexandrie même. Ce maître avait pour principe d'examiner attentivement les jeunes hommes qui venaient à lui, afin de les bien connaître, et de juger s'ils étaient ou non capables de recevoir les vérités les plus élevées; pour cela il faisait attention à leurs paroles, à leurs mœurs, à leurs actions, même à leur regard, à leur posture et à leurs gestes. Il comprit bientôt ce qu'était Origène. « Jeune homme, lui dit-il, ce n'est qu'à l'âge d'homme fait que je suis devenu chrétien; j'ai vécu longtemps dans le paganisme, et, hélas! dans le

service du péché. J'ai étudié toutes les sciences, tous les systèmes, toutes les philosophies. J'ai eu pour maîtres les hommes les plus distingués; en Grèce un Ionien, en Italie un Egyptien, en Asie un Assyrien, un Juif en Palestine. Ils ne purent satisfaire l'ardeur de savoir qui me consumait. Enfin je revins en Egypte ma patrie, et j'y rencontrai un maître humble, caché, venu de cette île du mont Hybla, où les abeilles donnent un miel si exquis; et quand je l'eus entendu, je n'en voulus plus d'autres. Cette véritable abeille de Sicile parcourait avec joie tous les prés des Saintes Ecritures, recueillait avec soin toutes les fleurs des écrits des Prophètes et des Apôtres; et formait ainsi dans les âmes de ceux qui l'écoutaient, comme dans une ruche sacrée, des rayons très-purs, non de miel, mais de connaissance et de lumière. Cet exemple m'instruisit. Je compris, ô mon jeune ami, qu'il fallait chercher, examiner, mais chercher avec l'intention de trouver, de parvenir à une vraie lumière. Celui qui examine tout sans vouloir trouver une vérité qui le sauve, ne trouvera rien. Mais il y a une parole de Dieu qui dit: « Vous me chercherez et vous me trouverez, car vous me chercherez de tout votre cœur. » Pantène (car c'était lui) m'apprit à pénétrer dans l'esprit des Ecritures; conduit par cette abeille du mont Hybla, je passai de la mort à la vie; je sentis l'aiguillon de la douleur du péché; je savourai le miel du Rédempteur; je trouvai auprès de Christ le pardon de mes fautes. Je fus chré-

tien. Jeune homme, cherche, examine donc librement comme moi. « Celui qui cherche trouve, et Dieu ouvre à celui qui heurte. »

Dès lors Origène s'assit aux pieds de Clément et ne quitta plus la salle de ce maître vénéré. « Si vous ne croyez pas, disait Clément, vous ne comprendrez pas. La foi est aussi nécessaire pour la vie de l'esprit, que le souffle pour la vie du corps. La science chrétienne est une lumière que Dieu allume dans nos âmes. » Et il ajoutait souvent cette parole attribuée au Sauveur: « Devenez de bons *changeurs,* » c'est-à-dire, apprenez à distinguer la vérité de l'erreur, la bonne de la mauvaise monnaie. Origène avait un cœur chaud, une âme énergique, une inébranlable décision. Il était, passez-moi l'expression, un bon voilier, mais il avait besoin de *lest*. Vif, enthousiaste, capable de grandes actions, mais capable aussi de grands écarts, il recevait alors aux pieds de Clément le lest céleste, qui devait tenir ferme sa nacelle au milieu des tempêtes de la vie, ou du moins l'empêcher de sombrer tout à fait. La tête en avant, les yeux fixés sur son maître, la bouche entr'ouverte comme pour avaler le miel de ses paroles, le jeune Egyptien mangeait la céleste nourriture, et disait que jamais il ne pourrait vivre sans l'enseignement de son maître vénéré.

Soudain un coup de tonnerre éclate sur toute l'Egypte, et une terrible tempête la bouleverse ; une sanglante persécution commence. L'empereur Septime Sévère n'était point méchant ; mais les auto-

rités impériales étaient fanatiques. Les premiers coups parurent devoir tomber sur le grand docteur d'Alexandrie. « Fuyez, disent à Clément ses amis, les soldats sont sur vos pas ; le Seigneur a dit : S'ils vous persécutent dans une ville, allez dans une autre. » Clément céda, gagna la Palestine, et tout son auditoire se dispersa. Origène devait perdre plus encore. Un jour, des gardes entourent la maison de Leonides, le saisissent, le jettent en prison ; nul ne doute plus de sa mort prochaine. La persécution devient si violente que les chrétiens se disent dans toute la basse Egypte : « Ce sont les derniers jours ; l'Antechrist va paraître ! » Oh ! quel spectacle nous offre la maison de Leonides ! Une femme, je dirai presque déjà une veuve, dans les larmes ; six petits enfants poussant des cris, et le jeune homme de dix-sept ans, pâle, muet, le regard fixe..... Hélas ! il a tout perdu, son maître en exil, son père en prison..... Qui lui rendra les douces paroles qui ravissaient son cœur?..... Tout à coup il se lève ; ses yeux égyptiens lancent des flammes. « Mon père, dit-il, n'ira pas seul à la mort ; je veux y marcher à côté de lui. Mon père ne sera pas seul à confesser Jésus-Christ ; je cours vers ses bourreaux, je leur crierai que Christ est mon Sauveur et mon Dieu, et je leur présenterai ma tête..... » La mère pâlit en entendant ces paroles : « Mon fils, lui dit-elle, y penses-tu ? N'est-ce pas assez que les méchants m'enlèvent mon époux, veux-tu, toi, m'enlever mon fils? Origène ! quand la persécution nous atteint, il faut

la supporter avec courage ; mais il est téméraire de la rechercher. » La tendre mère ne parvient pas à calmer l'impétueux jeune homme. « Demain, dit-il demain je leur porte ma tête ! » La nuit arrive ; la mère désolée ne peut trouver aucun repos ; le lendemain, elle doit perdre son fils... Mais soudain un éclair a traversé son esprit ; elle se lève, elle entre, sur la pointe des pieds, dans la chambre où couche Origène ; ce n'est toutefois pas dans le but dans lequel l'avait fait Leonides. Elle prend les habits du jeune chrétien, les cache en un lieu sûr, et retourne chercher quelque sommeil. Le matin Origène se réveille, décidé à se livrer aux satellites de l'empereur... Point d'habits ! Il appelle ; il supplie sa mère de les lui rendre ; elle est inexorable ; et le jeune homme se voit contraint de rester sur sa couche, en y versant des larmes.

Bientôt des pensées plus terribles viennent troubler son cœur. « Mon père est en prison, se dit-il ; les païens le menacent de la mort..... Il sait qu'il est notre unique ressource. Ah ! son amour pour moi, pour nous, pour sa veuve, pour ses orphelins, pour une famille qu'il laissera pauvre et désolée, peut le perdre. Jésus a dit : « Celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. » Je tremble que mon père ne m'aime plus que Jésus-Christ. » Le jeune Alexandrin s'entoure de ses couvertures, se met à sa table, et écrit à son père une lettre pathétique, où il l'encourage et l'exhorte à marcher sans crainte au martyre. « Pre-

nez garde, lui dit-il, de ne pas abandonner la foi pour l'amour de nous. » Ah! Messieurs, il n'y a que le christianisme sur la terre qui puisse faire de telles choses.

La tête de Leonides tomba; et la veuve aux sept jeunes enfants se trouva dans la plus grande misère. Une riche dame d'Alexandrie, attachée aux erreurs des gnostiques, avait chez elle un docteur de cette secte, qui y tenait des assemblées dans le but de gagner des adhérents. Ce gnostique nommé Paul, désirait mettre la mettre la main sur Origène, et s'attacher un jeune homme qui promettait tant. Le beau génie de l'étudiant égyptien relèverait, pensait-il, son parti, qui déclinait alors dans tout l'empire. La dame gnostique offrit à Origène de le prendre dans sa maison; elle lui donna la table et le logis. Le jeune homme rencontra le gnostique, et lui parla; mais sa bienfaitrice lui insinua habiletage le désir qu'elle avait de le voir dans les réunions présidées par son docteur. Alors Origène releva la tête et opposa à l'erreur un front dur comme le diamant. Son surnom fut le diamaut; on l'appelait *Origenes Adamantios*. « Je suis prêt, dit-il à sa bienfaitrice, à montrer à l'homme toutes sortes d'égards; mais à la doctrine, je la déteste. Plein de gratitude pour votre hospitalité, je regarde pourtant tout comme une perte, en comparaison de la connaissance de Jésus-Christ. Je n'assisterai pas aux réunions du gnostique et je ne prierai pas même avec lui. » Ce sont de tels traits qui ont

fait dire d'Origène à saint Jérôme : *Magnus vir ab infantia:* Origène dès son enfance était déjà un homme, — et un grand homme.

Dès lors Origène chercha à recouvrer son indépendance. Sa mère et les jeunes orphelins étaient entretenus par l'église ; quant à lui, profitant des connaissances qu'il avait acquises dans la littérature grecque, il se mit à donner des leçons, et gagna ainsi sa vie. Bientôt on lui demanda d'autres enseignements. Clément n'étant plus à Alexandrie, plusieurs païens, convertis au milieu de la persécution, s'adressèrent à son disciple pour être instruits dans la foi. Origène les catéchisa. Démétrius, évêque d'Alexandrie, apprenant les succès inouïs du jeune homme dans cet enseignement, lui offrit la charge qu'avait eue son maître ; et à dix-huit ans Origène devient le premier docteur de la première école du monde chrétien. Ne voulant dépendre de personne, il se défit de ses classiques, à condition que l'acheteur lui donnerait chaque jour quatre oboles (60 centimes); c'est ce dont il vécut dès lors.

Cependant, tout en devenant docteur, il ne cessa pas d'être le plus fervent fidèle. La persécution ravageait l'Eglise ; et parmi ceux qu'elle atteignait se trouvaient plusieurs de ses élèves, des nouveaux convertis et des catéchumènes des deux sexes. Si Origène apprenait que l'un d'eux venait d'être jeté en prison, c'était comme une épée dans son âme ; et sans s'inquiéter du danger auquel il s'exposait, il allait aussitôt..... il entrait dans les cachots de

ses frères, il priait avec eux ; il les accompagnait quand on les menait à l'échafaud ; et dans le moment suprême, il les consolait par sa foi et par son amour. Parmi ses catéchumènes se trouvait une jeune fille d'une incomparable beauté, Potamiana. Elle était calme et ferme en présence de ses juges : — « Renie Jésus-Christ, » lui dit le magistrat, Aquila ; elle s'y refusa. Alors on l'exposa à une terrible torture ; elle resta ferme. « Si tu ne le renies pas, s'écria le juge en colère, je t'abandonnerai aux gladiateurs, qui feront de toi ce qu'ils voudront. » Elle se tut. « A la mort ! » dit Aquila, et il désigna pour la conduire à l'échafaud un soldat nommé Basilides. La population païenne se presse autour de la jeune fille, elle l'insulte et lui adresse des paroles obscènes ; mais Basilides, qui était un homme juste, la traite avec douceur et impose silence à ces misérables. Alors Potamiana touchée lui dit : « Je demande, et je demanderai dans le ciel à mon Dieu ton salut. » Une chaudière de poix bouillante l'attendait ; elle devait y être plongée toute vive. « Qu'on lui ôte ses vêtements, » dit le barbare Aquila. La jeune fille se jeta à ses genoux : « Laisse-les moi, lui dit-elle tout en larmes, et tu verras quelle patience me donnera Jésus-Christ, que tu n'as pas le bonheur de connaître. » Cette *grâce* lui fut accordée. Des bras robustes la soulèvent au-dessus de la poix bouillante, et la plongent dans la chaudière, — d'abord les pieds, puis peu à peu tout le corps, jusqu'à ce que la poix ayant dé-

passé la tête, son esprit s'éleva vers son Sauveur. Le soldat Basilides s'éloigna le cœur tout ému; son imagination lui représentait sans cesse la mort de cette rachetée de Christ; quelques jours après il se déclara ouvertement chrétien. « J'ai vu, dit-il, Potamiana en songe, elle m'a mis une couronne sur la tête, et m'a dit que Dieu l'avait exaucée. » Le lendemain il fut décapité.

La fidélité avec laquelle Origène accompagnait les martyrs à la mort enflammait la colère des païens. Un jour des soldats entourent sa maison; il parvient à s'échapper et s'enfuit dans une autre demeure; on l'y poursuit; il échappe encore et se réfugie ailleurs; il doit ainsi s'enfuir de maison en maison. Enfin une troupe de païens le saisit, et un cruel plaisant de la bande invente une torture d'un genre singulier. « Adore Sérapis! » lui dit ce misérable. Sérapis était le Dieu suprême des Egyptiens, celui qui donne la santé et la vie. « Au temple! au temple! » dit la foule. On traîne Origène dans le temple et on le place devant la superbe statue de l'idole. Le Dieu est enveloppé de longs tissus, entouré de serpents, le boisseau sur la tête, l'air grave, noble et pensif, ayant des étoiles à sa droite. Origène refuse de l'adorer. Alors les païens l'entraînent dans l'une des chambres attenantes au temple; ils lui font une toilette recherchée; ils le revêtent du costume magnifique des prêtres de Sérapis; ils le conduisent sur les degrés du temple; ils lui mettent des palmes à la main, et lui ordon-

nent de les distribuer, selon la coutume, à ceux qui viennent adorer. Origène prend ce qu'on lui donne, et au moment où un groupe d'adorateurs s'avance, il leur tend les palmes et leur dit : « Prenez, — non les palmes des idoles, — mais les palmes de Jésus-Christ ! »

Cependant ce jeune et étonnant chrétien, n'était pas entièrement exempt des fautes de son temps. Parmi les erreurs des premiers siècles, il en est une à laquelle les protestants n'ont guère de part, et peut-être pourrait-on dire que les plus pieux eux-mêmes tendent quelquefois vers l'extrême contraire ; c'est l'ascétisme. Dès le second siècle, il y eut des hommes qui méprisèrent les devoirs ordinaires de la morale chrétienne, comme étant quelque chose de trop commun, et qui firent consister la vertu dans des privations, des macérations, des extases. D'ordinaire ces exagérations du dehors montrent de la faiblesse au dedans ; quand il y a la vraie piété dans le cœur, on ne se jette pas dans ces exercices superstitieux. Cependant des âmes sincères s'y sont souvent livrées. Aussi saint Paul après avoir prescrit de s'abstenir de ces choses, « qui sont établies, dit-il, suivant les commandements et les *doctrines des hommes,* » ajoute-t-il : « qu'elles ont pourtant quelque *apparence* de sagesse, en ce qu'elles n'épargnent nullement le corps. » Le jeune et ardent Origène était alors un ascète. Indulgent pour les autres, il était sévère contre lui-même. Le jour il enseignait, il jeûnait ou ne prenait que la plus ché-

tive nourriture. Se rappelant que Jésus avait dit à ses disciples: « N'ayez pas deux tuniques, » il n'en avait qu'une, et il se refusa longtemps l'usage des souliers. Il consacrait la nuit à la prière et à l'étude des Saintes Ecritures, et quand il voulait prendre quelque sommeil il se couchait simplement par terre. Il se laissa même entraîner à une action que j'hésite presque à vous signaler. Ce jeune homme, d'une ardente nature, éprouvait quelquefois les assauts de la chair. Il les combattait par le jeûne et la prière; il remportait la victoire; mais la lutte revenait et le troublait dans ses travaux; alors il s'écriait comme un ancien disciple de Christ: « Je vois dans mes membres une loi qui combat contre la loi de Dieu, et qui me rend prisonnier de la loi du péché!..... Qui me délivrera du corps de cette mort? » Paul répond à ce cri: « Dieu, par Jésus-Christ notre Seigneur. » Origène le comprit plus tard, mais il ne le comprit pas alors. « Souvent, » se disait-il dans des heures de réflexions, « souvent je suis entouré de femmes, de jeunes filles que je dois instruire; cela peut m'exposer de la part des païens à d'indignes soupçons. » Il négligea (sans doute par ascétisme) l'union sainte du mariage, instituée de Dieu, et frappé d'un passage dont il ne comprit pas le sens spirituel, et qu'il prit à tort dans le sens littéral: « Il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux, » Origène commit une faute qu'il reconnut plus tard.

Mais sa grande affaire était l'enseignement. Il

croyait qu'il fallait unir à la foi la science. Les Juifs ont été le peuple religieux de l'antiquité; les Grecs en ont été le peuple scientifique; et ces deux nations ont été profondément distinctes. Après l'apparition de l'Evangile, cette divergence tranchée ne pouvait plus exister. Aux nationalités devait succéder un peuple universel, et les cultures distinctes de telle ou telle race devaient faire place à la civilisation de l'univers. Dès lors les deux éléments, auparavant distincts, devaient se combiner. Toutefois, dans le premier siècle, et jusqu'à un certain point dans le second, cette union de la science et de la foi n'avait pas encore eu lieu. C'était Origène et l'Ecole d'Alexandrie qui devaient l'inaugurer. Après l'âge apostolique, la doctrine chrétienne était restée quelque temps, exclusivement sur le terrain de la conscience et de la vie. Mais les luttes nombreuses que les chrétiens eurent à livrer, d'abord avec les juifs et les païens, puis avec les hérétiques, firent sentir aux fidèles les plus éclairés le besoin de réfléchir sur la foi vivante qui les avait sauvés, et de s'en rendre compte par la pensée. Cette réflexion sur la foi, c'est la science théologique. Ce mouvement, je le répète, est légitime. L'enfant qui n'a d'abord que des sensations et des affections, a besoin en grandissant de réflexion, de connaissance, de pensée. Il en est de même de l'Eglise. Mais n'oublions pas que dans les deux cas se présente le même danger; l'individu et l'Eglise doivent avoir soin l'un et l'autre que les idées n'é-

touffent pas les affections, que l'intelligence ne nuise au cœur, que la science ne détruise la piété.

Origène échappa d'abord à ce danger. Il n'avait rien de cette haute idée de soi-même qui se trouve quelquefois dans de jeunes docteurs ; et il vérifiait cet adage que ceux qui savent bien et beaucoup sont ceux qui croient savoir le moins. Voulez-vous venir entendre avec moi les enseignements du grand docteur de l'Orient?..... Venez ; je ne puis vous conduire en un lieu officiel, ni même en une salle comme celle-ci ; le paganisme ne permettait pas une telle publicité ; c'est dans sa propre demeure, dans une grande salle qu'il avait louée à cet effet qu'enseignait ce laïque, — car Origène n'était ni évêque, ni ancien ou prêtre, ni même diacre; il était un simple fidèle, un laïque, quoique un profond théologien. Voyez ! une foule d'hommes, de jeunes gens, de femmes même, accourt, du matin jusqu'au soir, et quelquefois ils demeurent jusque fort avant dans la nuit, remplissant la salle, les pièces attenantes, l'escalier même... Il se fait un grand silence ; le maître s'approche. Voilà un jeune Egyptien misérablement vêtu, la figure pâle, sans souliers, au regard de feu, qui tient pendant des heures cette multitude suspendue à ses lèvres. Tantôt il expose la doctrine d'une manière suivie ; tantôt il y a entre lui et ses auditeurs un échange animé de questions et de réponses. Nous voici devant lui ; vous êtes là avec moi ; de quoi parle-t-il aujourd'hui ? C'est de la source de la religion, sujet qui était déjà cher à Clément son maître. Ecoutons.

« La plupart des hommes, dit-il, s'en tiennent aux traditions de leurs pères ; ils apprennent à connaître la religion par les enseignements de l'école, de l'Eglise ; ils croient ce qu'on leur dit de croire ; et ainsi ils n'ont jamais qu'une foi sans spontanéité et sans vie. Ce n'est pas ainsi que fait le chrétien libre et éclairé. Désireux de recevoir la vérité divine dans sa vie intérieure, il va la puiser lui-même (et non par la main des autres) à la source de la Sainte Ecriture. Je ne vous convoque pas à l'enseignement des prêtres ; je vous convoque à l'enseignement de Dieu. Je ne vous appelle pas simplement à la foi (*πίστις*), qui ne connaît pas les fondements sur lesquels la vérité repose ; mais je vous appelle aussi à la connaissance (*γνῶσις*) qui vous fera contempler, sonder et comprendre la vérité même ; et pour cela il faut étudier l'Ecriture. Toute l'Ecriture est un organe, elle est un instrument parfaitement harmonique de Dieu, dont les diverses parties sont toutes d'accord, comme les cordes d'une lyre. Il n'y a nulle part dans l'Ecriture un son faux, une erreur, une contradiction ; il ne s'y trouve nulle part quelque chose d'insignifiant ou de superflu ; tout a été écrit sous la direction immédiate du Saint-Esprit. S'il t'arrive en lisant les Ecritures, d'y rencontrer une pensée qui soit pour toi comme un rocher de trébuchement, accuse-toi toi seul ; et ne désespère pas de voir ce rocher s'entr'ouvrir, et des sources d'eau vive en jaillir. Il n'y a pas un trait, pas un iota dans la Bi-

ble où nous ne puissions trouver la sagesse de Dieu. Dieu qui a dit à l'homme : Tu ne paraîtras pas les mains vides devant moi, ne parait pas certes les mains vides devant nous. Il y a dans tous ses saints oracles un souffle de la plénitude du Ciel. Ne nous contentons pas en les lisant du sens visible, qui est à la surface, et que tout le monde peut atteindre ; il y a un sens plus profond, caché, pour ainsi dire, derrière le sens visible ; et c'est celui-là qu'il faut chercher. »

Ainsi parlait Origène ; et après avoir signalé un jour à ses auditeurs les bases profondes de la théologie, il leur en montrait un autre jour les sublimes sommités. Les chrétiens des premiers siècles sentaient vivement qu'ils n'avaient pas besoin de Dieu seulement comme *Créateur*, mais aussi comme *Rédempteur*, à cause de leurs fautes, et comme *Sanctificateur*, à cause du péché qui était dans leur cœur. Un Dieu qui n'était pas créateur, rédempteur, sanctificateur, en d'autres termes, Père, Fils et Saint-Esprit, n'était pas pour eux le Dieu vivant, mais un Dieu mort. Origène adorait le Dieu vivant. « Il y a une seule source, disait-il (proclamant ainsi l'unité de Dieu), mais de cette source il y a trois ruisseaux qui découlent, pour nous vivifier et nous sauver. » Il croyait que véritablement Dieu avait paru comme homme dans la personne de Jésus. « Quel autre, disait-il, que la Parole, qui était au commencement avec Dieu et qui était Dieu, pouvait *racheter* l'âme humaine ?... » Puis s'adressant aux

païens : « Ne dites-vous pas, vous-mêmes, qu'il y a eu dans l'histoire des héros qui, en se sacrifiant volontairement, ont sauvé des villes, des peuples entiers, visités par de terribles calamités?.... Eh bien ! il y avait une œuvre plus grande à faire, mais qu'un simple homme ne pouvait accomplir. Il fallait à l'homme un être saint et héroïque, qui prît sur lui les fautes non d'un peuple seulement, mais du monde entier. Oui, le monde eût dû périr, si Christ, sans péché, ne s'était offert en sacrifice, et n'eût porté sur la croix le poids des offenses de l'univers. »

Jusqu'à cette heure, il n'y avait rien à reprendre dans la doctrine d'Origène ; il avait su unir, dans un juste équilibre, la foi et la science ; une circonstance vint déranger cette égale répartition des deux éléments. Le jeune docteur crut qu'il lui serait utile d'étudier plus à fond la philosophie, et se mit à suivre les cours du célèbre philosophe Ammonius Saccas. Il fut fidèle jusqu'à la fin aux doctrines que nous venons de l'entendre professer, mais l'importance trop grande qu'il donna plus tard à la philosophie, le fit tomber dans quelques erreurs, que nous aurons l'occasion de vous signaler, et suscita des orages auxquels sa mort ne mit pas fin, et qui ont troublé l'Eglise pendant plusieurs siècles. Le temps des tribulations allait déjà commencer pour lui.

En 215, l'empereur Caracalla fit entendre aux habitants d'Alexandrie de terribles menaces ; Ori-

gène dut s'enfuir, comme autrefois Clément, et se réfugia à Césarée, en Palestine, ville maritime, entre le mont Carmel et Jérusalem. Ses amis, Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théoktiste, évêque de Césarée, le reçurent à bras ouverts, et chacun salua sa venue avec transport, car sa réputation remplissait déjà le monde chrétien. Son zèle ne cessait de s'accroître, ses efforts s'étendaient au loin, son ardente charité s'adressait aux personnages les plus divers. Déjà peu auparavant, appelé par un émir, il s'était rendu en Arabie, et avait instruit ce chef du désert dans la foi chrétienne. Une occasion plus importante d'évangélisation se présenta bientôt à lui. Julia Mammea, mère de l'empereur Alexandre Sévère, se trouvant à Antioche appella près d'elle le grand docteur de l'Orient. Celui-ci courut lui annoncer l'Evangile, et cette femme superbe, qui avait dirigé avec soin l'éducation de son fils, eut ainsi les moyens d'agir sur l'esprit de l'empereur. Ce prince, sans devenir chrétien, plaça dans sa chapelle le buste du Christ et fit graver sur les murailles de son palais cette parole du Sauveur : « Ce que vous voulez que les autres vous fassent, faites-le leur de même. » « Le chrétien est plus utile à l'Etat que ne l'est une puissante armée, » disait souvent Origène.

Voici maintenant le commencement des tempêtes. Origène, nous vous l'avons dit, n'avait reçu l'imposition des mains, ni comme évêque, ni comme ancien (que l'on commençait déjà à appeler prêtre),

ni comme diacre ; il était laïque. Personne n'avait plus de science que lui dans les Ecritures ; personne n'avait plus de talent, de force de raisonnement, d'éloquence, de capacités de tout genre ; il était le grand docteur de son siècle. « Venez, lui dirent ses amis, montez dans nos chaires et prêchez au peuple. » Ainsi parlèrent les évêques de Césarée et de Jérusalem. Origène était humble ; il n'aimait pas à se mettre en avant, il refusa d'abord ; les évêques insistèrent ; alors Origène se jeta à genoux dans son cabinet : « O Dieu, dit-il, donne-moi ton secours ! que ce ne soit pas moi seulement, qui parle aux oreilles, mais toi, qui par ton Esprit prêche aux cœurs ! » Il monte en chaire ; sa doctrine est chrétienne ; sa morale est sévère ; ses expositions de l'Ecriture sont frappantes ; ses exhortations sont pathétiques. Il s'efface ; il ne veut pas mettre un homme entre les hommes et Dieu ; il conjure les fidèles d'examiner par eux-mêmes, d'éprouver tout ce qu'il leur dit. Les églises se remplissent et les auditeurs sont ravis des enseignements du laïque égyptien.

Mais au moment où il est ainsi entouré de marques d'amour et d'admiration, de terribles lettres arrivent d'Egypte. Les évêques d'Alexandrie ont presque toujours rivalisé avec ceux de Rome, en fait d'orgueil ecclésiastique et de despotisme sacerdotal ; ce n'est pas dire peu de chose : « Qu'est-ce que j'apprends ? écrit Démétrius aux évêques de Jérusalem et de Césarée, un laïque prêche publi-

quement au peuple! C'est une chose inouïe qu'un simple fidèle pérore en la présence des évêques! » Les conducteurs des Eglises de la Palestine ne se laissent pas troubler par les lettres arrogantes de leur collègue. « Très-cher frère, lui répondent Alexandre et Théoktiste, déjà souvent de saints évêques ont invité des laïques à prêcher au peuple, quand ils ont reconnu en eux les dons les plus remarquables de la parole; » puis les deux évêques en citent des exemples. — De quel côté nous rangeons-nous, Messieurs? Nous n'hésitons pas à le dire : du côté des évêques de Césarée et de Jérusalem. Certainement, il y a des charges dans l'Eglise, il y a des anciens, des diacres. Ce n'est pas tout; déjà avant l'institution des diacres et celle des anciens faite par les Eglises, comme on le voit dans les Actes des Apôtres, il y avait un ministère de la Parole, établi par Jésus-Christ, comme nous le voyons dans les Evangiles. Le Seigneur dit au moment de son départ. « Prêchez la bonne nouvelle à toute créature, » et il institua un ministère qui devait s'exercer dans tout le monde et se perpétuer jusqu'à la fin des jours. [1] Il y a des charges dans l'Eglise; en toute société l'ordre en réclame, il y en a dans l'Etat, dans l'armée, dans la société, dans les manufactures. Mais s'il y a des charges, il n'y a pas de caste, pas de prêtres, pas de tribut sacerdotale, pas de clergé [2]. On peut par-

[1] Actes, VI, 2, 4, 5, 6; XI, 30; XIV, 23; XV, 2.

[2] *Matth.*, XXVIII, 19; Marc, XIII, 10, 16, 15; Luc,

ler de Dieu sans avoir de cravate blanche. Il y a deux excès en fait de charge; je proteste contre l'un et contre l'autre. Ce n'est pas le parti le plus prudent, car en suivant la voie moyenne on s'attire la désapprobation des deux extrêmes. N'importe! Tout chrétien dont la vie a été longue, a fait l'épreuve, je pense, que l'on ne peut passer utilement dans le monde, qu'en protestant contre des erreurs contraires. Il combat, même en une faible mesure, les superstitions de la papauté et le rationalisme d'un protestantisme déchu, puis il s'oppose également quand il le faut, aux cléricaux et aux niveleurs. Aimons les personnes mais rejetons les erreurs. Disons aux niveleurs : Il y a un ministère de la Parole, un pastorat des âmes, un service des pauvres. Disons aux cléricaux : Il n'y a ni prêtres, ni sacerdots. Le sacerdoce existait chez les Juifs, chez les païens, et il existe encore à Rome; mais l'Eglise évangélique ne veut pas retourner à ces antiquités périmées. Il y a dans l'Ecriture un sacerdoce universel, et en cas de nécessité (je dis *nécessité*), le simple chrétien peut accomplir les œuvres du ministère, prêcher, donner la cène, baptiser même! Sans doute l'Eglise doit veiller à ce que de simples fidèles, et même des diacres, des anciens, qui n'ont pas reçu de Dieu le don de la prédication, ne montent dans les

XXIV, 47; Rom. X, 14, 15; 1 Cor., II, 28; 2 Cor., III, 9, 10, 11; Eph., IV, 11.

chaires, ne se fassent prédicateurs, ne fatiguent les auditoires et ne dispersent les Eglises. Calvin était assailli par des gens qui voulaient prêcher. « Beaucoup de complaintes s'élèvent souvent contre » les fidèles serviteurs du Christ, dit-il, qui ne » veulent point obtempérer aux prières ambitieuses » d'un chacun. Les uns les arguent de sévérité, » les autres d'envie, quelques-uns aussi crient » qu'ils sont *cruels,* parce qu'ils ne reçoivent pas » tout incontinent, ceux qui s'estiment eux-mêmes, » et qui tâchent de faire du bruit de je ne sais » quelle grâce qui est en eux; ce que nous n'ex» périmentons que trop aujourd'hui. Il faut que » l'évêque ne se laisse point vaincre par ces affec» tions indiscrètes, et qu'il soit grave et prudent » pour résister à ces divers importuns. » Ainsi parlait le grand réformateur, et le mal dont il se plaignait au seizième siècle, se retrouve peut-être au dix-neuvième. La théologie est plus utile que quelques personnes ne le pensent. Deux chrétiens étant également convertis et ayant d'égales capacités, celui qui aura étudié la théologie, aura des avantages sur l'autre. L'étude agrandit les vues, signale les écueils, équilibre l'esprit; elle empêche de se livrer à des idées particulières, qui sont ou fausses ou secondaires, et en faisant connaître les égarements des temps passés (il n'y a rien de nouveau sous le soleil), elle empêche qu'ils ne se renouvellent. Sans doute, la scolastique d'un côté, le rationalisme de l'autre ont flétri tout ce qu'ils

ont touché; mais la mauvaise science ne doit pas nous faire mépriser la bonne. Toutefois, si un simple fidèle a une grande connaissance des Ecritures, si Dieu lui a donné des capacités éminentes pour appeler les âmes au salut, alors, qu'il fasse valoir son talent, selon le commandement du Sauveur. Quand Dieu dit du haut du ciel : Parle! que nul sur la terre n'aie l'audace de dire : Tais-toi! C'était au troisième siècle, la conviction des excellents évêques de Césarée et de Jérusalem; c'est la nôtre. Une foule inaccoutumée remplissait il y a quelques dimanches cette enceinte; vous savez pourquoi; le bruit s'était répandu que la prédication serait faite par un laïque pieux, dont vous avez pu admirer la vive et naturelle éloquence, quand il vous décrivait naguère le christianisme du premier siècle. Il ne parla pas le soir où il était attendu; mais j'ai voté l'autre jour, dans le corps que cela concerne, pour qu'on lui demandât de nous édifier en ce lieu, dans quelque dimanche prochain; Origène a bien prêché dans la chaire de saint Jacques, devant l'évêque de Jérusalem. — Mais l'évêque d'Alexandrie n'était pas de notre avis, Messieurs; il écrivit des lettres menaçantes à Origène; il lui envoya des diacres, qui le prirent pour ainsi dire au collet et le ramenèrent en Egypte. Le docteur ne se troubla pas et entreprit immédiatement d'immenses travaux.

La passion d'Origène, — ah! c'est la passion la plus belle et la plus salutaire! — c'était celle

des Ecritures Saintes; il leur a consacré tout son génie, toute sa force, toute sa vie. Voyez-le dans son cabinet, écrivant non-seulement son grand ouvrage des Principes, mais ses Commentaires sur la Genèse, sur les Psaumes, sur Jérémie, sur l'Evangile de saint Jean et sur d'autres livres encore. Mais voici d'autres et plus gigantesques travaux; voici un appareil scientifique qui ne s'est jamais représenté dès lors, — un atelier d'une espèce nouvelle. Entrez dans cette salle; voilà sept sténographes qui écrivent sous la dictée ou la direction du maître; voilà sept copistes qui transcrivent ce que les autres ont écrit; voilà même des femmes, des filles, douées d'une belle main qui font des copies élégantes. Et d'où viennent tous ces secrétaires au pauvre Origène, qui n'a qu'une tunique?... Il a converti à la simple foi évangélique un riche gnostique, Ambroise; il n'a rien voulu recevoir de lui pour sa personne; mais Ambroise emploie sa fortune à lui acheter les manuscrits les plus précieux et à lui donner tous ces scribes. Il pousse même sans cesse Origène au travail (ce qui n'était guère nécessaire), en sorte que le docteur l'appelle d'ordinaire : *mon Aiguillon*. Mais vous voudrez peut-être savoir quel travail font tous ces secrétaires. Approchez, je vous le montrerai. Origène a reconnu que les versions grecques de l'Ancien Testament ont subi des altérations considérables; il a entrepris de rétablir la pureté du texte, et pour cela il compare toutes les versions grecques

avec l'hébreu. Regardez par dessus les épaules de ce copiste : vous voyez un grand parchemin divisé en quatre colonnes; dans chaque colonne se trouve le texte hébreu ou quelques versions grecques, ce sont les *Tétraples*. Regardez par dessus l'épaule de celui-ci; il y a six colonnes avec autant de textes divers; ce sont les *Exaples*. Enfin voyez cette grande pancarte; il y a huit colonnes, ce sont les *Octaples*. Ce travail immense ne fut jamais copié, à cause des frais que cela eût exigé : et commencé à Alexandrie, fini à Césarée, il périt dans les ruines de cette dernière ville, détruite en 653 par les sectateurs de Mahomet. Origène, dit-on, composa six mille ouvrages. — « Ah! s'écriait-il, la comparaison que je dois faire des divers manuscrits, ne me laisse pas le temps de manger; et même quand je prends mon repas, ne croyez pas qu'en sortant de table, je puisse sortir ou me reposer..... non, je suis obligé de faire alors des travaux philologiques et de corriger les copies. La nuit même, je ne puis dormir; des recherches scientifiques en absorbent la plus grande partie. Je ne veux pas parler, ajoute-t-il (et cette parole accuse notre tiédeur), je ne veux pas parler, du temps qui s'écoule depuis le matin de bonne heure jusqu'à trois ou quatre heures après-midi, car tous ceux qui ont du goût pour les choses célestes, emploient ce temps à la lecture et à l'étude de la Parole divine. »

Cependant le ciel s'obscurcissait autour d'Origène; et coup sur coup la tempête allait le frapper.

Démétrius, plein d'orgueil hiérarchique, ne pouvait lui pardonner d'avoir osé, lui laïque, monter dans une chaire. Appelé, en 228, à se rendre en Achaïe, pour des motifs que nous ne connaissons pas, Origène passa par la Palestine, et les chrétiens de Jérusalem et de Césarée désirèrent de nouveau l'entendre. Pour ne pas choquer leur collègue d'Alexandrie, les évêques de ces deux villes résolurent de donner à Origène l'imposition des mains. Ici encore ces fidèles conducteurs étaient dans la vérité. Il est bon qu'il y ait certaines occasions, nous dirions presque certains emplacements libres, où des membres de l'Eglise, doués de Dieu, puissent faire usage des dons qui leur ont été confiés. Mais dès que ces exercices se répètent, ils tombent nécessairement sous la puissance de la règle. L'ordre veut que quiconque exerce un ministère dans l'Eglise, soit de prédication, soit de pastorat, ait été reconnu capable de le faire par la compagnie des anciens, et que ceux-ci en rendent témoignage par l'imposition des mains. « N'impose les mains à personne avec précipitation, » dit Paul, « ne participe point au péché d'autrui. » Il veut donc que l'appel de l'Eglise ne soit adressé par elle, qu'après qu'elle s'est convaincue de la conversion, du jugement sain du candidat, aussi bien que de ses capacités et de ses connaissances. Un seul acte de négligence à cet égard peut avoir de graves conséquences. Il suffit, dit-on, d'une brèche faite aux digues de la Hollande pour que

tout le pays soit inondé. Permettre que des charges s'exercent dans l'Eglise, sans un sérieux examen, serait se rendre responsable devant Dieu de tout le mal qui en résulterait. Il faut maintenir la règle de saint Paul. Si la digue établie par la Sainte Ecriture vient à être supprimée... gare au déluge!

L'acte par lequel les évêques de Palestine ajoutèrent à la vocation divine qu'Origène avait reçue, la vocation humaine qui la constate dans l'Eglise, irrita le superbe Démétrius, et les mesures sévères auxquelles il eut recours, transformèrent la vie d'Origène, et firent succéder pour lui à une douce lumière, une longue journée de ténèbres et de tempête. Le fier patriarche d'Alexandrie ne put contenir sa colère. « Quoi! Origène, qui appartient à son diocèse, va se faire imposer les mains par des évêques étrangers! Il méprise ainsi sa propre Eglise; il insulte ainsi son propre évêque! » Démétrius jette feu et flamme; il reproche à son cathéchiste la faute qu'il avait commise dans sa jeunesse par excès de mortification; il jure de se venger de sa dernière offense; et à peine l'illustre docteur est-il de retour en Egypte (231), que le prélat vindicatif assemble un Concile, lui enlève la charge d'Ancien qui lui avait été donnée et l'exclut des chaires. Origène, l'âme flétrie par le souffle haineux de ses ennemis, brisée par la douleur, s'enfuit en Palestine. Mais Démétrius n'en reste pas au premier coup qu'il a porté; dans un second Concile plus nombreux encore, il fait retrancher Origène

de la communion même de l'Eglise. Ce grand chrétien ne pourra plus recevoir le pain, le vin qui sont la communion du corps et du sang de son Sauveur. Le voilà excommunié, comme plus tard Luther et bien d'autres. Démétrius l'annonce à la chrétienté par une encyclique adressée à tous les évêques. Le prélat de Rome se hâte d'adhérer à cette mesure despotique; mais les évêques de Palestine, d'Arabie, de Phénicie, d'Achaïe la rejettent et tendent la main à Origène; ceci est comme le prélude de la séparation de l'Orient et de l'Occident. Le grand docteur, le cœur navré, écrit une lettre justificative au Concile, et dit à ses amis, en parlant de ses persécuteurs : « Ayons pitié d'eux plutôt que de les haïr; prions pour eux plutôt que de les maudire; car c'est à bénir et non à maudire que Jésus-Christ nous a appelés. »

Vous me demanderez, Messieurs, sur quoi fut donc fondée la condamnation et l'excommunication d'Origène? Il paraît bien qu'on lui reprocha quelques erreurs. La science a sa nécessité, nous l'avons vu; elle a son utilité; mais elle a aussi ses dangers. Dans la science religieuse, deux raisons se trouvent en présence; la raison de l'homme, qui est dans notre esprit naturel, et la raison de Dieu, qui parle dans la Sainte Ecriture. A laquelle faut-il donner la prééminence? c'est la question. Permettez-moi la citation d'un petit apologue fait aux jours du rationalisme, par l'un des écrivains les plus spirituels de l'Allemagne. « Voisin Andres, » dit

Claudius, le messager de Wandsbeck, près de Hambourg, dans un de ses piquants écrits : « Voisin Andres, un orage a ébranlé ma cabane de bois, et le cadran solaire qui s'y trouve ne correspond plus avec le soleil. Que faut-il que je fasse? Faut-il que je remette ma maison en rapport avec le soleil? ou faut-il que je prenne le soleil et le mette en rapport avec ma maison? » — Voilà la question posée dans ses termes les plus simples. Sans doute, le le christianisme, dans son essence, ne peut être contraire aux lois de la pensée et à l'essence de la raison ; sans cela, comment se ferait-il que le christianisme soit la religion des peuples les plus intellectuellement avancés, soit que cet avancement ait favorisé l'acceptation du christianisme, soit que cette acceptation ait elle-même favorisé ce développement? Si la raison croit voir des contradictions dans la révélation, elle doit se souvenir de ses limites, et avoir confiance dans les résultats que lui apporteront des études et des développements ultérieurs. Si la raison s'éclaire, sous l'influence de l'Esprit de Dieu, elle comprendra toujours mieux le christianisme. Mais si l'homme fait consister l'activité de la raison dans la critique ; s'il prend son point de départ en dehors du christianisme, la raison, loin de s'enrichir de la plénitude des vérités chrétiennes, appauvrit l'Evangile, en retranche toute la moëlle, en fait un déïsme sans vie. « On voit alors (c'est ainsi que parle l'un des docteurs les plus éclairés de l'Alle-

magne [1]), on voit alors se développer dans l'esprit humain, une tendance bornée, charnelle, raisonneuse, ennemie naturelle du christianisme et trop facilement confondue avec la raison. » Cette tendance exista au troisième siècle, elle fut celle de quelques unitaires, qui avaient peu de science théologique, et qui rejetèrent la divinité de Jésus-Christ, Théodote, Artémon. Je n'ai le temps de vous parler d'eux. Mais je dois dire que ce genre d'égarement ne fut pas celui d'Origène ; il avait une raison trop éclairée, un cœur trop élevé pour tomber dans ces systèmes sans vie et dans ces écarts irrationnels. Ses erreurs furent plutôt celles d'une imagination orientale et des nobles philosophies de Platon et de Pythagore.

Je crois que vous aimez Origène, et que vous voudrez savoir quelque chose de ses erreurs. Si je vous les dis, je connais trop votre modestie pour ne pas croire que vous ne les trouviez étranges. Les voici. — Messieurs, vous êtes tous des anges. Ne vous en orgueillissez pourtant pas : vous avez perdu vos ailes ; vous êtes des anges déchus. Vous avez déjà vécu dans le ciel ; ne vous en souvient-il pas ? Ne vous dites-vous pas quelquefois : « Mais, j'ai déjà su cela ! » ou bien : « cela m'est déjà arrivé ! » et pourtant, vous ne retrouvez rien dans votre vie terrestre qui justifie ce souvenir ; c'est que ces choses vous sont arrivées avant que vous vinssiez

[1] Le Dr J. Muller, de Halle.

sur la terre. Vous avez commis des péchés dans votre état de préexistence, et c'est pour vous punir de vos péchés que vous avez été envoyés dans les corps que vous habitez. Le degré de beauté ou de laideur que peuvent avoir votre corps et votre âme, dépend du degré de péché que vous avez eu dans votre existence céleste. Les plus laids ici-bas ont été là-haut les plus grands pécheurs. Vous êtes placés sur la terre pour être éclairés, rachetés, purifiés, relevés, embellis par l'Evangile. Il y aura un retour universel à l'unité originelle de la vie divine. Vous serez, par la connaissance de Jésus-Christ, rétablis dans les demeures célestes. Mais, hélas! telle est, selon Origène, la mutabilité nécessaire de la volonté des êtres créés, que le mal germera de nouveau en vous; vous devrez être envoyés de nouveau en exil dans quelque monde éloigné (je ne sais pas trop lequel) pour y subir des purifications nouvelles; et il y aura ainsi une succession continuelle de chutes et de rédemptions, de multiplicité et d'unité... — Triste système! Loin d'annoncer aux rachetés une chute future, comme le faisait Origène, un autre docteur (il s'appelait Paul) avait dit, dans ce même Orient: « Rien, ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ne nous sépareront de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ notre Seigneur. »

Messieurs, il faut me hâter; il se fait tard; on vous attend; et je craindrais de mériter les repro-

ches des personnes respectables et aimables auxquelles il n'a pas été permis de venir s'asseoir à côté de vous sur ces bancs. Je me contente de vous rappeler sommairement les traits principaux de la seconde partie de la vie d'Origène.

En 232, il est à Césarée, poursuivant ses gigantesques travaux, entouré d'une foule de disciples, entre autres de Grégoire Thaumaturge. « D'innombrables docteurs, d'innombrables ministres, confesseurs et martyrs, sont sortis de son école, s'écriait Vincent de Lérins. »

En 235, un édit de persécution de Maximin l'oblige à fuir en Cappadoce, et il y vécut deux années dans la maison d'une femme chrétienne, au milieu d'une magnifique bibliothèque.

En 244, on le voit à Bostra, en Arabie, dans une assemblée d'évêques. « Venez à notre aide, lui avaient-ils écrit : l'évêque de Bostra a des erreurs sur la divinité de Jésus-Christ, et nous ne sommes pas assez savants pour le convaincre. » Bérylle (c'était cet évêque) ne reconnaissait pas l'éternité du Fils ; il croyait que sa personne n'avait été formée que par une émanation de l'essence du Père, qui s'était unie avec un corps humain. Origène disputa plusieurs jours avec lui, et parvint à le convaincre de l'éternité et de la personnalité du Fils de Dieu.

De 247 à 250, il écrit ses huit livres contre Celse, ce philosophe païen qui m'a toujours rappelé Voltaire, et qui avait tant attaqué le christianisme ;

c'est le meilleur des écrits d'Origène. Je ne vous citerai qu'une seule des attaques et une seule des réponses. « Le christianisme doit être rejeté, dit le païen Celse, à cause de ses tendances révolutionnaires, parce qu'il se met en lutte ouverte avec les lois existantes de l'Etat, et veut s'élever au-dessus du pouvoir. » Origène répond en retraçant d'une manière admirable le plan providentiel de Dieu dans l'histoire des peuples; il considère l'Etat et sa législation de ce point de vue élevé; et montre que pour quiconque reconnaît la providence et la domination de Dieu dans le monde, les lois de l'Etat n'ont pas une autorité absolue, mais une autorité conditionnelle, et qu'elles ne peuvent réclamer l'obéissance que quand elles n'entrent pas en collision avec la loi divine, qui *est seule absolue*. Toutes les fois qu'une telle collision se présente, il est raisonnable, il est naturel que les lois de l'Etat cèdent à la loi de Dieu. Ainsi parlait Origène.

En 250, la persécution de Décius, qui s'attaqua surtout aux chefs des Eglises, éclata. Le vieux Origène (il avait 65 ans) est saisi, jeté en prison, mis à la question, soumis aux tortures les plus terribles; les païens espéraient que la faiblesse de l'âge et la vivacité de la douleur, l'amèneraient à renier Jésus-Christ. Alors quel triomphe! Mais celui qui voulait être martyr à dix-sept ans, savait l'être réellement un demi-siècle plus tard. La foi divine qu'il avait dans le cœur lui donnait de la force même en la vieillesse toute blanche; il resta fidèle

à son Sauveur. Il écrivit même de sa main des lettres admirables pour consoler et fortifier, ceux qui souffraient comme lui. Il sortit enfin de prison, mais avec des membres brisés et un corps souffrant. Les douleurs qu'il avait endurées précipitèrent sa fin, et il rendit son esprit à son Sauveur l'an 254 à 69 ans ; il était alors dans la ville de Tyr.

Ainsi finit le grand docteur; ainsi s'éteignit la plus grande lumière de l'antiquité chrétienne.

Un seul regard sur Genève, Messieurs, et je finis.

Origène avait étudié Jésus-Christ dans l'Evangile ; mais ce Christ dont il avait étudié l'histoire dans le passé, il en éprouva la présence, et, comme on dit, « l'immanence » dans le présent, dans sa vie. Jésus-Christ le consola dans toutes les luttes, le fortifia dans toutes les tortures. Il y a une présence réelle de Jésus-Christ, non pas, certes, dans un morceau de pain, comme Rome le dit, mais, ce qui vaut mieux, dans l'Eglise, dans l'histoire, dans nos cœurs : *Je suis toujours avec vous*, a-t-il dit. C'est cette présence spirituelle, cette immanence réelle de Jésus-Christ, qui explique la perpétuité de l'Eglise au milieu de la destruction des sociétés humaines. Où est cet empire romain qui subsistait au temps d'Origène? Où sont d'autres royaumes qui ont existé dès lors?.... Ils ont passé ; mais l'Eglise de Christ subsiste, et subsistera jusqu'à la fin, parce que Jésus-Christ est toujours le même, hier, aujourd'hui, éternellement.

Messieurs, il y a des hommes en Europe qui se demandent si Genève, la vraie Genève, subsistera? — Vous le savez, l'existence de Genève ne peut être séparée de celle de la Réformation; je le dis avec décision : la vraie Genève, c'est la ville évangélique. Les coups les plus terribles qui peuvent menacer Genève ne viendront, je le crois, d'aucune catégorie de ses enfants. Le danger pour nous c'est, comme disait l'un des orateurs les plus distingués de la tribune française, le catholique M. Dupin, le danger, c'est cette épée dont la poignée est à Rome, et dont la pointe est partout. Eh bien! Messieurs, en vue de ce danger (qui n'est pas loin), j'ai confiance dans tous les enfants de Genève; dans les conservateurs et dans les radicaux; dans les démocrates et dans les aristocrates; dans les habitants de ce faubourg et dans les fruitiers d'Appenzell [1]. Quand la pointe de cette épée paraîtra là-bas, par dessus nos Alpes, tous pousseront un cri et se réuniront. Mais notre pouvoir pour lui résister, ne l'oublions pas, est dans notre attachement à l'Evangile, dans la force de Jésus-Christ. Ainsi donc, Messieurs, au milieu de toutes les cultures, ne négligeons pas la culture morale; au milieu de tous les développements, n'oublions pas le développement chrétien; au milieu de toutes les sciences, n'oublions pas la science de Dieu. Plus les peuples de la terre seront pénétrés des forces spirituelles du

[1] Société de jeunes gens genevois, d'opinion radicale.

christianisme, moins ils seront exposés à cette décadence et à cette ruine qui ont si souvent effacé de la surface du monde les Etats les plus puissants; plus ils auront part à cette perpétuité qui appartient à Christ et à l'Eglise chrétienne. — Ah! Messieurs et chers compatriotes, cela est surtout vrai de Genève..... Notre force est là! Notre force, ce n'étaient pas ces remparts, ces murailles qui tombent; le Dieu vivant, l'Eternel est notre muraille et notre rempart. Qu'il y ait de la liberté et de la vérité parmi nous; qu'il y ait de la vie et de la véritable lumière; que les forces chrétiennes nous pénètrent, nous animent.... Et alors, Messieurs, Genève, qui a été, je le crois, un berceau des libertés modernes; Genève, qui a été, je le crois, un foyer de connaissances et d'intelligence; Genève, ce petit courant d'une puissante activité; Genève, cette chétive lampe évangélique, dont les premiers rayons, partis il y a trois siècles, ont atteint maintenant les extrémités du monde; Genève, dont le flambeau allumé uniquement au foyer de la Sainte Ecriture, (c'est là le caractère de notre réforme et la gloire de Jean Calvin), est porté maintenant sur tant de navires, à tous les peuples, par la main puissante des énergiques Anglo-Saxons.... Ah! je le répète, qu'il y ait de la vérité et de la vie parmi nous, — et Genève, Messieurs, — par la grâce de Dieu et malgré tous ses ennemis, — Genève subsistera.



Septième Séance.



M. LE PROF. MERLE D'AUBIGNÉ.

TROISIÈME SIÈCLE.

L'OCCIDENT, OU CYPRIEN ET LA PRATIQUE.

Messieurs et chers compatriotes,

Nous voici réunis de nouveau dans cette salle de la rue *Lévrier*. Ce nom fait naître bien des souvenirs et, si le temps le permet, j'aimerais, avant de terminer cette séance, vous dire quelques mots de celui qu'il nous rappelle.

Nous avons parlé, mardi dernier, de l'Orient, et nous avons vu ce qui le caractérisait au troisième siècle; c'était la tendance philosophique, scientifique, idéale. Aujourd'hui nous avons à parler de l'Occident; et nous avons déjà dit que ce qui le caractérisa, ce fut la tendance pratique, réelle, ecclésiastique. Nous trouverons chez lui, non-seulement les qualités, mais aussi les défauts de cette direction.

En Orient, nous avons surtout visité Alexandrie et Césarée; en Occident, nous nous trouverons surtout à Carthage et à Rome. Ce sont là deux noms

que nous sommes bien accoutumés à voir en présence l'un de l'autre. Mais ce ne sont pas un Annibal, un Scipion, de puissants hommes de guerre que nous avons à vous y montrer; ce sont des évêques, des anciens, des diacres; et pourtant nous y trouverons aussi des luttes et des combats.

Ce qui signale le troisième siècle, c'est l'invasion du catholicisme. Cette invasion avait déjà commencé au second; mais au troisième le mal s'accrut, et Cyprien fut un des organes les plus puissants qui le développèrent. Je parle du catholicisme et non du papisme; ce sont là deux formes ecclésiastiques très-différentes. On peut distinguer trois transformations successives de l'Eglise. D'abord il y eut au premier siècle l'évangélisme; ensuite le catholicisme, qui naquit au second, se forma au troisième et s'établit au quatrième avec tous ses caractères essentiels. Enfin, au septième siècle parut le papisme, qui était dès longtemps en formation dans le catholicisme; au huitième il commença à recevoir une puissance temporelle, et dès lors son règne ne cessa de s'accroître jusqu'au onzième, douzième et treizième siècles, où se trouvèrent les temps de sa grande puissance. On peut dire que ce que l'Evangile est au catholicisme, le catholicisme l'est au papisme; il y a autant de distance entre le papisme et le catholicisme, qu'entre le catholicisme et l'évangélisme.

Qu'est-ce qui caractérise le catholicisme? Au temps de l'Evangile, nous trouvons dans l'Eglise

l'esprit et la vie. « Les paroles que je vous dis sont esprit et vie, » avait dit le Seigneur. Peu à peu l'esprit se retira et il ne resta guère plus dans l'Eglise — que la forme. C'est ainsi que quand l'esprit sort d'un homme, il ne reste plus que le corps; ou que quand une eau vivifiante s'échappe par quelques fissures, il ne reste bientôt plus que le vase. Quelque chose de semblable se passa dans le christianisme; mais le vase, c'est-à-dire l'Eglise, fut loin de perdre aussitôt toute sa liqueur, c'est-à-dire le Saint-Esprit. Au premier siècle, la présence du Rédempteur est la principale puissance de la société chrétienne; il en fut encore ainsi au second, et même au troisième; mais cette puissance allait en s'amoindrissant. Jésus-Christ s'en allant, que resta-t-il? Il resta des personnes sacrées, des lieux sacrés, des temps sacrés, c'est-à-dire des prêtres, des temples, des fêtes, des rites, des cérémonies... Mais qu'est-ce que tout cela sans Jésus-Christ? Quelle vertu vivifiante peut émaner de toutes ces institutions? Hélas! elles sont comme le lit d'une rivière où tout demeure, les rives, les digues, les ponts, tout... sauf les eaux courantes qui faisaient rendre aux arbres plantés près d'elles, des fruits en leur saison, et les couvraient d'un beau feuillage.

L'invasion du catholicisme eut des motifs naturels, si ce n'est légitimes. La naissance des hérésies, des schismes et le déclin de la vie spirituelle nécessitèrent l'introduction de certaines formes, de certaines institutions, de certaines lois.

Mais bientôt la forme commença à opprimer l'esprit. Alors l'amour de la liberté évangélique se réveilla et l'opposition se montra. Des chrétiens courageux opposèrent l'Ecriture Sainte à la coutume, l'esprit à la forme, la liberté à la domination, et prouvèrent que le catholicisme n'était ni évangélique, ni apostolique, mais simplement le produit nouveau d'un temps dégénéré.

La forme, qui ne s'attendait pas à cette attaque, resta un moment ébahie ; puis, pour se sauver, elle se jeta dans un extrême insensé. Elle ne s'était donnée que comme un moyen propre à répandre la vérité et à maintenir l'ordre ; elle prétendit alors être le but, l'essence, la nature même de l'Eglise. Le catholicisme, pour se défendre, enseigna que la constitution synodale et épiscopale était de droit divin ; il affirma que cette constitution provenait de la même source que la Sainte Ecriture ; et pour le prouver, il produisit des livres apocryphes des saints Apôtres, qui datent évidemment, non du premier, mais du troisième siècle. N'importe ; le catholicisme cria bien haut qu'il était le christianisme même, l'œuvre de Dieu, et que ni la vérité, ni l'Esprit Saint, ne pouvaient se trouver hors de son enceinte.

Deux circonstances historiques contribuèrent surtout à fonder la puissance sacerdotale et épiscopale, qui fut le trait le plus saillant du catholicisme. La première de ces circonstances fut l'invasion dans l'Eglise des idées de la théocratie judaïque, dans laquelle les prêtres et le souverain sacrificateur

avaient joué un si grand rôle. La seconde, ce furent les vertus mêmes de plusieurs évêques, le zèle, le dévouement, qui les porta à mourir martyrs de leur foi, comme le fit en particulier celui dont je dois vous parler aujourd'hui. L'Eglise, pour payer de telles vertus, s'asservit presque à ceux qui lui en donnaient l'exemple.

On pourrait demander et on m'a demandé en effet quelle différence il y a donc entre le prêtre et le ministre? Le prêtre, ou *sacerdot* appartient aux religions légales et théocratiques qui ont précédé le christianisme; le ministre ou le pasteur appartient à la religion de la grâce, à l'Eglise de l'Evangile, qui est autant au-dessus du judaïsme que l'homme fait est au-dessus de l'enfant. Malheureusement il est des religions qui, quoique venues après l'Evangile, sont retournées à l'état d'enfance, et c'est le cas, en particulier, de l'Eglise romaine. L'Eglise légale ou théocratique ne peut subsister sans des personnes qui, par leur naissance ou par la succession, ou par leur institution sacramentelle, possèdent un sacerdoce qui les rende capables de conduire le peuple dans les voies du salut, et de l'établir dans la communion du Seigneur. En dehors de ce sacerdoce spécifique (qui ne provient nullement du sacerdoce universel) personne, selon la religion légale, ne peut avoir part à la rédemption et à la communion avec Dieu. Cette idée du catholicisme est non-seulement étrangère à l'Evangile, mais elle lui est encore directement opposée.

Selon lui, la communion avec Dieu ne dépend nullement de certaines personnes sacrées, mais uniquement de la foi en la Parole de Dieu. L'idée du prêtre, qui est pour les romains et les anglicans extrêmes la principale idée du système religieux, ne trouve point de place dans le système évangélique. Il y a un seul médiateur, dit l'Ecriture, Jésus-Christ homme. Sans doute, le ministre du Nouveau Testament est appelé à prêcher la Parole de la grâce, à prier avec tout le peuple, à administrer les sacrements; mais loin que ces actes constituent un sacerdoce ou un clergé, ils ne sont au contraire attribués au ministre que comme ayant plus de capacité pour les faire, et en cas de nécessité, ils peuvent être accomplis par les simples fidèles. Un homme seul avec la Sainte-Ecriture, séparé de tout prêtre, de tout ministre, de tout homme, peut par la grâce du Saint-Esprit, trouver Jésus-Christ dans la Parole de Dieu, et avec lui la vie éternelle. Le prêtre catholique tient l'homme jusqu'à la fin dans sa dépendance et dans une longue minorité. Le ministre évangélique, instruit l'enfant avec une tendre charité, mais s'efforce de le conduire à Dieu qui parle dans les Saintes-Ecritures, et il n'a pas de moment plus heureux que celui où il voit le jeune homme croire à la Parole, lui obéir de tout son cœur, et parvenir ainsi à une sainte majorité. — Mais il est temps d'en venir à celui qui fut, dans le troisième siècle, le héros du catholicisme.

Non loin des ruines de l'ancienne Carthage, que

la troisième guerre punique avait détruite, s'élevait la nouvelle Carthage, bâtie par Auguste, et qui était bientôt devenue la ville la plus importante de l'Afrique romaine. Ces lieux sont assez connus à cette heure, car c'est dans cette Algérie, dont on parle beaucoup depuis quelques années, qu'il faut aller les chercher. De magnifiques jardins entouraient la ville; l'un d'eux, en particulier, se faisait remarquer par de beaux ombrages, des statues placées au milieu des bosquets et tout le luxe des *villas* de cette époque. Souvent, sur le chemin qui menait de la ville à ce lieu de plaisance, on rencontrait un jeune homme d'une belle apparence, vêtu de pourpre et de fin lin, couvert de joyaux, dont les mains brillaient de pierres précieuses, et sur les riches vêtements duquel on voyait éclater des ornements d'or. Entouré d'une foule de jeunes flatteurs, il marchait en causant, en riant; et arrivé dans ses jardins, il s'asseyait avec ses amis autour d'une table richement couverte de mets délicats et de vins délicieux. Cyprien, c'était son nom, né de parents païens, païen lui-même, était non-seulement un homme de rang et de fortune, mais encore d'un esprit remarquable. Répandu dans le monde, il aimait à y dominer, il y brillait par l'éclat de sa position, et se livrant sans contrainte à ses passions, il affichait hardiment cette corruption, si fréquente dans les grandes villes; on assure même qu'il avait recours à la magie pour satisfaire à ses coupables désirs.

Les chrétiens de Carthage admiraient la beauté de son génie, mais déploraient le désordre de ses mœurs. « Ah ! se disaient-ils l'un à l'autre, si ce jeune homme pouvait être gagné au royaume des cieux !... Saul n'en était-il pas tout autant éloigné, avant que d'être converti sur la route de Damas ? » Parmi les anciens de l'Eglise se trouvait un chrétien pieux, éclairé, décidé, nommé Cecilius. Il eut quelques rapports avec Cyprien et résolut aussitôt de l'appeler à la connaissance du vrai Dieu. « Vous vivez dans la vanité, lui dit-il, et vous n'êtes que vanité vous-mêmes ; il faut que vous naissiez de nouveau, car si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. » Cyprien étonné de ces paroles, répondit : « Comment puis-je devenir un autre homme, si j'ai toujours le même corps ? Peut-on changer ses habitudes ? Le terrible léopard quittera-t-il ses taches ? » Cecilius répondit : « Celui qui a fait votre premier cœur, peut vous en donner maintenant un nouveau, avec lequel vous l'aimerez ; » et il lui annonça l'amour de Jésus-Christ. Cyprien crut cet immense amour ; ses yeux furent ouverts ; il confessa le Sauveur et il fut baptisé ; c'était l'an 246. « Mon cœur a reçu la lumière d'en haut, s'écria-t-il, mes doutes s'évanouissent ; tout est ouvert, tout est lumineux autour de moi. Je savoure cette paix qui passe toute intelligence ; je saisis ces vérités qui me paraissaient incompréhensibles ; et ce qui me semblait impossible, je le fais maintenant avec joie. »

En effet un changement entier s'accomplit alors en lui. Il avait aimé une table splendide, maintenant il devint frugal ; il avait porté des habits somptueux, maintenant il ne se fit plus remarquer que par une modeste simplicité, et à la place des sociétés frivoles, dont il s'était si longtemps entouré, il se mit à chercher la retraite et la solitude avec Dieu. Il vendit ses délicieux jardins, il se dépouilla à peu près de tout ce qu'il possédait et en donna le produit aux pauvres. Plein de l'affection la plus vive pour Cecilius, qui lui avait ouvert les yeux : « Demeurez avec moi, lui dit-il, et vivons ensemble sur cette terre comme nous vivrons un jour dans le ciel. » Il poussa son affection pour lui jusqu'à prendre son nom, car il s'appela dès lors Cecilius Cyprianus. Le voilà maintenant, non plus dans un palais superbe, mais dans une maison modeste. Il médite jour et nuit les Saintes Ecritures ; il étudie les écrits des docteurs. Chaque jour on l'entend adresser à son secrétaire ces paroles, *Da Magistrum;* « Donne le Maître ; » et le secrétaire lui apporte respectueusement un rouleau ; c'étaient les œuvres de Tertullien.

Quintus Septimus Florens Tertullianus avait été pasteur à Carthage au commencement du troisième siècle et le premier des grands écrivains de l'Eglise latine. Doué d'un esprit sévère, d'un caractère violent, d'une imagination riche, mais qui se déployait trop dans le domaine extérieur, Tertullien était tombé dans les erreurs des Montanistes qui

prétendaient avoir des prophètes semblables à ceux de l'Ancien Testament et qui affectaient une grande rigidité dans les pratiques religieuses. Toutefois dans la première partie de sa vie Tertullien avait composé d'admirables écrits. Il s'était surtout appliqué à exposer la doctrine du péché, et avait montré comment le péché parvenait maintenant dans chaque homme en particulier. Son système est connu sous le nom de traducianisme.

Quand Dieu créa le premier homme, disait-il, il y avait en celui-ci une parfaite harmonie; l'homme était en harmonie avec Dieu, avec lui-même et il l'eût été à jamais avec tous les êtres semblables à lui. Mais le premier péché vint troubler cette harmonie primitive ; et l'homme séparé de Dieu sentit entrer le trouble et la corruption dans son cœur. C'est la chute. Selon Tertullien l'âme d'Adam était comme un germe dans lequel toutes les âmes étaient contenues. Maintenant, quand l'homme transmet l'âme à son enfant, il lui transmet aussi le péché : *tradux animæ, tradux peccati*. Mais en face de cette doctrine du péché, Tertullien s'écriait : « O Christ! tu as été blessé pour me guérir et tu es mort pour me donner l'immortalité!... »

Toutefois Tertullien apporta aussi son tribut à la formation du catholicisme, C'est à lui que nous devons un système qui donna une grande importance aux traditions humaines. Il avait été avocat, et il transporta dans le christianisme quelques-unes de ses idées de jurisconsulte, en particulier celle

de la prescription. Quand certains biens ont été possédés un nombre déterminé d'années, trente ans par exemple, sans que personne ne les réclame, ils sont acquis par *prescription* et sans contestation à ceux qui les ont possédés pendant ce laps de temps. Tertullien appliqua ce principe aux doctrines de l'Eglise. Si des dogmes ont été généralement admis depuis un grand nombre d'années, il y a prescription, dit-il, et nul ne peut en contester la vérité. Ce fut pour repousser des innovations que Tertullien introduisit cette manière de voir ; mais le danger était évident. Pour connaître la vérité il ne s'agissait plus de demander : Qu'est-ce qui est écrit ? mais : Qu'est-ce que l'on croit généralement depuis trente ou cinquante années? Il suffisait qu'une erreur fût vieille pour qu'elle fût vraie. Toutes les fausses doctrines de Rome se justifieraient, car elles ont pour elles une prescription de plusieurs siècles. Du reste Tertullien était un beau génie. Son latin sans doute sentait un peu l'Afrique, et son style était quelquefois obscur, mais sa pensée était d'ordinaire frappante et profonde. Même dans ses erreurs il manifesta un vrai christianisme, et l'on reconnut toujours en lui les dons les plus admirables de la nature et de la grâce. Tel fut le maître de Cyprien.

Il y avait à peine une année que Cyprien s'était converti à Christ, lorsque l'évêque de Carthage, Donat, mourut. Qui lui succédera ? Deux partis se formèrent aussitôt dans l'Eglise. « Cyprien ! s'écrie

la majorité des pasteurs et du peuple, Cyprien doit être évêque! Qui prêche avec autant d'éloquence? Qui montre autant de piété? Qui possède autant de talent et de zèle? » Mais cinq pasteurs et une autre partie du troupeau formèrent opposition; c'étaient ceux qui tenaient à l'indépendance de l'Eglise. « Les évêques n'ont pas d'autres droits que les simples pasteurs, disaient-ils, ils ne sont que les premiers au milieu de leurs égaux. Or, ne connaissons-nous pas l'esprit dominateur de Cyprien? il fera tout plier sous sa volonté. » Mais la foule ne voulait rien entendre, et voyant que Cyprien se refusait lui-même à la charge excellente dont on voulait le revêtir, elle entoura sa maison et s'écria: *Aut Cyprianus aut nullus!* Cyprien ou personne! Le disciple de Tertullien eût voulu s'enfuir, mais toutes les portes de la maison étaient gardées. A la fin il céda, et devint évêque.

Cyprien est une de ces figures remarquables qui, suivant le point de vue sous lequel on les considère, présentent l'aspect le plus différent. C'est l'un de ces hommes qui sont à la fois bons et mauvais. D'un côté, c'est un ascète, un prêtre, un prélat plein de préjugés cléricaux et d'idées dominatrices; mais d'un autre côté, c'est une âme purifiée, c'est un cœur plein de patience et d'amour, c'est un esprit animé de la foi la plus vive et du dévouement le plus entier au service de son Seigneur. Je déplore son caractère clérical, mais j'admire son caractère chrétien. Aucun des pères des premiers siècles ne nous

a laissé dans ses écrits des marques d'une plus profonde piété. Sans doute il aspire au pouvoir, il réclame l'obéissance; mais ce n'est ni par ambition, ni par orgueil; c'est pour la prospérité de l'Eglise et pour la gloire de son Sauveur. Il veut l'unité extérieure de l'Eglise, il est plein de zèle pour la cause du catholicisme; il se trompe, il s'égare.... mais il croit combattre pour la liberté, pour l'ordre, pour la paix, pour la sainteté. Et quand il meurt, il laisse à la fois à l'Eglise un exemple étrange des vertus les plus admirables et des erreurs les plus fatales. Il fut entre les vivants et les morts.

C'était un temps difficile que celui où Cyprien commença à exercer ses fonctions. On était vers le milieu du troisième siècle, et depuis plusieurs années il n'y avait pas eu de persécution; aussi la mondanité s'était-elle glissée dans l'Eglise. On voyait des femmes chrétiennes paraître dans des assemblées le visage fardé ; et des hommes se présenter avec les cheveux et la barbe peints avec art; des mariages entre des chrétiens et des infidèles n'étaient pas rares; des membres des églises assistaient aux combats des gladiateurs, et fixaient un regard curieux sur le sang qui coulait avec abondance ; il y avait même des fidèles qui allaient au théâtre. L'amour du monde avait aussi envahi les pasteurs ; les évêques quittaient leurs églises, parcouraient les provinces, faisaient des parties de plaisir, et surtout étaient amateurs de gain. Ils ne jouaient pas à la bourse, sans doute, mais ils se montraient

très-habiles à inventer divers moyens pour se procurer de l'argent. Cyprien jetait des regards inquiets tout autour de lui, et ne trouvant partout que mondanité, futilité, avarice, il pleurait sur cette triste décadence de l'Eglise. Il adressait aux mondains les plus instantes prières; il les conjurait d'être transformés par le renouvellement de leur cœur; aux prières il ajoutait les menaces, et s'efforçait de retirer du feu ces tisons presque consumés. Peut-être même sa rigidité alla-t-elle quelquefois trop loin. Il est souvent difficile de déterminer la juste limite entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas. Dire pour la moindre chose: « Tu peux faire ceci ou tu ne peux faire cela, » c'est souvent de la casuistique et non du christianisme. Sans doute il est des actes qui sont incompatibles avec la profession chrétienne; mais si l'on veut trop réglementer, on s'expose à tomber dans l'excès. Je vous en citerai un exemple. Un histrion s'était converti au christianisme, et il avait aussitôt quitté le théâtre; cela ne pouvait faire aucun doute. Mais le pauvre homme avait besoin de vivre, et comme il déclamait très-bien, il se mit, pour gagner son pain, à donner des leçons de déclamation. Cyprien le lui interdit. Peut-être y avait-il des circonstances à nous inconnues qui justifiaient cette rigueur; cependant elle paraît extrême.

On vit bientôt que la mondanité affaiblit toujours l'Eglise. La foi devenant chancelante, la sainteté était rare, le christianisme était délavé, et les fruits dé-

plorables de cette semence de futilité ne tardèrent pas à paraître. Vers l'an 250, la persécution de Décius éclata, et avec une grande violence. Ici brûlent des bûchers sur lesquels on fait monter les chrétiens; là, des bêtes féroces rugissent dans l'arène et dévòrent les disciples du Sauveur qu'on leur jette pour pâture; ailleurs se trouvent des chevalets et des ongles de fer, au moyen desquels on déchire les membres des disciples du Crucifié. Une épouvante terrible se répand dans toute l'Eglise; les uns se cachent, d'autres se sauvent; d'autres tremblent, faiblissent, succombent sous la crainte du martyre.

Nulle part la terreur ne fut plus grande qu'à Carthage. Sur la place publique est un siége élevé; c'est là que se trouve le proconsul, entouré de ses gardes; près de lui est la statue d'une divinité païenne; un feu sacré brûle devant elle, et des grains d'encens sont à côté. Le magistrat attend avec dignité que les chrétiens se présentent pour abjurer le Seigneur. Ils arrivent précipitamment et en grand nombre; ils donnent leur nom; ils se pressent vers l'idole; ils prennent un grain, le jettent au feu et rendent ainsi aux faux Dieux l'adoration que Décius leur demande. Après les premiers apostats de nouveaux se présentent; les bandes se succèdent; une foule énorme couvre la place, demandant à renier le Sauveur. Alors le proconsul, plein de mépris pour ces misérables, les repousse, et leur dit: « Allez-vous-en, malheureux, et reve-

nez un autre jour ; nous n'avons plus le temps aujourd'hui de recevoir votre abjuration. »

Parmi ceux qui sacrifiaient aux idoles, on remarquait les figures les plus diverses. Les uns semblaient frappés d'effroi ; d'autres étaient indifférents et légers ; d'autres serviles et flatteurs semblaient vouloir, par leurs protestations, gagner la faveur de l'empereur et du proconsul ; mais plusieurs s'avançaient pâles, le regard morne, les pas chancelants, et l'on voyait assez que leur âme était troublée par le désespoir. La foule des païens entourait ces malheureux et les couvrait de mépris, de sarcasmes et de plaisanteries. C'est ainsi que l'invasion de la mondanité ravageait les Eglises d'Afrique au temps de Cyprien, presque autant que l'invasion des Vandales les ravagea au temps de St-Augustin.

Cependant il y eut de vrais martyrs. Parmi ceux qui avaient eu l'amour de Dieu et non du monde dans le cœur, se trouvaient Numidicus et sa femme; cette pieuse chrétienne périt la première ; son mari fut mis après elle sur le bûcher ; et comme il était à moitié brûlé, ses bourreaux le crurent mort ; ils jetèrent son corps sur la place, le couvrirent de quelques débris, et s'en allèrent. La nuit étant arrivée, une jeune fille s'avança vers le lieu du supplice. Elle faisait un pas, s'arrêtait, écoutait, puis avançait de nouveau, l'oreille au guet. C'était la fille de Numidicus. Bientôt parvenue au lieu où avait été jeté son père, elle étend les mains et cherche

en tâtonnant à découvrir son corps, auquel elle voulait rendre les derniers devoirs; enfin elle le trouve. Elle écarte les débris dont il était couvert; elle le saisit; il lui semble qu'il a encore quelque chaleur; elle porte la main sur son cœur..... Oh bonheur! il bat. Cette fille pieuse, revêtue pour ce moment d'une force extraordinaire, embrasse l'auteur de ses jours; l'emporte; le soigne; le rappelle à la vie..... Numidicus devint l'un des anciens de l'Eglise de Carthage.

Un autre jour, c'est une autre scène qui se passe sur le théâtre sanglant des persécutions. Un mari païen avait une femme chrétienne, dont la piété l'ennuyait, l'irritait; et déjà souvent il le lui avait témoigné. La persécution lui fut une grande joie, et il résolut d'en profiter pour corriger sa femme de son christianisme. Il la conduisit de force devant le proconsul, la dénonça cruellement à ce magistrat, et ordonna à cette infortunée chrétienne de renier Jésus-Christ. Elle resta humble mais ferme, et se refusa à l'acte qu'on lui commandait. Alors, deux satellites lui saisissent les bras et lui font offrir de force aux idoles le sacrifice accoutumé; cette pieuse servante de Jésus-Christ, pleine d'horreur, et protestant avec effroi, mais avec courage contre l'acte qu'on lui a fait faire, s'écrie : « Ce n'est pas moi qui l'ai fait; c'est vous, vous qui l'avez fait!.... »

Cependant les persécuteurs n'avaient pas encore assez de sang; il leur en fallait un plus généreux,

celui de l'évêque de Carthage. Dans le cirque, au moment où une foule immense était réunie, on entendait tout-à-coup retentir ces cris : « Cyprien aux lions ! » Sur les places, dans les rues et jusque devant l'église, on répétait ce cri funèbre. Alors se passa un fait qui fut jugé et qui peut l'être encore de diverses manières. Cyprien quitta Carthage et se cacha dans une retraite éloignée. Le parti qui lui était opposé triompha. « Oh ! disaient plusieurs anciens et plusieurs fidèles, quand celui qui est mercenaire, qui n'est point berger, voit venir le loup, dit le Seigneur, il abandonne les brebis et s'enfuit. Le mercenaire s'enfuit parce qu'il ne se met point en peine des brebis. » Cyprien, pour se justifier, répondit: « N'est-ce pas aussi le Seigneur qui a dit à ses disciples: Quand ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre. » Mais ces paroles avaient été adressées à des missionnaires, appelés à se rendre de lieu en lieu, et Cyprien n'était pas missionnaire. L'esprit est prompt, mais la chair est faible. La faiblesse de la chair avait prévalu sur Pierre dans la cour de Caïphe; elle prévalut sur Cyprien à Carthage. Cependant, il ne faut point l'oublier, Cyprien était un homme véritablement pieux, et il montra plus tard qu'il ne craignait pas la mort, en endurant le martyre: « Si je me suis caché, disait-il, ce n'est pas pour sauver ma vie, mais c'est pour assurer le repos de mes frères; j'étais persuadé que si je m'en allais, la persécution cesserait. » Il se trompait, la persécution redoubla.

Cyprien demeura environ quinze mois dans sa retraite et, il faut le dire, il y déploya une constante activité pour l'Eglise. Jamais peut-être il ne montra davantage le côté pratique de son caractère. Un grand nombre de ses lettres sont datées du lieu de son exil. Non-seulement il cherchait pour lui-même la consolation auprès de Jésus-Christ, mais encore il s'efforçait de la faire parvenir à d'autres. En effet, les Eglises étaient désolées, les chrétiens étaient partout dispersés, « allant çà et là, dénués de tout, affligés, maltraités, errants dans les déserts, les montagnes, les cavernes et les antres de la terre. » L'âme de Cyprien était émue : « La fin de toutes choses s'approche, disait-il ; mais au milieu des ruines du monde qui s'écroule, la force de notre espérance et la fermeté de notre foi demeurent pleines de puissance et de vie. » Puis s'adressant aux païens, il les conjurait de se convertir avant la venue du Seigneur. « Quand il viendra, leur disait-il, vous serez dans une horrible épouvante. Ah ! direz-vous, nous nous sommes fatigués en vain; nous nous sommes perdus dans les détours du désert. A quoi nous sert maintenant toute notre pompe? A quoi toutes nos richesses? Hâtez-vous, ajoutait-il, venez au Seigneur, car avec lui la mort même se change en immortalité. »

Puis apprenant que plusieurs étaient dans les bois, les montagnes, les déserts, il leur écrivait : « Que la solitude ne vous épouvante point. Il n'est pas seul celui que Christ accompagne dans sa fuite;

il n'est pas seul celui dont le cœur est le temple du Dieu vivant. O mon frère, tu as faim, tu as soif, tu as froid, tu as chaud; la tempête t'assaille, les brigands te dépouillent, les bêtes féroces t'entourent de leurs rugissements.... N'importe! Christ te voit et te protége. »

Bientôt de plus horribles nouvelles viennent remplir Cyprien de douleur. Il apprend qu'en plusieurs lieux, des chrétiens et surtout des chrétiens riches s'exhortent mutuellement à l'apostasie; que des parents mêmes engagent leurs enfants à sacrifier aux idoles, et que des familles entières, voulant conserver leurs richesses, se rendent dans les temples païens. « Eh quoi, leur écrit-il, pensez-vous posséder vos biens? Non, vous êtes leurs esclaves et non leurs propriétaires. Malheureux, que fais-tu? pourquoi apportes-tu dans le temple un sacrifice? pour qui le places-tu sur l'autel? Cela n'est pas nécessaire. Tu es *toi-même* le sacrifice! Sur cet autel, tu égorges ton salut; dans ces horribles brasiers, c'est ta foi, c'est ton espérance qui se consument. Ce n'est pas assez de te perdre, tu exhortes les autres à se perdre eux-mêmes; tu saisis une coupe où se trouve le sang des âmes.... et tu la bois! »

Souvent des chrétiens mis en prison écrivaient à Cyprien pour lui demander des encouragements; ce fut ce que fit Fortunat, évêque de Tuchabori. Cyprien lui envoya simplement les Saintes-Ecritures, en lui disant: « Ce n'est pas avec la trompette de

ma propre parole, mais avec la Parole de Dieu que je puis te fortifier. Si je t'envoyais un habit tout fait, ce serait *mon* habit, et peut-être ne t'irait-il pas. Mais maintenant je t'envoie la laine et la pourpre de l'agneau, par lequel nous avons été sauvés et rendus vivants ; tu peux toi-même t'en faire un vêtement, et même en donner à d'autres, afin qu'ils portent le vêtement de Christ. » Ici il n'y a plus de catholicisme ; Cyprien est purement évangélique. Il est difficile d'exprimer d'une manière plus sentie les principes du protestantisme chrétien. Il pratiqua aussi ces principes, en venant avec générosité au secours des malheureux. Des chrétiens de la Numidie ayant été faits prisonniers par les barbares, il collecta pour les délivrer 20,000 fr., ce qui était alors une somme très-considérable. « Quand un membre souffre, disait-il, tous les autres membres souffrent avec lui. »

Apprenant que des martyrs avaient eu les pieds chargés de chaînes et avaient été conduits dans des mines obscures, où ils étaient contraints aux plus rudes travaux, il leur écrivit : « O pieds bienheureusement enchaînés, qui seront mis en liberté, non par le serrurier, mais par Dieu même ! O pieds bienheureusement enchaînés, qui, en d'horribles souterrains, marchent dans le chemin du salut et avancent vers le paradis ! O pieds, liés dans le siècle présent, mais pour être toujours libres dans le siècle à venir ! O pieds, qui n'êtes retardés par des entraves et par des bâtons, que pour courir plus

promptement et d'un pas glorieux vers le Seigneur Jésus-Christ!.... O frères bien-aimés! dans ces mines, votre corps brisé n'a pas de lit pour se reposer; mais votre âme a la consolation et le rafraîchissement du Sauveur. »

Telle était l'activité de Cyprien dans les choses de la vie; mais la tendance pratique, qui le caractérisait, se manifesta surtout dans un autre champ, dans la constitution, dans le gouvernement de l'Eglise. Il forma le catholicisme; mais il fit plus, il le pratiqua; et ce n'est pas à nos yeux la meilleure face de son activité.

Quels sont les éléments de ce catholicisme, dont Cyprien peut être considéré comme le fondateur? Quatre traits le caractérisent.

Premièrement le traditionalisme. L'Ecriture Sainte fut peu à peu remplacée par la tradition. Au commencement la Parole de Dieu, soit dans la bouche, soit dans les écrits des apôtres, avait possédé une autorité souveraine et avait communiqué à tous la lumière, le salut et la vie. Peu à peu cette Parole fut moins lue, moins écoutée, moins *mangée,* pour parler comme un prophète; et l'attention se porta sur les enseignements des docteurs, sur les ordonnances des évêques, sur les décrets des conciles. La Parole de Dieu descendit, la parole de l'homme monta. Ce double mouvement devient pour l'Eglise, toutes les fois qu'il s'accomplit, une cause de ténèbres, d'affaiblissement et enfin de mort.

Le second trait du catholicisme fut le hiérarchisme. Il y avait eu au commencement entre tous les rachetés, une unité spirituelle, intérieure, vivante; tous les chrétiens ayant le même Sauveur et le même héritage, n'étaient qu'un cœur et qu'une âme. Mais cette unité intérieure s'étant perdue, on la remplaça par une organisation ecclésiastique. Les chrétiens ayant cessé d'être ensemble comme des frères, on leur donna pour les unir, des maîtres. On reconstruisit l'unité avec des prêtres, des évêques, des patriarches, comme on forme l'unité d'une armée avec des officiers et des généraux.

Le troisième trait du catholicisme fut le sacramentalisme. Une communion vivante avec Jésus-Christ est nécessaire au chrétien. Par la Parole et par la foi, il gagne Christ. L'eau du baptême, le pain de la Cène, sont des signes qui nous appellent à chercher le renouvellement de l'esprit, à manger la chair du Seigneur. Mais bientôt le *signe* prit la première place; on crut que le baptême d'eau régénérait; le pain lui-même fut considéré comme étant le corps du Seigneur; et un matérialisme superstitieux succéda à un christianisme vivifiant.

Enfin, le dernier trait du catholicisme fut la théocratie. Il y avait eu dès les premiers temps de l'Eglise une domination et une obéissance : la domination du Sauveur et l'obéissance de la foi; mais quand la vie quitta l'Eglise, la domination des prêtres succéda à celle de Jésus-Christ, et l'obéissance

d'une âme asservie aux hommes remplaça l'obéissance vivante et libre des enfants de Dieu.

Tel fut le mal des temps anciens; autre est le mal des temps modernes. Ces deux époques de l'histoire sont comme deux courants opposés. Dans les temps anciens, le mal quant à la doctrine, c'est l'introduction de dogmes superstitieux; dans les temps modernes, c'est l'invasion du rationalisme et de l'incrédulité. Dans les temps anciens, le mal quant à l'Eglise, c'est l'introduction d'une hiérarchie dominatrice; dans les temps modernes, c'est l'invasion d'un radicalisme niveleur. Et de même que dans l'antiquité toutes les erreurs du catholicisme se groupent autour de l'épiscopat; ainsi de nos jours les erreurs radicales tendent à enlever au ministère sa place légitime. Après vous avoir rappelé l'écueil des premiers siècles, qui, hélas! subsiste encore! nous devons vous signaler l'écueil actuel; car pour être sage, et même pour être fort, il faut être bien équilibré. Je voudrais vous faire connaître quel est dans l'Eglise le pôle opposé au catholicisme sacerdotal de Cyprien.... Et pourtant j'hésite à le faire, car, j'ai hâte de le dire, ceux qui se trouvent à ce point extrême sont des chrétiens, des frères. Si j'ai rendu justice à la piété de Cyprien, comment ne ferais-je pas de même quand il s'agit d'amis qui nous entourent? Oui, j'ai vu dans plusieurs d'entre eux un esprit qui cherche en Christ toute justice et toute vie, un cœur qui l'aime, une volonté sanctifiée, prête pour le servir à tout aban

donner. Et pourtant ils ont des erreurs graves quant à l'Eglise. Ce système, né en Angleterre, s'est glissé au milieu du protestantisme continental sous deux formes. L'une, absolue, ne veut aucune charge; ni ministres, ni anciens, ni diacres; elle nie même l'Eglise. L'autre, plus modérée, se contente de rejeter le ministère, les études théologiques, et tend à établir le culte sans gêne, à éloigner ainsi des assemblées cette partie cultivée de la société, dans laquelle il est si important de gagner des âmes à Jésus-Christ.

Toutefois, (la justice demande que nous le reconnaissions) le mal des temps modernes est loin d'avoir l'universalité qui caractérisa celui des temps anciens; et nous espérons aussi qu'il sera moins durable.

Des Eglises, de grandes Eglises pleines de foi, de liberté, de vie, qui ne se croisent pas les bras dans l'inaction, mais qui portent l'Evangile de Christ à toutes les extrémités de la terre, savent reconnaître et déplorer ce système.

Déjà même partout les hommes sensés et pieux commencent à en reconnaître les grands dangers. Quoi! des plaintes retentissent souvent dans le monde sur ce que, dans les vocations les plus honorables de la vie séculière, on voit des hommes qui n'ont point fait les études voulues, se lancer dans la carrière avec assurance. Mais si l'on est coupable en abordant lestement une vocation du monde, Dieu doit-il être plus mal servi?... Sans

doute la tâche la plus importante pour le plus grand des savants de la terre, est de devenir comme un petit enfant. Et pourtant il faut ajouter avec St.-Paul : « Soyez des enfants en malice, mais ne le soyez pas en intelligence ; quant à l'intelligence soyez des hommes faits. » Ainsi donc, messieurs, mettons-nous hardiment du côté des études, de la peine, des lumières évangéliques et de la civilisation chrétienne. « L'homme sage, dit la Sainte Ecriture, » écoute, entend les discours sentencieux, devient » mieux appris, et reçoit la science. Ce sont les » fous qui méprisent l'instruction et la sagesse » (Prov. I, 6-7 ; XXI, 11). »

Permettez-moi une observation qui rentre tout à fait dans mon sujet. Le premier siècle et le christianisme apostolique, d'un côté ; le seizième siècle et la réformation évangélique, de l'autre, sont deux époques analogues, correspondantes. La seconde est comme le renouvellement de la première, quoique sans doute elles ne doivent point être placées à tous égards sur le même rang ; les Apôtres, inspirés immédiatement de Dieu, ont été au-dessus des réformateurs. Mais la première de ces époques fut le foyer de lumières, la source de vie des temps anciens ; la seconde, en nous ramenant à l'Evangile primitif, est devenue le foyer de lumières, la source de vie des temps modernes. Or le phénomène spirituel que nous avons remarqué dans le second et le troisième siècle, se retrouve (avec des différences sans doute) dans les deux siècles si remarquables

qui suivirent les temps réformateurs. Alors aussi la Parole de Dieu commença à être moins lue, moins écoutée, et l'attention se porta davantage sur les enseignements des docteurs. Ces deux siècles qui ont précédé le nôtre, eurent des caractères très-distincts. Ce qui caractérisa le dix-septième, ce fut un dogmatisme scolastique, qui s'occupant des confessions de foi plus que des Saintes Ecritures, aboutit à une orthodoxie morte. Ce qui caractérisa le dix-huitième siècle, ce fut une réaction, un rationalisme qui dépassa les bornes légitimes, et porta ce siècle nouveau, avide, disait-il, de lumière et de liberté, à se séparer non-seulement des livres symboliques, mais encore des Saintes Ecritures.

La conséquence de ces deux mouvements fut (comme au troisième siècle) que la vie se retirant de l'Eglise, il y resta les formes; que Jésus-Christ s'en allant en quelque sorte, il ne demeura que les hommes et le clergé.

Mais s'il avait fallu quinze siècles pour qu'un grand mouvement réactionnaire et rénovateur s'accomplît contre le catholicisme formel, la réaction évangélique et vivante (appelée le réveil) s'est accomplie dans les temps modernes après trois siècles seulement. Cependant sous un point de vue, la réaction du dix-neuvième siècle contre le formalisme protestant, a été inférieure à la réaction du seizième contre le formalisme catholique; elle a, dans quelques cas, dépassé les limites établies par la Parole

de Dieu, sans doute parce que le dix-neuvième siècle est politiquement plus radical que le seizième. Il serait inutile de méconnaître que nous sommes dans cette phase extrême; d'après la nature même de l'esprit humain, cela ne pouvait être évité. Mais j'ai la ferme espérance que tous reviendront avec amour et respect, à cette sainte institution du ministère, qui remonte au temps où Jésus dit : *Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : allez donc et enseignez.* — Revenons à Cyprien et à son système.

Ce docteur fut l'homme d'un cléricalisme dominateur et d'un catholicisme formel. Il insistait sans cesse sur l'unité extérieure de l'Eglise et le plus remarquable de ses écrits est intitulé : *De unitate Ecclesiæ.* Il ne faut pas oublier que cet ouvrage a subi des altérations et des interpolations, de la part des docteurs romains; cependant Cyprien ne s'y montre pas purement évangélique. Ses erreurs viennent de ce qu'il ne distingue point l'Eglise spirituelle, invisible, qui est l'assemblée de tous les saints, le corps de Jésus-Christ, de l'Eglise extérieure visible, mélangée, qui est la réunion de tous ceux qui portent le nom de chrétiens. Il fonda ainsi le matérialisme ecclésiastique que Rome possède et professe.

Ce qui ne doit être attribué qu'à l'Eglise spirituelle et vraie, il l'attribua à cette chrétienté extérieure, qui est remplie d'inconvertis, de mondains et d'incrédules. « L'Eglise, disait-il, est un

organisme, un assemblage extérieur et vivant, fondé par Jésus-Christ et par le moyen duquel l'influence de l'Esprit Saint s'exerce sur la terre. En dehors de cette Eglise extérieure, gouvernée par des évêques qui sont les successeurs des apôtres, nul ne peut avoir part aux influences de l'Esprit Saint; nul ne peut être sauvé. Il y a dans un arbre plusieurs rameaux, mais il n'y a qu'une seule force, une seule sève, qui provient d'une seule et même racine. Cassez l'un des rameaux de l'arbre; séparé de son tronc, il ne pourra plus germer. Il en est de même de l'Eglise. *Ecclesia una est...... quomodo rami arboris multi, sed robur unum; ab arbore frange ramum, fractus germinare non poterit.* »

Ah! Messieurs, ayons l'unité intérieure, spirituelle, que Paul expose admirablement, en écrivant aux Ephésiens : « Un seul Dieu et Père, un seul Seigneur, un seul Esprit, une seule espérance; » voilà le vrai catholicisme. Et pourtant il faut le dire, il y a du mal dans l'esprit exclusif et sectaire, dans ces fractions sans fin, qui produisent des discussions irritantes, tandis que les chrétiens devraient conserver l'unité de l'esprit dans le lien de la paix et rechercher l'édification dans la vérité.

Pour défendre ses principes et leurs conséquences, Cyprien eut à livrer de grandes batailles, qui eurent de graves et souvent déplorables conséquences. Il y en eut surtout trois.

La première lutte de cette époque, celle où Cyprien joua le principal rôle, fut celle de l'épiscopat contre le pastorat. Il y a trois systèmes en politique : la démocratie, l'aristocratie, la monarchie. Ces trois systèmes se retrouvent aussi dans l'Eglise. La démocratie c'est le presbytérianisme, où l'on a des ministres et des anciens élus par le troupeau. L'aristocratie c'est l'épiscopat, où l'on voit à la tête des Eglises, des évêques. Enfin la monarchie absolue, c'est la papauté, l'autocratie romaine, qui, nous l'avons dit ailleurs, ne parut que plus tard. Ce fut entre la démocratie et l'aristocratie que la lutte se livra. Ces deux expressions *évêque* et presbyter (*ancien*) désignent une seule et même charge ; cela est évident pour quiconque étudie la Sainte Ecriture. Saint Paul, à Milet, fait venir les *anciens* de l'Eglise d'Ephèse et leur dit : « Dieu vous a établis *évêques;* » et Jérôme, au commencement du cinquième siècle, dit : *Idem est episcopus qui presbyter.* « L'évêque et le pasteur sont identiques. » Mais aux yeux de Cyprien, l'évêque était le canal exclusif de la grâce ; il n'y avait pas d'indignité dans l'évêque; il communiquait l'efficace aux sacrements; il personnifiait l'Eglise..... Point d'égalité.

Les cinq pasteurs qui s'étaient opposés à son élection, et plusieurs fidèles, tenaient pour la doctrine presbytérienne. Ils pensaient que tous les pasteurs étaient égaux, et s'ils admettaient un évêque, ce n'était que comme le président de ses frères. Nous ne pouvons pas très-bien juger du

caractère de ces cinq ministres, car nous ne les connaissons que par leurs ennemis; il faut donc être prudent et ne pas croire tout ce qu'on nous dit à leur égard. Quoi qu'il en soit ils maintenaient les droits des pasteurs. « L'évêque, disaient-ils, ne doit pas veiller sur le troupeau de Dieu avec une autorité inflexible. Sa fonction a pour origine l'amour du Seigneur et des âmes, et non pas une loi, comme les fonctions de la terre. Son ministère est un dévouement et non un privilége. » Cyprien, au contraire, invoquait ses droits, il s'irritait; il parlait même, pour soutenir ses prétentions, de songes, de révélations: c'était un homme pieux, mais qui se faisait des illusions sur son épiscopat. « Songes ridicules! répondaient ses adversaires, visions ineptes! *Somnia ridicula et visiones ineptæ!* » Cyprien fut encore plus irrité, et il dit à un laïque, ami des cinq pasteurs: « Celui qui ne croit pas à Christ qui a institué le prêtre, sera bien obligé de croire à Christ qui vengera le prêtre! » « Ah! répondit ce laïque, Papianus, l'évêque doit être humble, parce que Christ et les apôtres ont été humbles! » Novat, c'était le plus influent des cinq pasteurs, dirigeait près de Carthage une église, située sur une hauteur et que l'on appelait *In monte.* Il avait dans son diocèse un laïque nommé Felicissimus, auquel il donna l'imposition des mains en qualité de diacre, sans se soucier de Cyprien. Celui-ci poussa des cris; il dit qu'il y avait là une audacieuse désobéissance; et déclara l'élection il-

légale. Bientôt des circonstances fâcheuses vinrent augmenter les dissentiments. Les *lapsi* (tombés), c'est-à-dire les apostats, qui avaient renié Jésus-Christ pendant la persécution, étaient exclus de l'Eglise. Les recevra-t-on s'ils manifestent de la repentance? disait-on. Cyprien se montra rigide; il les renvoyait *à la paix*, disant qu'on verrait ce qu'on aurait à faire quand les persécutions cesseraient. « Celui qui ne peut pas supporter un délai, disait-il, n'a qu'à acquérir la couronne du martyr. » Les cinq pasteurs de l'opposition reçurent au contraire les apostats repentants avec indulgence. Cyprien s'en indigna. Compassion! s'écriaient les pasteurs. Sainteté! répondait l'évêque. Pardon! disaient les uns. Justice, répliquait l'autre. La division augmenta. Une nouvelle question rendit la lutte plus vive; pendant que Cyprien était en exil, il avait envoyé deux évêques chargés de distribuer des aumônes prises dans la caisse même de l'église. Les cinq pasteurs dirent qu'il fallait pour cela le consentement de tous les anciens. L'ardent Felicissimus disait aux pauvres: « Il ne vous manquera rien, mais n'acceptez pas les aumônes que l'évêque vous envoie. » Cyprien, revenu en 251, assembla un concile qui décida que les apostats seraient reçus, dans le cas seulement où ils seraient en danger de mort. Puis, irrité contre ses adversaires, il fit prononcer la condamnation des cinq pasteurs. Poussés à bout, ils élurent évêque Fortunatus, l'un d'eux, et l'opposèrent à Cy-

prien. Celui-ci appela Corneille, évêque de Rome, à son secours ; Corneille l'appuya et ces deux évêques foulèrent aux pieds les restes de la constitution apostolique. L'épiscopat fut vainqueur ; le presbytérianisme fut vaincu. Ce fut la dernière manifestation de cet ordre primitif jusqu'à notre bienheureuse réformation. Voilà la première lutte de cette époque, la première victoire du catholicisme épiscopal. Passons à la seconde.

La seconde lutte eut lieu entre le *multitudinisme* et le *purisme*. Les uns pensaient qu'il fallait garder dans l'Eglise tous les membres qu'elle renfermait, les bons et les mauvais ; les autres étaient d'avis qu'il fallait y conserver seulement les purs, les cathares (καθαροὶ). Dans le symbole des apôtres, on dit : *Je crois à la sainte Eglise universelle*. A quelle Eglise cette expression se rapporte-t-elle ? Evidemment à l'Eglise *spirituelle;* mais on la rapportait alors à l'Eglise *extérieure et visible*. Or cette Eglise ne pouvait être à la fois universelle et sainte. Ceux qui tenaient surtout à l'universalité, recevaient tout le monde ; ceux qui voulaient premièrement la sainteté, se réunissaient en dehors de l'Eglise générale. Unité sans sainteté, ou sainteté sans unité, tel était le dilemme. Il n'était pas alors question d'Eglise nationale ; le paganisme était seul la religion nationale. La question était entre le multitudinisme et le purisme ou puritanisme. De là des divisions, surtout à Rome. Un païen nommé Novatien, homme d'un caractère sévère, d'un esprit distingué, apprit

à connaître le christianisme ; il eut de grandes luttes intérieures, tellement qu'il en devint malade, fut sur le point de mourir, et fut alors baptisé. Il se releva, trouva la paix de l'âme, montra bientôt un talent admirable d'enseignement, et devint un théologien éminent. Ayant été fait pasteur de l'église de Rome, il vécut dans la retraite et l'ascétisme, et se prononça pour la sainteté plutôt que pour la catholicité. L'évêque de Rome, le pape si vous voulez, Corneille, était pour la multitude, pour le catholicisme ! Cependant Novatien était d'un caractère calme, il vivait de la vie intérieure et n'eût pas eu de difficultés avec l'évêque. Mais Novat brouillé en Afrique avec Cyprien, arriva à Rome ; c'était un disputeur actif qui faisait de l'opposition contre tous et en particulier contre les évêques. Or tandis qu'en Afrique il avait été du côté large, à Rome il se mit du côté étroit et se rangea avec Novatien contre Corneille. Celui-ci avait reçu des apostats. La vraie Eglise est pure, sainte, dirent Novat et Novatien, et ils formèrent une Eglise de *purs*, qui avaient, dit-on, des habits blancs.

Où est la vérité? Il y a ici deux opinions, mais je crois que ni les uns ni les autres ne sont entièrement dans le vrai. D'un côté on ne peut pas former une Eglise de chrétiens *purs*. Sans doute dans certains cas, il est possible de dire des hommes qu'ils sont ou ne sont pas de vrais chrétiens ; mais l en est que Dieu seul connaît, nous ne pouvons voir le fond des cœurs ; c'est donc une erreur que

de prétendre former une Eglise composée uniquement de saints. D'un autre côté est-il vrai de dire que l'Eglise n'ait pas à s'occuper de la morale, de la vie de ses membres? Doit-elle être indifférente à leur pureté, à leur sainteté ? C'est impossible. Sans doute nous rejetons les excès de certaines époques, et en particulier de celle de la Réformation ; nous rejetons l'intervention du bras civil, une discipline judaïque et légale. Cependant il faut l'ordre dans la vérité et la charité; le mal est mal et le bien est bien. Regarder comme indifférente l'opposition entre la vérité et le mensonge, entre la sainteté et le vice, est le scandale des scandales. Tout membre d'une Eglise, doit à cette Eglise une vie irréprochable et édifiante. Nous ne voulons pas qu'on s'adresse aux tribunaux comme cela a eu lieu à Genève, ou qu'on ait recours à l'estrapade comme certains magistrats le faisaient; mais il faut s'occuper de la pureté de l'Eglise; il faut soutenir le bien contre le mal; c'est l'office du pasteur.

Novat pria Novatien de se laisser nommer évêque, car de même qu'il avait nommé évêque Fortunatus à Carthage, il voulait en nommer un à Rome. Novatien ne le voulait pas, mais Novat fit venir des évêques de la campagne qui lui imposèrent les mains. Cela eut d'abord quelques succès. Mais Corneille eut recours à Cyprien, qui s'opposa à Novatien et donna ainsi, dans cette seconde lutte, la victoire à Corneille, qui la lui avait donnée dans la première. C'est la seconde défaite des principes

spirituels ; dès lors la discipline baisse, le christianisme reçoit des éléments païens ; ces éléments y entrent avec plus d'abondance lorsque les empereurs deviennent chrétiens. On a ainsi une Eglise une, catholique, mais sans vérité, sans sainteté et sans vie.

La troisième lutte fut entre l'épiscopat et la primauté romaine. Cette primauté est le germe de la papauté ; toutefois ce n'est pas encore la papauté. On disait : l'Eglise doit avoir une unité visible et, par conséquent un chef visible. En Orient on ne s'occupa pas de cette question ; c'est en Occident qu'on sentit le besoin de cette unité. Qui choisira-t-on pour représenter l'unité ecclésiastique ? Rome était la capitale du monde depuis des siècles ; c'était d'ailleurs la seule ville d'Occident où un apôtre, Paul, eût travaillé. On trouva même le moyen d'y faire paraître Pierre, quoique les Ecritures ne disent rien de semblable, au contraire. D'ailleurs, et cette raison se comprend, l'Eglise de Rome était la mère de beaucoup d'Eglises ; c'était de là que l'Evangile avait été apporté en divers lieux de l'Occident. Les évêques de Rome étaient donc naturellement désignés pour être les premiers. Déjà quelques-uns d'entre eux avaient mis en avant ce passage : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » On ne parlait pas alors d'infaillibilité, de gouvernement de l'Eglise ; personne ne songeait non plus à un pouvoir temporel, soutenu par des milices nationales ou étrangères ; il

s'agissait d'une simple primauté. Et pourtant cela émut les docteurs et les évêques et ils réclamèrent avec force. Déjà Tertullien avait dit : « Cette parole : «Tu es Pierre» ne se rapporte pas à l'évêque de Rome, mais à Pierre personnellement comme à un homme éclairé par la grâce divine, et en lui à tous ceux qui ont reconnu Christ comme leur chef, qui sont devenus dans le vrai sens des pierres, c'est-à-dire de vrais chrétiens. » — « D'où vient cette tradition romaine? dit Cyprien. Est-ce de l'autorité du Seigneur? Non! Des commandements des apôtres? Non! La coutume ne doit pas empêcher que la vérité ne prévale; car la coutume sans la vérité n'est qu'une vieille erreur. » Firmilien de Césarée l'appuya : « Ceux qui sont à Rome n'observent pas les choses qui ont été enseignées dès le commencement, dit-il. A la coutume des Romains, nous opposons une autre coutume, celle de la vérité, tenant à ce qui a été enseigné dès le commencement par Christ et les apôtres. » Il s'éleva alors un différend entre Cyprien, évêque de Carthage, et l'évêque de Rome sur cette question : le baptême donné par les hérétiques est-il valable? Cyprien envoya à Rome des députés pour faire connaître son avis ; l'évêque ne voulut pas les écouter. Cyprien fut indigné, car il voulait bien abaisser les anciens, mais il ne voulait pas être abaissé par un évêque. Les Eglises d'Asie se déclarèrent pour lui et il assembla en Afrique un concile, qui se déclara de même en sa faveur. Vous le voyez, Messieurs ; si Cyprien avait été pour l'é-

piscopat contre le presbytérianisme, pour le multitudinisme contre la dissidence, il fut pour la liberté épiscopale contre l'invasion de la papauté. Le chef du catholicisme ne voulait pas de *papisme;* mais dans les siècles suivants, l'aristocratie épiscopale fut vaincue et la monarchie romaine triompha.

Une dernière lutte restait à Cyprien, c'était avec le paganisme et la persécution. En 257 il s'était sauvé ; il voulut laver cette tache. Ayant été pris, il fut conduit devant le proconsul impérial qui lui demanda : « Qui es-tu ? — Chrétien et évêque, » répondit-il. Envoyé en exil, il revint quelque temps après et demeura tranquillement dans son jardin. Il fut conduit devant le proconsul, et se montra ferme. « Etes-vous le pape (c'était le nom donné alors à tous les évêques) le pape des sacriléges? dit le proconsul. — Oui. — Sacrifiez aux Dieux. — Non, répondit-il. — Qu'il soit exécuté par le glaive ! — Dieu soit loué ! s'écria Cyprien. Il fut conduit dans une plaine près de Carthage; il ôta son manteau, se mit à genoux et le glaive fit tomber sa tête. Il avait voulu mourir dans son Eglise, car il disait : « Il faut que l'évêque meure au milieu des siens. »

Voilà une mort, voilà un martyr de l'antiquité chrétienne. N'y a-t-il pas eu d'autres martyrs qui ont appartenu à d'autres époques et à d'autres causes ?..... S'il y en a eu au troisième siècle, il y en a eu au seizième ; s'il y en a eu pour la religion il y en a eu pour la patrie ; s'il y en a eu à Carthage,

il y en a eu à Genève..... Nous allons finir cette série de séances historiques, données à Genève, dans la rue *Lévrier*..... Ne rendrons-nous pas, en terminant, un hommage à celui dont le lieu où nous sommes porte le nom? Cette rue est un monument élevé au héros le plus respectable de l'émancipation de Genève; il faut qu'une voix l'honore, et que la postérité reconnaissante proclame ce citoyen vénéré. Les ducs de Savoie, vous le savez, voulaient à tout prix acquérir la souveraineté de Genève, car ils comprenaient que si cette ville n'était pas à eux et à la servitude, elle serait à la Suisse et à la liberté. Lévrier, Juge des excès, membre du Conseil épiscopal, homme calme, noble, digne, s'opposait à cette usurpation et répétait sans cesse au Conseil : « Le duc de Savoie n'est pas souverain de Genève. » Ce fut son crime. Le 12 mai 1524, le matin, au moment où il sortait du temple de St.-Pierre, le duc Charles, qui était alors à Genève, ami et allié du pape, le fit enlever par ses gens, lier sur un cheval et transporter à son château de Bonne, entre le Môle et les Voirons.—N'irons-nous pas avec nos enfants, dans l'un des beaux jours qui s'approchent, faire un pélerinage à Bonne?... Lévrier, jeté dans les prisons du château, écrivit sur les murs deux vers latins :

Quid mihi mors nocuit?...

« Quel mal me fait la mort? Après le trépas la » vertu reverdit. Elle ne périt ni par la croix, ni

» par le glaive d'un tyran cruel. » Le lendemain, à dix heures du soir, on le mena sur la place du château. Nos ancêtres professaient de regarder Saint Pierre comme prince de Genève; ce n'était certes pas le pape; il était l'allié de leur oppresseur! Lévrier, parvenu au lieu du supplice, qu'éclairait la lumière de quelques flambeaux, dit: « Je meurs pour l'autorité de Monsieur Saint Pierre et pour la liberté de mon pays! » — et sa tête tomba.... — Amédée Lévrier! Juge des excès, martyr de la liberté en 1524, nous nous rappelons avec reconnaissance que tu donnas ta vie pour notre indépendance, et nous posons humblement la couronne civique sur ta tête... Puisse ton exemple nous apprendre qu'il faut savoir mourir pour une cause sainte!

Nous avons vu un martyr du troisième siècle; nous en avons vu un du seizième. Y en a-t-il encore? Il y en a sans doute en Chine, et dans d'autres pays; des missionnaires, catholiques ou protestants, sont encore quelquefois mis à mort, mais il n'y en a plus parmi nous. Parlera-t-on de quelques difficultés, qui datent d'une génération? de chaires fermées il y a une trentaine d'années?... Non, cela ne peut pas s'appeler une persécution. Grâce à Dieu, à Genève, nous jouissons d'une grande liberté religieuse. Il n'en est pas partout de même, et en particulier autour de nous. Dans le canton de Vaud, on ne persécute pas, mais une loi persécutrice subsiste. A Lyon, des chrétiens ont dû

paraître, l'autre jour, devant un tribunal, et, quoique l'avocat le plus célèbre de Paris fût venu les défendre, ils ont été condamnés à l'amende et à la prison pour avoir prié le bon Dieu. En Savoie il y a un grand changement, depuis le ministère de M. de Cavour, mais il y a encore dans le bas de l'échelle, dans les magistrats inférieurs, des idées d'intolérance; et un évangéliste a été condamné récemment pour avoir vendu des livres religieux. Chez nous rien de semblable; la liberté religieuse est complète.

Cependant, Messieurs, je me demande s'il n'y aura plus de martyrs, si notre siècle doit être vraiment dépourvu de grandeur morale, si de petites passions, des doctrines incrédules doivent caractériser notre époque? Non, l'homme ne doit pas être abaissé, de nos jours, à un infime niveau.... En haut, en haut, les cœurs!... Vous savez qu'il y a eu dans l'histoire du monde de ces personnages que l'on appelle des héros... eh bien, il doit y avoir en chacun, et même dans le plus obscur ouvrier, quelque chose d'héroïque. Chaque homme, chaque chrétien, doit être en quelque manière un héros; il doit viser en haut et non pas en bas. De plus, il y a eu dans l'histoire du monde de ces personnages que l'on appelle des martyrs. Eh bien, il doit y avoir dans chacun, et même dans l'homme le plus opulent de notre ville, un martyr. L'égoïsme, l'intérêt particulier, l'avidité du gain, voilà, dit-on, ce qui caractérise notre siècle. Immolons, chers

amis, immolons ces basses passions; c'est là le *martyre* auquel Dieu nous appelle.

Lévrier a dit en mourant: *Je meurs pour la liberté du pays*. L'hommage qu'il nous demande après quatre siècles, c'est de vivre pour cette liberté pour laquelle il est mort. Heureux les pays où la liberté règne! Je le confesse franchement: mes affections et mes prédilections parmi les peuples, sont pour l'Angleterre et pour les Etats-Unis. — Et ce n'est pas seulement parce que ce sont les pays de l'Evangile, mais parce que ce sont les pays de la liberté— de la vraie liberté. Ils sont l'un, parce qu'ils sont l'autre. La religion du pape est incompatible avec la liberté. Allez chercher de la liberté en Espagne, en Italie, en Autriche.... j'allais indiquer un quatrième pays, mais je m'arrête; la distance qui nous en sépare n'est pas assez grande pour le nommer. La liberté avec l'ordre, la liberté avec la justice.... je n'en connais pas, je n'en veux pas d'autre.

Oui, Messieurs, Lévrier en mourant a laissé pour legs à cette petite ville d'être en Europe dans sa faible mesure l'un des champions de la vraie liberté. Au milieu des ténèbres de notre continent, il faut bien qu'il y ait quelque part, de petits foyers qui répètent de sublimes lueurs. Ainsi donc, Genevois, mes concitoyens, ne refusons pas ce legs. — Nous bâtissons des quartiers superbes; nous nous entourons de télégraphes et de chemins de fer; mais il y a des triomphes plus grands à remporter —

ceux de la dignité morale. Ayons la liberté des institutions, la liberté de pensée, la liberté d'écrire, la liberté de commerce, la liberté de parole, la liberté d'action, la liberté du corps, la liberté de l'âme, la liberté de culte, la liberté de faire, la liberté de souffrir. Si Canning a lancé cette grande parole, comme la devise de son peuple : *La liberté civile et religieuse dans tout le monde* — réalisons-la parmi nous.

Et si nous aimons la liberté, ne compromettons pas la liberté! Compromettriez-vous la réputation de votre femme, de votre sœur, de votre mère? Messieurs, ne nous y trompons pas, la liberté est compromise sur le continent; sa cause a reçu de graves atteintes en Europe. Gardons-nous d'y être pour quelque chose. Chaque désordre dans la liberté, par exemple chaque désordre dans les élections, retentit dans l'Europe, et est un coup de poignard que nous donnons à la cause de la liberté. Au nom de la gloire de Genève, Messieurs, au nom de la cause de la liberté, soyons modérés, soyons équitables, soyons unis, soyons justes. Il n'y a pas de liberté en dehors de l'obéissance, — de l'obéissance à la loi. Si vous voulez être libres, soyez esclaves de la loi, ou votre liberté périra. Il y a, je le sais, une grande puissance dans les cœurs genevois, un besoin d'activité. Voici de quoi le satisfaire. Faisons la conquête de *nous-mêmes*. Plantons au milieu de notre cœur comme dans une forteresse que nous avons conquise, l'étendard de la loi —

de la loi des hommes et de la loi de Dieu. Alors nous serons véritablement libres.

Lévrier en mourant a pensé à l'une et à l'autre de ces lois. Je ne vous dirai pas comme lui, de vivre pour l'autorité de M. St. Pierre. Nous avons laissé les *saints* — vous le savez — et nous sommes venus à Celui qui est leur Maître et le nôtre — Dieu — Dieu en Jésus-Christ. Laissons aussi des idées incrédules qui affaiblissent les esprits. Tenons-nous en garde contre des doctrines matérialistes et désolantes. Ne donnons pas gain de cause à ceux qui dépouillent l'homme de l'intelligence, de ce flambeau céleste, de cet esprit immortel qui est en lui, et en font un animal un peu mieux organisé que les autres. Laissons en bas ces basses théories. — En haut, Messieurs, je le répète, les cœurs en haut!... Regardons la dignité morale de l'homme comme son bien le plus précieux. Que Genève ne soit pas seulement l'un des plus beaux coins de la terre, mais qu'il y ait dans Genève une grandeur morale, une lumière du ciel. Soyons chrétiens, Messieurs, et faisons servir notre esprit, notre énergie, notre activité, notre fortune, notre talent à la grande cause de la vérité, du christianisme, de la moralité, de la liberté et de la civilisation. — *Lux! Lux!* — *post tenebras lux!*

ERRATA.

Page 240. Les deux notes n'en forment qu'une, qui se rapporte au chiffre 1.

Page 241, dans la note : 1 Cor. II, 28 ; lisez : 1 Cor. XII, 28.

En vente :

DES

CAUSES QUI ÉLOIGNENT LES JEUNES GENS

DU CHRISTIANISME

PAR

M. EUGÈNE BERSIER.

[illegible]

[illegible]

Seconde Édition

[illegible]

[illegible]

